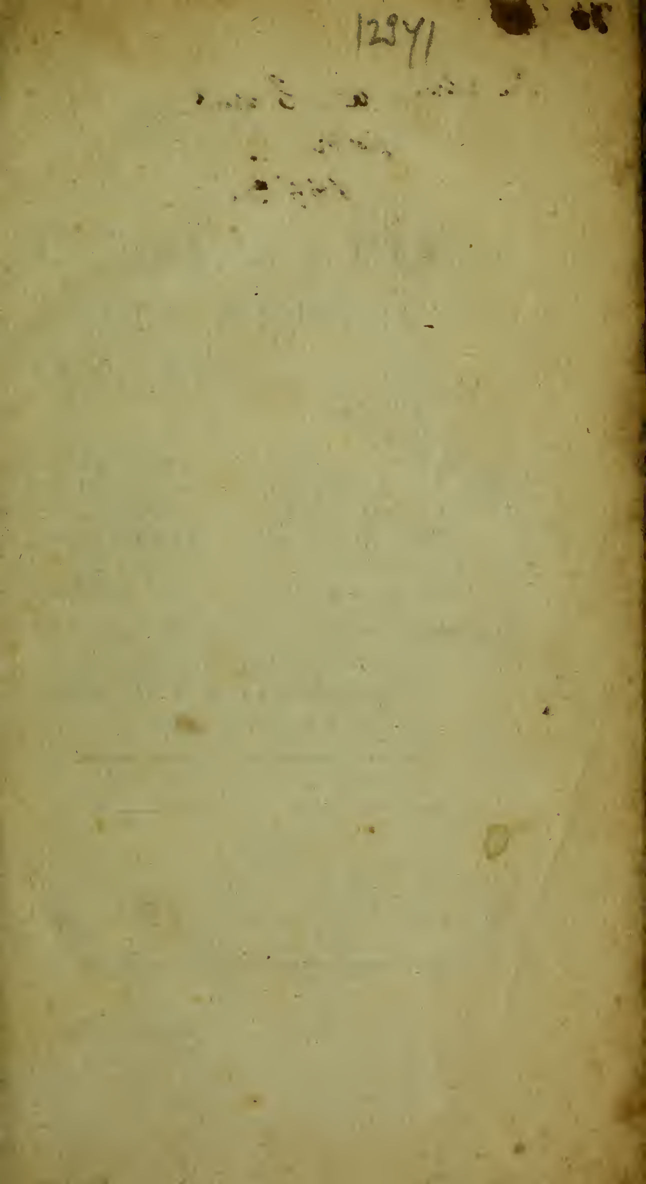






By P. J. Buchoz


12941

10 Vols

Ex libris a. Cerruti
pittore.
1853.

TRAITÉ
DE
L'ÉDUCATION
DES ANIMAUX

Qui servent d'amusement à l'homme.

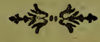
SAVOIR:

LE SINGE,	L'ÉTOURNEAU,
LE CHIEN,	SERIN DE CANARIE,
LE CHAT,	LE ROSSIGNOL,
L'ECUREUIL,	LA LINOTTE,
LE PERROQUET,	LE CHARDONNERET,
LE MERLE,	LE BOUVREUIL.

La maniere de les élever, de les nourrir, de les traiter dans leurs maladies, d'en tirer du profit & de l'amusement.

PAR M***

Prix 36 f. broché, & 48 f. relié.



A PARIS,
Chez LAMY, Libraire, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre, *Traité Physique & Economique des Animaux*, &c. Cet ouvrage ne contient rien qui doive en empêcher l'impression. Fait à Paris ce premier Mai 1780.

LE BEGUE DE PRESLE.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel &c. Salut. Notre sieur *** Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé : *Traité Physique & Economique des Animaux qu'on éleve dans les grandes Villes, & qui servent d'amusemens à l'homme*, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulantfavorablement traiter l'Exposant,nouslui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer, vendre led.Ouvrage autant de fois que bon lui semblera & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, &c. d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, &c. Le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des présentes, qui sera imprimée, &c. foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le cinquieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt, & de notre regne le septieme.

Par le Roi en son Conseil, LEBEGUE.

Registrée la présente Permission, ensemble la cession étant au pied d'icelle, sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2014. fol. 330. conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723.

A Paris, ce 13 Juillet 1780. LE CLERC, Syndic.

De l'Impr. de GUEFFIER, rue de la Harpe.

PRÉFACE.

APRÈS avoir donné des traités ſur les animaux utiles, il convenoit auſſi d'en publier un pour les animaux qui ſervent d'amuſemens, qu'on éleve dans toutes les grandes Villes, & qui peuvent même encore nous procurer quelques avantages; nous avons rangé dans l'ordre de ces animaux quatre quadrupedes & huit oiſeaux; les quadrupedes ſont le ſinge, le chien, le chat & l'écureuil; le perroquet, l'étourneau, le merle, le roſſignol, le ſerin, la linotte, le chardonneret & le bouvreuil, ſont les oiſeaux qu'on trouve communément dans

presque toutes les maisons de Paris & desCapitales de province; nous ne nous sommes pas étendus autant que nous aurions pu le faire sur le rossignol & le serin; nous en avions déja suffisamment parlé dans les *Amusemens innocens* ou le *parfait Oiseleur*; nous prions nos Lecteurs de consulter cet Ouvrage, qui est le premier de ceux économiques que nous avons mis au jour, & dont celui-ci n'est qu'une suite, de même que le *Traité physique & économique des Oiseaux de basse-cour*, & celui du *gros & menu bétail.* Les chapitres du singe & du chien sont très-curieux; nous avons divisé celui du singe en cinq articles; dans le premier, nous donnons l'anatomie de cet animal d'après le savant M.

Perrault; dans le ſecond, nous rapportons les différentes eſpeces de ſinges; dans le troiſieme, nous parlons de ſon caractere, de ſes mœurs & de ſes tours de ſoupleſſe; dans le quatrieme, nous indiquons les alimens qui lui conviennent & les madies auxquelles il eſt ſujet; le cinquieme enfin eſt deſtiné aux propriétés médicinales & alimentaires de cet animal.

Le chapitre du chien eſt traité dans le même goût.

Ce traité ſera ſuivi de la *Médecine des animaux domeſtiques*, ainſi que nous l'avons déja annoncé dans la Préface du *Traité phyſique & économique du gros & menu bétail*, & de différens autres traités qui ne ſont pas moins utiles pour l'écono-

mie domeſtique & champêtre ; nous prions nos Lecteurs, en liſant ces ouvrages manuels, d'avoir pour nous quelque indulgence ; en les donnant, nous n'avons eu d'autre but que de pouvoir être utiles à nos compatriotes, & de leur préſenter ſous un aſpect facile, tout ce qui a été dit ſur les différens objets dont nous traitons.





TRAITÉ PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE

Des Animaux qu'on éleve dans les grandes Villes, & qui servent d'amusement à l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

Du Singe.

Le singe est de tous les animaux celui qui approche le plus de l'homme, on en voit beaucoup d'apprivoisés dans les grandes Villes; ils y plaisent universel-

lement par une infinité de tours de souplesses amusans, dont ils sont susceptibles ; aussi les plaçons-nous dans le premier rang parmi les animaux qu'on éleve dans les Villes. Nous diviserons ce chapitre en plusieurs articles ; dans le premier, nous traiterons de l'anatomie de ces animaux ; dans le second, de leurs especes ; dans le troisieme, de leurs caracteres, de leurs mœurs & de leurs tours de souplesse ; dans le quatrieme, des alimens dont ils se nourrissent & des maladies auxquelles ils sont sujets ; & dans le cinquieme enfin, de leur utilité pour les alimens & pour la médecine.



ARTICLE PREMIER.

De l'Anatomie du Singe.

LA deſcription anatomique que nous allons rapporter du ſinge, eſt tirée des Ouvrages de M. Perrault, qui a fait tant d'honneur à la Nation françoiſe ; les eſpeces de ſinge, dit M. Perrault, ſont en grand nombre, (ainſi que nous l'obſerverons ci-après.) Pline les réduit ſous deux genres, ſavoir, ceux qui ont des queues, & ceux qui n'en ont point. Le ſinge qui eſt ſans queue, eſt appellé ſimplement *ſimia* par les Latins. Ceux qui ont une queue ſont de deux eſpeces : les Latins ont emprunté des Grecs les noms qu'ils leur donnent ; car les uns ſont appellés *Cercopitheci* du nom de genre, c'eſt-à-dire, ſinges qui ont une queue ; les autres *Cynocephali*, c'eſt-à-dire, qui ont un tête de chien, à cauſe

de la longueur de leur muſeau. Les différences des ſinges ſe prennent en France, principalement de leur grandeur ; car les grands ſont ſimplement appellés ſinges, ſoit qu'ils aient une queue, ou qu'ils n'en aient point, ou ſoit qu'ils aient le muſeau long comme un chien, ou qu'ils l'aient court ; & les ſinges qui ſont petits, ſont appellés *guenons*. Les quatre ſinges que nous décrivons, étoient du genre des *Cercopitheques*, parce qu'ils avoient des queues ; mais leur petiteſſe ne permet pas qu'ils puiſſent être rangés que ſous le genre des guenons. Ils n'avoient que quatorze pouces depuis le ſommet de la tête, juſqu'au commencement de la queue, qui avoit vingt pouces ; le bras avoit huit pouces. Il y avoit depuis le coude juſqu'à l'extrêmité des doigts, ſix pouces ; la cuiſſe avoit quatre pouces & demi, la jambe en avoit cinq & le pied quatre, à prendre depuis le talon juſqu'à l'extrêmité du plus long doigt ; ils

convenoient encore tous en plusieurs autres choses, qui sont communes presqu'à tous les singes ; savoir, 1°. qu'ils avoient des cils à chaque paupiere, ce qu'Aristote a remarqué être particulier au singe, entre les animaux à quatre pieds ; ces cils étoient aussi, suivant la remarque d'Aristote, tellement déliés, que l'on avoit peine à les voir. 2°. Que dans la mâchoire d'en bas, il y avoit une poche ou sac de chaque côté, dans lequel ces animaux ont accoutumé de serrer ce qu'ils veulent garder. 3°. Que les dents étoient fort blanches & semblables à celles de l'homme, à la réserve des canines, qui étoient fort longues à la mâchoire d'en haut, & fort étroites à celle d'en bas, sans avoir de pointe, n'étant différentes des incisives, que parce qu'elles étoient plus étroites & plus longues. 4°. Que les pieds étoient presque semblables aux mains, ainsi qu'ils font ordinairement aux autres brutes, les

doigts des pieds étant auſſi longs que ceux des mains; ce qui n'eſt pas en l'homme, qui a les doigts des pieds les deux tiers plus courts que ceux des mains. Les pieds de nos ſinges étoient même plus ſemblables aux mains de l'homme que leurs mains, à cauſe de la conformation du gros orteil, qui reſſembloit à un pouce, étant long, menu, & beaucoup écarté du premier doigt; au lieu qu'à la main le pouce étoit ſi court, & tellement ſerré contre le premier doigt, qu'il paroiſſoit preſqu'inutile. 5°. Que les parties de la génération dans trois de nos ſujets qui étoient mâles, étoient différentes de celles de l'homme, n'ayant point de *ſcrotum* dans deux de ces ſujets, & les teſticules ne paroiſſant point, à cauſe qu'ils étoient cachés dans le pli de l'aîne; il eſt vrai que le troiſieme, qui avoit l'air du ſapajou, avoit un *ſcrotum*; mais il étoit tellement raccourci, qu'il ne pa-

roissoit point. 6°. Que la peau étoit fortement adhérente au droit des fesses.

Les trois mâles ne paroissoient être différens entr'eux que par la couleur de leurs poils ; le quatrieme sujet, qui étoit une femelle, étoit du genre des cynocéphales, n'ayant pas une face platte, comme les autres, mais un museau un peu long, à la maniere des petits chiens de Boulogne. Sa longue queue le faisoit être néanmoins du genre des cercopitheques, comme les autres, dont les différences parmi les anciens étoient prises de la couleur du poil ; les cercopitheques simplement dits étant ceux qui n'ont qu'une couleur, & ceux qui en ont plusieurs, étant appellés *cepi*, c'est-à-dire, jardins, à cause de la diversité des couleurs, dont ils semblent être fleuris, ainsi que disoit Pithagore au rapport d'Elien.

Le premier de nos singes étoit de la premiere espece des cercopitheques, étant

tous d'une couleur, ſavoir, d'un roux tirant un peu ſur le verdâtre. Cette même couleur, qui régnoit par-tout, étoit ſeulement plus brune ſur le dos, & plus déchargée à la poitrine & au ventre; le deuxieme étoit de la ſeconde eſpece; parce qu'outre la couleur rouſſe verdâtre du poil qui lui couvroit le dos, le poil qui garniſſoit le ventre, la poitrine, & le dedans des cuiſſes & des bras, étoit gris. Le troiſieme & le quatrieme étoient encore plus diverſifiés de couleur; cette eſpece eſt appellée Sapajou. Ces deux ſujets étoient différens, non ſeulement en couleur & par la diverſe figure de leurs taches, mais auſſi par la forme de leur muſeau, qui étoit long en l'un & plat en l'autre. Le premier qui étoit un mâle, étoit blanc au ventre, à l'eſtomac, à la gorge, au-dedans des bras & des cuiſſes, & aux feſſes. Tout le dos, depuis les omoplattes juſqu'à la queue, étoit d'un rouge brun; les flancs, le de-

hors des bras & des cuiſſes, les jambes & le deſſus de la tête étoient noirs, & chaque poil noir avoit encore de petites taches de roux & de blanc, y ayant deux taches rouſſes vers l'extrêmité, & toute la moitié vers la racine étant blanche; il y avoit au menton une barbe blanche, pointue & longue d'un pouce; le poil ſur le dos étoit long d'un pouce; autour du cou il avoit un pouce & demi; il étoit en cet endroit plus hériſſé qu'au reſte du corps, & il y formoit comme une fraiſe. Le front avoit comme un bandeau blanc, ſur lequel un rang de poil fort noir s'élevoit en maniere de ſourcils; les yeux avoient l'iris d'un jaune rougeâtre; la pupile étoit fort dilatée; la tête étoit ronde avec une eſpece de viſage plat, reſſemblant au viſage d'un homme qui auroit le nez retrouſſé & applati. L'autre ſapajou, qui étoit femelle, avoit le muſeau long tirant ſur le cynocéphale. Son poil

étoit de trois couleurs, ſavoir, roux, gris, & châtain-brun. Le ventre & la poitrine étoient mêlés de roux & de gris; les bras & les jambes étoient de châtain brun; le dos avoit le châtain & le roux mêlés enſemble, de ſorte qu'en quelques endroits il y avoit plus de roux, en d'autres plus de châtain; ce qui faiſoit de grandes taches à peu-près comme aux chats; il n'avoit ni le bandeau, ni la barbe de l'autre ſapajou. Les oreilles du premier ſapajou étoient rondes & ſi petites, qu'elles ne s'étendoient pas autour du trou, de plus d'une ligne & demie, étant entiérement cachées ſous le poil. Ceux qui ont écrit de la phyſionomie, ont apparemment fondé là-deſſus le jugement qu'ils font des oreilles petites & rondes, qu'ils mettent comme un ſigne d'un naturel trompeur & malin, tel qu'eſt celui du ſinge. Les Auteurs ne ſont pas d'accord touchant les parties internes du ſinge. Ariſtote, Pline, &

Galien, disent qu'elles sont tout-à-fait semblables à celles de l'homme. Albert, au contraire, assure qu'autant que les singes sont semblables à l'homme par le dehors, autant en sont-ils différens par le dedans; en sorte qu'il n'y a point d'animal, à ce qu'il dit, qui ait les entrailles si différentes de celles de l'homme que le singe. Nous avons néanmoins trouvé que nos singes étoient plus semblables à l'homme par les parties du dehors, que par celles du dedans, & qu'il y a plus d'animaux qui ont les parties intérieures aussi semblables à celles de l'homme que nos singes; qu'il n'y en a point qui ressemblent autant à l'homme que nos singes par la figure extérieure.

Les anneaux ou trous du péritoine étoient disposés comme aux chiens. L'épiploon étoit différent de celui de l'homme en plusieurs choses. 1°. Il n'étoit pas attaché au colon en tant d'endroits, n'ayant point de connexion avec la par-

tie gauche de cet inteſtin. 2°. Il avoit une autre attache, qui ne ſe trouve point en l'homme, ſavoir avec les muſcles du bas-ventre par le moyen du péritoine, qui forment un ligament; ce que nous avons remarqué dans la biche de Canada. 3°. Les vaiſſeaux de l'épiploon, qui dans l'homme ne viennent que des rameaux de la veine porte, venoient encore dans l'un de nos ſujets en partie de la cave, y ayant un des rameaux de l'hypograſtique qui ſe mêloit aux rameaux de la partie. 4°. Enfin tout l'épiploon étoit plus grand ſans comparaiſon, qu'il n'eſt ordinairement dans l'homme, parce qu'il ne couvroit pas ſeulement tous les inteſtins, ce qui ſe voit rarement en l'homme, quoi qu'en diſe Galien, mais même il les enveloppoit par-deſſous, ainſi qu'il fait à pluſieurs des autres brutes, & il ſe voit ſouvent que l'épiploon eſt plus grand qu'en l'homme, principalement dans les animaux qui

courent & qui sautent avec beaucoup de légéreté, comme s'il étoit ainsi redoublé sous les intestins, pour les garnir & les défendre avec le reste des visceres contre les rudes secousses que les parties reçoivent dans la course. Il est vrai que les membranes de l'épiploon étoient entieres & continues comme en l'homme, & non pas percées en maniere de roseau, ainsi qu'elles sont en la plupart des brutes. Le foie, qui est un des principaux visceres, étoit encore fort dissemblable du foie de l'homme, ayant cinq lobes comme au chien, savoir deux au côté droit, deux au côté gauche, & un cinquieme couché sur la partie droite du corps des vertebres. Ce dernier étoit encore fendu, faisant comme deux feuillets. En l'un de nos sujets, la substance du foie étoit comme tachetée de plusieurs points d'une couleur plus obscure que le reste & de figure héxagone; ce que nous avons vu assez

ſouvent dans les brutes, & jamais dans les hommes. La véſicule étoit attachée au premier des deux lobes, qui occupoient le côté droit; elle étoit longue d'un pouce & large d'un demi-pouce; elle jettoit un gros conduit, qui s'inſéroit immédiatement au-deſſous du pylore. Ce conduit en recevoit trois autres, qui étoient au lieu de celui qui eſt unique en l'homme, & que l'on appelle *l'hépatique*. Ces trois conduits avoient leurs rameaux diſpoſés, comme des racines dans tous les lobes du foie, en ſorte que le premier avoit quatre racines, ſavoir une dans chacune des trois lobes droits, & une dans le premier des gauches; le deuxieme & le troiſieme conduits avoient tous deux leurs racines dans le deuxieme des lobes gauches. Ces rameaux ſe gliſſoient ſous la tunique du foie, en ſorte qu'ils étoient apparens, & non pas cachés dans le parenchyme, ainſi qu'ils ſont à l'ordinaire. Le ſapajou

avoit cela de particulier en ſon foie, qu'il étoit marqueté de quantité de points noirs, ce qui eſt contre l'ordinaire des autres foies que nous avons vus avec des taches; car elles ſont toujours d'une couleur plus claire que le reſte de la ſubſtance du foie. Il y a apparence que cette noirceur procédoit de la rareté ſpongieuſe de ces parties, qui étant imbues d'une plus grande abondance de ſang, que le reſte du parenchyme, en paroiſſent plus brunes. Le ventricule étoit encore différent de celui de l'homme, ſon orifice inférieur étant fort large & fort bas; car il n'étoit pas élevé auſſi haut que le ſupérieur, comme il eſt à l'homme, où il n'eſt pas appellé inférieur à cauſe de ſa ſituation, mais à cauſe que c'eſt par cette ouverture que le ventricule ſe vuide. Les inteſtins n'étoient guere plus ſemblables aux inteſtins de l'homme que les autres parties. Ils n'avoient dans les ſapajous que

cinq pieds deux pouces de long en tout, & huit dans les deux autres ſinges ; ils étoient preſque tous d'une même groſſeur ; l'ileon étoit à proportion beaucoup plus court qu'en l'homme, le cœcum n'avoit point d'appendice vermiforme : il étoit fort grand, ayant deux pouces & demi de long & un pouce de diametre à ſon commencement. Il alloit en pointe & étoit fortifié par trois ligamens, à la maniere que le colon l'eſt dans l'homme, pour y former des cellules. Cette conformation eſt tout-à-fait différente de celle du *cæcum* de l'homme. Le colon avoit ſes cellules à l'ordinaire, mais il n'étoit point replié en cinq comme à l'homme, étant tout droit. Il n'avoit point le rétréciſſement, qui le ſépare du *rectum* dans l'homme. Outre les cellules, on y a remarqué des feuilles en dedans, pareilles à celles qui ſe voient dans le colon de l'autruche, & que nous avons depuis peu remarqué

dans le *jejunum* de l'homme. Les feuillets s'étendoient tranſverſalement, aboutiſſant aux ligamens qui ſont étendus ſelon la longueur de cet inteſtin. Il avoit treize pouces de long, ſur un pouce de diametre; la rate étoit ſituée le long du ventricule comme à l'homme, mais ſa figure étoit différente en l'un de nos ſujets, étant faite comme le cœur eſt repréſenté dans le blaſon. Sa baſe avoit un pouce, le pancréas n'avoit que ſa figure qui le fît être ſemblable à celui de l'homme, ſa connexion & ſon inſertion étant tout-à-fait particulieres; car il étoit fortement attaché à la rate, & l'inſertion de ſon canal dans l'inteſtin, qui dans l'homme eſt toujours proche du canal de la bile, en étoit éloigné de près de deux pouces; les reins avoient une figure & une ſituation qui n'étoient pas moins extraordinaires; ils étoient ronds & applatis. Leur ſituation étoit plus inégale qu'à l'homme, le droit étant

ſans comparaiſon plus bas à l'égard du gauche, ſavoir de toute la moitié de ſa largeur. La glande appellée la capſule atrabilaire, étoit fort viſible, à cauſe que le rein étoit dégarni de graiſſe. Cette glande étoit blanche, & le rein d'un rouge clair ; ſa figure étoit triangulaire.

Ariſtote dit que les parties de la génération du ſinge reſſemblent à celles d'un chien. Nous avons trouvé dans nos ſujets qu'elles en étoient différentes auſſi-bien que de celles de l'homme ; car aux mâles la verge n'avoit point d'os, comme elle en a au chien, & les teſticules, qui dans quelques-uns de nos ſujets étoient cachés dans l'aîne, ſans avoir de *ſcrotum*, ainſi qu'il a été dit, avoient une figure très-particuliere, étant longs & étroits, & n'ayant qu'une ligne de large ſur huit de long. Dans l'un des ſapajous, ils ont été trouvés d'une figure tout-à fait oppoſée, & preſqu'auſſi éloi-

gnée de la figure de ceux de l'homme, étant parfaitement ronds : ils étoient enfermés dans un *scrotum*, qui les serroit étroitement contre la racine de la verge. Les prostates glanduleuses étoient petites ; les parastates cyrsoïdes étoient fort grandes en récompense ; elles avoient un pouce de long. Leur largeur étoit inégale, ayant quatre lignes vers le cou de la vessie, & une ligne & demie par l'autre bout, étant différentes en cela de celles de l'homme, qui les a plus étroites proche le cou de la vessie ; elles étoient composées comme de plusieurs petits sacs qui s'ouvroient les uns dans les autres. La caroncule de l'uretre étoit petite, mais fort semblable à celle de l'homme. Les parties de la génération de la femelle avoient aussi beaucoup de choses qui les rendoient différentes de celles des chiennes, étant en cela semblables à celles des femmes ; il y en avoit aussi qui étoient comme aux chien-

nes, & d'une autre maniere qu'à la femme, car l'orifice extérieur étoit rond, & étoit comme aux chiennes & à la plupart des autres brutes, & n'avoit ni nymphes, ni caroncules. Le cou de la vessie avoit aussi son ouverture autrement qu'à la femme, étant fort avant dans le cou de la matrice, savoir environ vers son milieu à l'endroit où commençoient ses rugosités, qui ne se voyoient que vers l'extrêmité du conduit, proche de l'orifice interne. Les trompes de la matrice étoient encore différentes de celles des femmes, & approchantes de celles des brutes, en ce qu'elles étoient plus longues à proportion, & plus repliées par des contours différens. Le clitoris avoit aussi quelque chose de plus conforme à celui qui se voit dans les autres brutes qui en ont, qu'à celui de la femme, étant plus grand à proportion & plus visible qu'il n'est en la femme. Il étoit composé de

deux ligamens nerveux & ſpongieux, qui naiſſent de la partie inférieure des os *pubis*, & s'avancent obliquement aux côtés de ces os, s'uniſſant pour former un troiſieme corps qui avoit dix lignes de long. Il étoit formé par l'aſſemblage des deux premiers, qu'une membrane aſſez forte joignoit enſemble, allant de l'un des ligamens à l'autre, outre une membrane dure & nerveuſe qui les enveloppoit; ils ſe terminoient à un gland ſemblable à celui de la verge du mâle. Les petits muſcles qui ſont attachés à ces ligamens, ſortoient à l'ordinaire de la tubéroſité de l'iſchion. Ces ligamens étoient d'une ſubſtance tellement rare & ſpongieuſe, que le vent y pénétroit & les faiſoit enfler aiſément, lorſqu'on ſouffloit dans le lacis de veines & d'arteres qui eſt en cet endroit. Ce lacis étoit viſible dans ce ſujet, étoit compoſé de vaiſſeaux plus grands, qu'ils ne le ſont à proportion

dans les femmes. Il étoit ſitué à l'ordinaire ſous la ſeconde paire des muſcles du clitoris. Sa figure étoit pyramidale, aboutiſſant d'une baſe fort large en une pointe, qui ſe gliſſoit le long du troiſieme ligament juſqu'à ſon extrêmité, vers le gland. Le reſte des parties de la génération étoit aſſez ſemblable à celles des femmes. Le cou de la matrice avoit des muſcles comme à la femme; car on voyoit un grand nombre de fibres charnues, qui ſortant du ſphincter de l'anus, s'attachoient aux côtés du cou de la matrice, & d'autres fibres pareilles qui venoient du ſphincter de la veſſie pour s'inférer au même endroit. Le corps de la matrice, ſes membranes, ſon orifice interne, ſes ligamens, tant les ronds que les larges, & tous ſes vaiſſeaux avoient une conformation entiérement pareille à celle que ces mêmes parties ont dans les femmes. Les teſticules, qui avoient trois lignes de long ſur deux de

large, étoient comme aux femmes, composés d'un grand nombre de petites vésicules, & attachés proche les membranes, qui sont à l'extrêmité des trompes, & que l'on appelle frange. Les mamelles étoient semblables à celles de la femme, tant en ce qui regarde leur situation, qui étoit sur les muscles pectoraux, qu'à ce qui appartient à leur composition, qui étoit d'un corps glanduleux & d'un mamelon.

A l'endroit où la veine cave se divise pour produire les deux iliaques, il y avoit une glande de la figure & de la grosseur d'une moyenne olive, ayant cinq lignes de long sur trois de large, noire en dehors & encore davantage en dedans. Elle étoit abreuvée d'une humeur lymphatique, dont sa substance spongieuse étoit remplie; il y avoit dans le même sujet, qui étoit l'une des deux premieres guenons, deux autres glandes pareilles, mais plus petites vers

l'origine des crurales, une de chaque côté. A l'ouverture de la poitrine l'on a trouvé à la plupart une grande quantité d'eau répandue dans toute sa capacité; le tégument étoit fort grand, le poumon avoit sept lobes, trois au côté droit & autant au gauche : le premier étoit dans la cavité du médiastin, comme à la plupart des brutes. Cela fait encore une notable différence entre les parties internes du singe & celles de l'homme, dont le poumon n'a ordinairement tout au plus que cinq lobes, le plus souvent que quatre, & quelquefois que deux. Vesale avoue n'avoir jamais vu dans l'homme ce cinquieme lobe, qu'il dit être dans les singes, supposant qu'ils n'en ont que cinq. Ce grand nombre de lobes du poumon fait voir que les Anatomistes n'ont pas raison de dire que les brutes ont le poumon divisé en plus de lobes que l'homme, à cause qu'elles ont la face & la poitrine

poitrine tournées vers la terre, puiſque le ſinge a ordinairement la face & la poitrine tournées comme l'homme. Le cœur étoit beaucoup plus pointu qu'il n'eſt ordinairement à l'homme ; ce qui eſt encore du caractere des brutes. Il avoit néanmoins dans la face intérieure de ſes ventricules, le grand nombre de fibres & de colonnes charnues qui ſe voyent dans l'homme. La luette, qui n'eſt point dans les autres brutes, s'eſt trouvée dans nos ſinges toute ſemblable à celle de l'homme.

Le crâne avoit une figure fort conforme à celle du crâne de l'homme, étant rond & un peu applati par les côtés, & n'ayant point cet os triangulaire qui ſépare le cerveau & le cervelet dans la plupart des brutes. Le cerveau étoit grand à proportion du corps, il péſoit deux onces & demie. La dure-mere entroit bien avant pour former la faulx. Les anfractuoſités de la partie externe

du cerveau, étoient assez semblables à celles de l'homme en la partie antérieure; mais en la postérieure vers le cervelet, il n'y en avoit presque point; elles étoient en récompense beaucoup plus enfoncées à proportion. Les apophyses, que l'on appelle mamillaires, qui sont les grands nerfs qui servent à l'odorat, n'étoient pas mollasses comme en l'homme, mais dures & membraneuses. Les nerfs optiques étoient aussi d'une substance plus ferme & plus dure qu'à l'ordinaire. La glande pineale étoit de figure conique, & sa pointe étoit tournée vers le derriere de la tête. Il n'y avoit point de rets admirable: car la carotide étant entrée dans le cerveau, se glissoit par un seul & unique trou de chaque côté du rebord de la selle du sphénoïde pour percer la dure-mere, & se distribuer à l'ordinaire dans la base du cerveau.

Pour achever la description des par-

ties tant externes qu'internes des ſinges diſſéqués, en les comparant avec celles de l'homme, nous avons fait une recherche exacte de tous les muſcles de ces animaux, que nous avons trouvés la plupart conformes à ceux de l'homme, de ſorte que nous ne rapporterons ici que les choſes qui ſe ſont trouvées particulieres à nos ſujets.

Les muſcles de la face, dans celui qui tenoit du cynocéphale, avoient beaucoup de rapport avec ceux des chiens: & dans les ſinges qui avoient la face platte comme l'homme, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelques muſcles pareils à ceux des brutes; comme entr'autres les maſſeteres & les crotaphites, qui étoient beaucoup plus grands à proportion qu'en l'homme. Les muſcles de l'os hyoïde, de la langue, du larynx & du pharynx, qui ſervent la plupart à articuler la parole, étoient entiérement ſemblables à ceux de l'homme, & beaucoup

plus que ceux de la main, dont néanmoins le ſinge, qui ne parle point, ſe ſert preſque avec autant de perfection que l'homme ; ce qui fait voir que la parole eſt une action plus particuliere à l'homme, & qui le diſtingue davantage des brutes que la main, qu'Anaxagore, Ariſtote & Galien ont eſtimé être l'organe que la nature a donné à l'homme, comme au plus ſage de tous les animaux, peut-être faute d'avoir fait cette réflexion. Car le ſinge ſe trouve pourvu par la nature de tous les organes merveilleux de la parole avec tant d'exactitude, que même les trois petits muſcles qui prennent leur origine de l'apophyſe ſtyloïde, ne lui manquent pas, quoique cette apophyſe ſoit extrêmement petite. Cette particularité fait encore voir que ceux-là n'ont pas raiſon, qui tiennent que les agens exercent leurs actions, parce qu'il ſe rencontre qu'ils ont des organes pour cela ;

car, felon les Philofophes, les finges devroient parler, puifqu'ils ont les inftrumens néceffaires à la parole. Dans les mufcles de la tête & du cou, il n'y avoit encore rien de particulier, que les fléchiffeurs de la tête, qui dans l'homme s'inferent aux apophyfes maftoïdes, car ils étoient attachés à la partie latérale & poftérieure de l'os occipital, parce que la tête du finge n'a point d'apophyfes maftoïdes. Entre les mufcles du bras, il n'y avoit que le palmaire, qui eût quelque chofe de remarquable; il étoit extraordinairement gros. Le grand dentelé, qui dans l'homme ne prend fon origine que de l'omoplate, naiffoit encore dans nos fujets de la quatrieme, cinquieme & fixieme vertebres du cou. Le mufcle droit, qui dans l'homme ne va que jufqu'au bout du *fternum*, montoit jufqu'au haut, paffant fous le pectoral & fous le petit dentelé. Il n'étoit charnu que jufqu'à la

moitié du *ſternum*, le reſte n'étant qu'un pur tendon. Dans la cuiſſe, celui des quadrigemeaux qui ſert à écarter la cuiſſe, appellé *piryforme*, étoit beaucoup plus petit qu'en l'homme, & au lieu de prendre ſon origine de la partie inférieure & externe de l'*os ſacrum*, il ſortoit de l'iſchion, proche ſa cavité cotyloïde. Les muſcles feſſiers avoient une figure différente de ceux de l'homme, étant plus courts, à cauſe que les os des iles aux ſinges ſont beaucoup plus étroits qu'à l'homme. Il y avoit ſur les muſcles pſoas deux autres petits muſcles qui ne ſe trouvent point en l'homme. Chacun de ces muſcles ayant même origine que le pſoas, venoit par un long tendon s'inſérer à la partie ſupérieure & interne de l'os *pubis*. Parmi les muſcles de la jambe, celui de ſes fléchiſſeurs, qui s'appelle *biceps*, n'avoit point une double origine comme dans l'homme; il ſortoit tout entier de la

tubérosité de l'ischion, & s'inséroit à la partie supérieure du péroné. Cette tête unique étoit en récompense fort grosse & fort robuste. Le gros orteil avoit des muscles semblables à ceux du pouce de la main, de même qu'il en a l'action, ce qui n'est point au pied de l'homme, où le gros orteil a des muscles fort différens de ceux du pouce de la main, parce que l'action de ces deux parties est fort différente dans l'homme.

On peut ajoûter à l'histoire des muscles du singe, la description de la poche qu'ils ont dans la bouche. Elle étoit composée de membranes & de glandes, & de beaucoup de fibres musculeuses & charnues. Sa situation étoit sur le dehors de chaque mâchoire inférieure, allant obliquement depuis le milieu de la mâchoire, jusqu'au-dessous de son angle, passant sous une portion du muscle appellé très-large. Elle étoit longue d'un pouce & demi, & presque

auſſi large vers ſon fond. Elle s'ouvroit dans la bouche entre le bas de la joue & le bas de la gencive ; c'eſt dans cette poche que les ſinges ont accoutumé de ſerrer ce qu'ils veulent garder ; & l'on peut croire, que les fibres muſculeuſes qu'elle a, ſervent à la relâcher & à la reſſerrer, pour recevoir & pour faire ſortir ce que ces animaux y mettent en réſerve.



ARTICLE II.

Des différentes especes de Singes.

On distingue actuellement quarante-deux especes de singes : la premiere espece qui est de l'ordre des singes sans queue, est l'Orang-outang, *simia satyrus.* Cet animal remarquable se distingue au premier coup-d'œil des autres de son genre, par la forme & la disposition des parties extérieures de son corps, & parce qu'il marche sur deux pieds.

La tête de l'orang-outang différe de celle de l'homme par le sommet plat & la partie antérieure allongée ; par le front court & applati, & le bourlet au-dessus des yeux ; par le nez court, écrasé & applati par-devant ; par l'intervalle entre les narines & la bouche, qui est presqu'égal à la longueur du nez ;

par les levres qui ne font relevées ni l'une ni l'autre ; par le menton rond & qui n'eft pas prééminent, par les brêches naturelles entre les dents incifives & latérales, & par les oreilles plus rondes & plus écartées de la tête. Le corps fe diftingue par les hanches moins élargies ; les bras font relativement trop longs, & lorfque l'animal fe tient debout, & qu'il les laiffe pendre, ils atteignent fes genoux ; les mains font grandes à proportion, mais le pouce eft d'autant plus petit ; les pieds font beaucoup plus longs que ceux d'un homme, & l'orteil eft un véritable pouce. La tête de cet animal eft large, fa face eft ridée & fans poils, les yeux font enfoncés dans les orbites ; les paupieres font garnies de cils ; le nez eft court & plat ; la bouche large, le menton eft raccourci & arrondi, & les oreilles font fans poils ; la levre fupérieure & la partie antérieure du menton font garnies de quel-

ques poils roides, en forme de moustache, la chevelure a à peu-près la direction de celle d'un homme, c'est-à-dire, le poil est dirigé du sommet en avant, en arriere & à côté, mais il est court & couché; celui du devant n'atteint pas à beaucoup près les yeux; celui des oreilles est plus touffu & pendant jusqu'aux épaules; les joues sont de même couvertes d'un poil plus court.

La partie du corps entre les épaules est large & musclé; le ventre n'est pas plus étroit que la poitrine, la femelle l'a même considérablement plus gros; les fesses ne sont pas renflées; la poitrine & le ventre sont couverts d'un poil plus mince, celui du dos est plus épais, uni & droit, & moins long que le poil qui est aux côtés de la tête. Le poil du dos s'écarte en bas entre les lombes & y laisse une place oblongue, nue, de laquelle sort quelqu'apparence du coccyx; les bras & les jambes sont couverts d'un

pareil poil. Celui de l'avant-bras eſt dirigé en haut, & rencontre celui des épaules qui eſt dirigé en bas. Le poil du côté extérieur de la main eſt dirigé obliquement en avant, & en même-tems vers le bord externe de la main; celui des pieds fait la même direction. Les bras ſont allongés jusqu'aux genoux, les doigts larges & garnis d'ongles ronds; la peau eſt brunâtre & le poil ou noir ou brun. La mouſtache & le poil crépu entre les cuiſſes & autour de l'anus ſont gris. L'intérieur des quatre mains eſt brun, nu & marqué de lignes courtes & droites, telles que les ont l'homme & le ſinge; la grandeur de cet animal eſt différente, il s'én trouve depuis deux pieds, jusqu'à cinq ou ſix pieds de hauteur. On en trouve dans les Indes orientales.

La ſeconde eſpece eſt le Gibon, *homo lar*; ce ſinge qui reſſemble à l'homme preſqu'autant que l'eſpece précédente,

& même presque davantage par la face, en differe par les selles & les callosités aux fesses, & des autres singes par la longueur de ses bras, lesquels, quand il se tient de bout, sont aussi longs que son corps & les jambes pris ensemble; il a la tête presque ronde, la face applatie, nue, brune, & environnée tout autour d'un cercle de poils gris & les yeux enfoncés; le bord supérieur de l'orbite est moins saillant que dans l'espece précédente, & les yeux plus éloignés l'un de l'autre, la mâchoire supérieure avance aussi moins; le nez est applati, un peu écrasé entre les yeux, & moins éloigné que dans l'orang-outang; les dents ressemblent aux dents humaines; cependant les dents latérales un peu distantes des antérieures, sont un peu plus longues, plus pointues & plus grosses que les autres; celles de la mâchoire supérieure ont le corps interne cannelé; le corps est plus étroit par ses

hanches qu'en haut, & couvert d'un poil noir, il a des callosités sur les fesses; ses bras sont presqu'aussi longs que le corps; par conséquent une petite inflexion de l'animal fait que les mains touchent à terre, de sorte qu'il peut marcher à quatre pieds, & en même-tems presque debout; le dessus des mains est gris, & le dedans nud & noir. Les ongles des mains de devant sont arrondis, ceux des mains de derriere ont la forme d'une griffe & sont noirs les uns & les autres; on trouve naturellement ce singe dans les Indes orientales. Il marche toujours de bout, tantôt sur deux, tantôt sur quatre pieds.

La troisieme espece est le singe commun. *Simia sylvanus. Linn.* La tête allongée, la face courte & applatie, & les bras courts distinguent assez cet animal des autres singes sans queues. Sa face est nue & ridée dans le milieu; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme,

mais elles sont plus écartées de la tête, plus courtes, plus rondes, & ont le bord plus large, le cou est court, les doigts sont nuds par devant, comprimés & garnis d'ongles oblongs demi-cylindriques, qui cependant sont plats & arrondis aux pouces très-courts. La queue, si l'on veut donner ce nom à un petit appendice de peau destituée d'os, & qui se trouve à peu-près à cette place, n'a que quelques lignes de longueur.

La peau de la tête, du corps, & principalement celle de la poitrine, est d'un bleu foncé; mais la face, à l'exception des joues, est d'un blanc sale ou plutôt couleur de chair; la peau du cou est de la même couleur; mais elle est blanchâtre au-dessous des aisselles & au côté inférieur des bras, de même qu'au côté intérieur des cuisses, jusqu'au ventre & aux aînes; les oreilles sont noirâtres; le peu de poils de la moustache & des

cils de même ; les joues sont bordées de poils noirs dirigés en arriere. Le menton est sans barbe & blanchâtre, de même que la partie antérieure du cou. Le poil de la tête est fauve, & celui du front quelquefois d'un brun foncé. Le milieu du dos est d'un brun noirâtre, jaunâtre, ou d'un gris jaunâtre, entremêlé d'un poil plus foncé & noirâtre, car la couleur de l'animal n'est pas toujours la même ; les côtés sont plus pâles, nuancés en gris. Le ventre est d'un gris blanchâtre, qui vers le bas se change successivement en brun verdâtre. Le poil des mains est plus obscur que celui du dos ; la peau, autant qu'elle est nue, est noire. Les callosités sur les fesses, l'anus & la queue sont couleur de chair.

Les quatre dents incisives de la mâchoire supérieure sont séparées des dents latérales par un intervalle, qu'on remarque même déjà à la mâchoire

A l'inférieur on ne remarque pas un pareil intervalle, ni entre les dents incisives & les latérales, ni entre celles-ci & les mollaires; cependant chaque dent latérale s'écarte par la pointe de la dent incisive contigue, de maniere qu'il en naît une petite brêche; les dents incisives de la mâchoire supérieure en sortent obliquement; les deux du milieu sont presque deux fois aussi larges que les extrêmes, & ont le tranchant long & droit. Celles de la mâchoire inférieure sont d'une grandeur médiocre. Les dents latérales de la mâchoire supérieure ne sont pas plus longues que les dents incisives, mais elles sont larges comme celles d'un homme & émoussées; celles de la mâchoire inférieure sont coniques & pointues, leur longueur est égale à celle des dents incisives, & leurs angles sont assez pointus. Les deux antérieures de la mâchoire supérieure ont deux pointes, les deux postérieures quatre; les

deux dents antérieures de la mâchoire inférieure en ont une, d'où s'incline une facette large, les deux postérieures en ont quatre comme celles de dessus. Ce singe habite naturellement l'Ethiopie, l'Arabie, & une partie des Indes; c'est celui qu'on amene communément en Europe.

La quatrieme espece est le cynocéphale, *simia inuus*. Ce singe ressemble beaucoup au commun, cependant comme il a la face plus allongée, le museau avancé, la queue plus grande, & des mains différentes, on peut très-bien en faire une espece particuliere. M. Schreber a donné une description d'un mâle de cette espece qui avoit quatorze mois, & qui étoit aussi grand qu'un chien d'une médiocre taille. La peau de sa poitrine & de son ventre paroissoit être d'un gris bleuâtre. Le poil du front, qui est raccourci, & qui forme une espece de bourrelet au-dessus des yeux, étoit noir & plus haut jusqu'à la nuque,

d'un jaune d'ochre ; le dos d'un brun foncé tirant beaucoup sur le gris, de même que le côté extérieur des bras jusqu'à la main, qui étoit jusqu'aux doigts d'un rouge jaunâtre, ceux-ci étoient noirs & nuds ; la moustache étoit courte & roide, d'un blanc jaunâtre, & le poil du ventre & du côté intérieur des bras & des cuisses, blanchâtre. Les dents étoient petites & n'avoient pas encore tout leur crû ; ce singe habite ordinairement l'intérieur de l'Afrique.

La cinquieme espece est le Maimon, *simia maimon*. Le caractere principal de ce singe est la face violette sillonnée des deux côtés de quelques rides profondes, qui vont obliquement vers les tempes, les bourrelets bleus, les joues sont dures & formées par les os de la pomette. La ride la plus haute va premiérement en direction presqu'horisontale & ensuite oblique. La seconde prend son origine moins haut, la troisieme &

la quatrieme paſſent avec une obliquité égale d'un bord d'un bourrelet à l'autre; les deuxiemes ou troiſiemes inférieures ſont fort courtes. La couleur de cet animal eſt un brun foncé mêlé de verdâtre.

Cette couleur eſt plus foncé au cou, ſur le dos, ſur la crouppe, les cuiſſes, les jambes, les mains & au-deſſus de l'avant-bras; le poil qui eſt autour du cou, eſt plutôt cendré. Autour des joues les poils ſont un peu plus longs; le menton eſt garni d'une barbe pointue jaunâtre. Les poils du ſommet de la tête s'uniſſent d'une certaine façon en une pointe, & donnent par-là une forme preſque conique à la tête. A la partie inférieure du front, au-deſſous des yeux, les poils avancent tout droit, & ſont de même mêlés de verd & de brun, comme la plus grande partie de ceux du corps. La poitrine & le ventre ſont blanchâtres, il ſe trouve au milieu un

rang de poils longs, qui forment une espece de crochet sur le ventre; la queue est recourbée & fort courte, à peu près de la longueur de deux ou trois pouces, les fesses sont couleur de sang; les paumes grises, les ongles noirs & plats; l'animal porte les pouces de maniere qu'ils forment un angle droit avec les autres doigts, les oreilles sont un peu pointues, couleur de chair, la prunelle est orangée, ou même plus grise. Les dents latérales ressemblent aux dents lanieres des animaux carnassiers; l'animal a à peu-près la hauteur de deux pieds.

Nous ne décrirons pas ici les autres especes de singes, nous nous contenterons d'en faire seulement l'enumération, nous proposant d'en parler plus au long dans notre histoire générale & économique des trois regnes.

La sixieme espece est le Choras, *simia mormon*. La septieme est le singe

à queue de cochon, *ſimia nemeſtrina Linn.* La huitieme eſt le babouin brun, *ſimia ſphinx.* La neuvieme eſt le babouin gris, *ſimia hamadryas.* La dixieme eſt le ſinge barbu blanc, *ſimia veter. Linn.* La onzieme eſt le ſinge barbu noir, *ſimia ſilenus. Linn.* La douzieme eſt le malbrouc, *ſimia faunus, Linn.* La treizieme eſt le macque, *ſimia cynamolgos. Linn.* La quatorzieme eſt la diane, *ſimia diana. Linn.* La quinzieme eſt la mone, *mone. Buffon.* La ſeizieme eſt le ſinge rouge, *patas. Buff.* La dix-ſeptieme eſt le ſinge verd, *ſimia ſabæa. Linn.* La dix-huitieme eſt le talapoin, *talapoin. Buff.* La dix-neuvieme eſt le mauſtac, *ſimia cephus. Linn.* La vingtieme eſt le ſinge poudré, *ſimia nictitans. Linn.* La vingt-unieme eſt le blanc nez, *blanc-nez. Allemand.* La vingt-deuxieme eſt le mangabey, *ſimia Æthiops. Linn.* La vingt-troiſieme eſt le tjekko, *ſimia alygula. Linn.* La vingt-quatrieme

eſt le ſinge negre, *ſimiolus ceilonicus. ſeb. theſ.* La vingt-cinquieme eſt le bonnet chinois, *ſimia ſinica. Linn.* La vingt-ſixieme eſt la palatine, *palatine. Allemand.* La vingt-ſeptieme eſt le douc, *ſimia nemæus. Linn.* La vingt-huitieme eſt l'ouarine, *ſimia beelſebul. Linn.* La vingt-neuvieme eſt l'alouate, *ſimia ſeniculus. Linn.* La trentieme eſt le coæta, *ſimia paniſcus. Linn.* La trente-unieme eſt le ſinge à queue touffue, *ſimia trepida. Linn.* La trente-deuxieme eſt le ſapajou cornu, *ſimia fatuellus.* La trente-troiſieme eſt le ſajou, *ſimia apella. Linn.* La trente-quatrieme eſt le ſai, *ſimia capucina. Linn.* La trente-cinquieme eſt le ſaimiri, *ſimia ſciurea. Linn.* La trente-ſixieme eſt le magou, *ſimia ſyrichta. Linn.* La trente-ſeptieme eſt le ſaki, *ſimia pithecia. Linn.* La trente-huitieme eſt le ſagoin, *ſimia jacchus. Linn.* La trente-neuvieme eſt le pinche,

ſimia œdipus. Linn. La quarantieme eſt le marikina, *ſimia roſalia. Linn.* La quarante-unieme eſt le miko, *ſimia argentata. Linn.* & la quarante-deuxieme enfin eſt le tamary, *ſimia midas. Linn.*



ARTICLE III.

ARTICLE III.

Des caracteres, des mœurs, & des tours de souplesse des singes.

L'ON ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids; ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & sont très-enclins à voler, à déchirer, casser, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions; sensibles au bien-être & à la détresse, ils témoignent en tout tems leurs passions par leurs trépignemens & d'une maniere très-expressive; si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pour-

roit s'empêcher de rire. Ces animaux obſervent entr'eux une certaine diſcipline, & exécutent tout avec une adreſſe, une ſubtilité & une prévoyance admirables; s'agit-il de dévaſter une melonniere conſidérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, ſe range en haye, à une diſtance médiocre les uns des autres; ils ſe jettent de main en main les melons, que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment, finit ordinairement ſur quelques montagnes; tout cela ſe fait dans un profond ſilence.

Ces animaux ont un inſtinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & cherchent les moyens, quand ils ſont attaqués, de ſe ſecourir & de ſe défendre. Leurs armes ſont des branches d'arbres, des cailloux qu'ils amaſſent & leurs excrémens qu'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis.

Point de déserteurs ni de traîneurs : ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très-rapidement ; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous d'une maniere épouvantable & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere, les sapajous s'assemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, se prennent tous par la tête & par la queue, puis à un signal, ils s'élancent & se jettent en avant ; le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere, & attirent les autres.

Le génie du singe ne se flétrit pas par la captivité, car on le voit dans les maisons également rusé, audacieux, voluptueux, frippon & moqueur ; il s'assied sur son derriere pour manger, & tient sa nourriture de sa patte, qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde & y faire des entrechats, à faire une

toilette, à faire la roue, à attiser le feu; à laver la vaisselle, à pousser la brouette, à battre du tambour, à embrasser, à rincer des verres, même à donner à boire; c'est dans les mains des bouffons moresques, qu'il faut voir les gentillesses de cette sorte d'animaux Soit que les singes dorment, travaillent ou maraudent, il y en a toujours en sentinelle sur la cime de quelque lieu élevé, ou sur un arbre, & dont l'oreille, la vue & le cri servent à la sûreté commune; ils font un cri particulier, qui sert de signal; alors toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante; les jeunes, qui ne sont pas bien accoutumés au manége, montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une maniere fort plaisante; on prétend qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes, en tuant

auparavant leurs meres, ils les élevent & les nourriſſent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorſque les ſinges apprivoiſés ſont devenus grands, ils ſont une auſſi bonne garde dans la maiſon pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe ; mais leur malice naturelle ſe développe avec l'âge, leurs mouvemens ſont toujours bruſques.

Si le mâle eſt avec ſa femelle & ſes petits, rien n'eſt plus admirable que l'éducation de ces animaux, qui ſuppoſent aux yeux de bien des philoſophes, un inſtinct infiniment ſupérieur à celui des autres brutes. Ils comprennent le langage des hommes, mais ſans pouvoir le répéter. Leur face mobile ſe prête à mille grimaces, mille contorſions, qui jointes à leurs geſtes extravagans & ridicules, donnent le ſpectacle le plus riſible & le plus divertiſſant, auſſi ſont-ils d'excellens pantomimes & portés à l'imitation de tout

ce qui se présente devant leurs yeux. Ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geste & une contenance, qui ressemblent beaucoup aux attitudes humaines ; ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enseigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils sachent.

Les Voyageurs & les Naturalistes racontent une infinité de choses singulieres touchant les singes. Le long de la Gambra, grande riviere de la Négritie en Afrique, il se trouve une quantité innombrable de ces animaux, qui sont la plupart de différentes especes ; ils se rassemblent en troupes de trois ou quatre mille ; ils forment, dit-on, des républiques, où la subordination est fort bien observée ; ils voyagent toujours en bon ordre, sous certains chefs qui sont de la plus grosse espece ; les femelles portent leurs petits sous le ventre, quand elles n'en ont qu'un ; mais

ſi elles ſe trouvent en avoir deux, elles chargent le ſecond ſur leur dos. Leur arriere-garde eſt toujours compoſée d'un certain nombre des plus gros. Jobſon, voyageant ſur la Gambra, fut ſurpris de la hardieſſe des ſinges à ſe préſenter ſur les arbres, à en ſecouer les branches, & à menacer les Anglois avec des cris confus, comme s'ils euſſent été fort offenſés de les voir ; pendant la nuit ce voyageur obſerva qu'on entendoit une quantité de voix, qui ſembloient parler tout enſemble, mais qu'une voix plus forte qui prenoit le deſſus, réduiſoit enſuite au ſilence.

On ne peut s'imaginer les ravages que les ſinges cauſent dans les champs de negres, quand ils y trouvent du riz, du millet & d'autres grains dans leur maturité ; ces animaux pernicieux ſe joignent, au nombre de quarante ou cinquante, pour entrer dans un de ces champs ; un des plus vieux ſe met en

ſentinelle ſur la cime de quelqu'arbre élevé, tandis que les autres font la moiſſon, & s'emparent de la récolte. Si celui qui eſt en ſentinelle, découvre quelque negre, il pouſſe à l'inſtant des cris furieux; la troupe avertie par ce ſignal, ſe retire avec ſon butin, chaque ſinge ſaute de branches en branches, avec l'agilité la plus merveilleuſe; & quoique les femelles ſe trouvent ſouvent chargées de leurs petits, elles n'en ſont pas moins légeres. Frager dit que les ſinges enlevent ſouvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, il eſt même très-difficile de les tirer de leurs mains, ils les tranſportent ſur les arbres élevés.

Les Negres pour ſe venger de ces cruels ennemis, les tuent en grand nombre & mangent leur chair; la méthode qu'ils emploient pour les attraper, eſt de les bleſſer au viſage; les ſinges y portent les mains dans leurs premiers ſentimens de douleur; ils lâchent par

conséquent la branche qui les soutient ; ils tombent pour l'ordinaire & à l'instant même au pied de l'arbre, où on les attrape.

Boutius parle d'une espece de singe qui paroît en tout semblable à l'homme, c'est la premiere espece dont nous avons parlé, ce sont des singes satyres, connus à Java sous le nom d'*Oran-outang*.

J'en ai vu, dit cet Auteur, avec admiration quelques-uns de l'une & de l'autre sexe, marcher tout droit, & entr'autres une femelle qui avoit même assez de pudeur, pour se cacher des hommes qu'elle ne connoissoit point, jusqu'à se couvrir la face avec les mains ; elle pleuroit, elle poussoit des gémissemens, & exprimoit généralement toutes les actions humaines ; il ne lui manquoit rien d'humain, que la parole. Les habitans de Java assurent que les singes satyres proviennent du commerce détestable des femmes Indiennes avec

les ſinges proprement dits, ou ſans queue, & les cercopitheques, mais ce fait ne paroît pas croyable.

En 1740, il y avoit à la foire de S. Laurent à Paris un de ces prétendus ſinges ſatyres. Ceux qui le faiſoient voir, diſoient que ce ſinge pouvoit avoir alors quatorze ans, qu'il avoit manqué de périr du ſcorbut en traverſant la mer, avec deux autres du même âge, qui n'ont pu réſiſter à la violence de cette maladie, & qu'il avoit perdu dans ce tems toutes ſes dents. Cet animal étoit preſque tout nud, ſon corps n'étant couvert que d'une eſpece de poil follet, châtain-brun; l'animal étoit fort doux & n'étoit pas moins obéiſſant, il ſe tenoit facilement & preſque toujours debout. MM. Arnauld de Nobleville & Salerne, fameux Médecins d'Orléans, rapportent dans la continuation qu'ils ont donnée de la Matiere médicale de Geoffroy, qu'ils ont remar quédans

cet animal des vrais ſignes de pudeur. Le poſſeſſeur de ce ſinge, diſent ces Médecins, nous ayant appris que c'étoit un mâle, un de la compagnie s'aviſa de le toucher pour mieux s'aſſurer de ce fait : mais l'animal ne perdit point de tems, il lui appliqua à l'inſtant même un bon ſoufflet. Comme il appréhendoit d'être châtié par ſon maître, il ſe mit à joindre les mains, criant & pleurant à peu-près dans la poſture d'un enfant qui demande pardon. Cette poſture de ſuppliant & les repréſentations des aſſiſtans, ajoûtent MM. Salerne & de Nobleville, ne purent empêcher le maître de le battre rudement, & le pauvre ſinge pour eſquiver les coups, prit le parti de s'enfuir en courant à quatre pattes, comme ſi c'eût été un ſinge ordinaire.

La Croix rapporte dans ſon voyage d'Afrique, que le long de la côte de *Siera Brava*, on trouve des ſinges qui

ſe nomment *Barris* ; on prend dans le pays ces ſinges, lorſqu'ils ſont encore petits, on les éleve & on les apprivoiſe ſi bien, qu'ils rendent preſqu'autant de ſervice qu'un eſclave : & en effet ces eſpeces de ſinges marchent ordinairement tout droits comme des hommes ; ils pilent du millet dans un mortier, vont puiſer de l'eau dans une cruche, témoignent de la douleur par leurs cris, lorſque cette cruche vient à tomber, ſavent tourner la broche, & font une infinité de tours de ſoupleſſe, qui divertiſſent extrêmement leurs maîtres.

Les ſinges Barris de la Guinée ſont gros & puiſſans ; les habitans de Saint-Vincent-le-Blanc les prennent à la chaſſe avec de fauſſes trappes & autres machines ; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attraper enſuite le pere & la mere ; ils les traitent un peu rudement, les font pleurer comme des enfans, les font marcher à deux pattes,

& pour cet effet ils leur attachent celles de devant ſur le cou avec un bâton ; après quoi ils emploient ces animaux à divers beſoins, comme pour aller chercher de l'eau à la fontaine & de la viande à la boucherie, laver leurs écuelles, tirer du vin, attiſer le feu, & généralement pour toutes les néceſſités de la maiſon ; mais ces animaux jouent toujours quelques petits tours à leurs maîtres, ſoit pour le boire, ſoit pour le manger, ils ſont alors des mieux étrillés. Quand ils tournent la broche, rien n'eſt plus curieux que de les voir flairer la fumée du roti, & tourner, leur tête pliée, regardant de côté & d'autre ſi on ne les apperçoit pas ; il faut être bien adroit pour les empêcher de ſe régaler de quelques morceaux de roti. Quelques Portugais ayant un jour convié des Marchands de leurs amis, comme on voulut ſe mettre à table, on s'apperçut que le

ſinge qui tournoit la broche, avoit déjà excroqué avec beaucoup de ſubtilité, les cuiſſes d'un coq d'inde dont on ſauva le reſte; le maître ſe garda bien de battre alors cet animal, il en avoit beſoin pour être ſervi promptement; auſſi le ſinge a-t-il rempli très-parfaitement ſes devoirs; il donna à boire à toutes les perſonnes de la table, il rinça très-bien les verres, & lui-même ſur la fin du repas ſe mit à manger & à boire à ſon tour. Il a réjoui, on ne peut pas mieux les convives, par toutes les plaiſanteries qu'il fit.

On raconte d'un ſinge un trait bien ſingulier: ſon maître qui étoit Arabe, avoit habitué cet animal lorſqu'il ſortoit, à ſe tenir dans la cuiſine & à garder le coin du feu, pour empêcher les faucons, qui ſont très-communs dans le pays où habitoit cet Arabe, de prendre quelque choſe; il arriva un jour que l'Arabe, après avoir mis au pot un

morceau de viande, fortit & fut très-long-tems avant de revenir ; de forte que le pot ayant trop bouilli, la viande demeura toute découverte. Un faucon qui étoit aux aguets fur le haut de la cheminée, apperçut cette viande, elle lui fit envie, il hafarda de l'enlever, il y réuffit & l'emporta par la cheminée. Le finge fe voyant attrapé, fe mit à regarder triftement en haut, comme s'il eût raifonné en lui-même fur le mauvais traitement que fon maître pourroit lui faire à fon retour, pour s'être ainfi laiffé duper; il tâcha d'éviter le châtiment par quelques tours d'adreffe. Il raifonna à peu-près de cette maniere : fans doute, dit-il intérieurement, celui qui m'a joué ce tour, après avoir mangé fa proie, ne manquera pas de revenir pour voir s'il n'y a pas une proie nouvelle, il faut que je lui tende quelques embufcades pour l'attraper ; pour cet effet, comme il n'y avoit plus de feu,

cet animal se mit dans le pot en tournant en haut ses fesses pelées, il ne douta pas que le faucon ne les prît pour un morceau de viande; l'oiseau ne tarda pas beaucoup à revenir, ainsi que l'avoit prévu le singe; regardant du haut de la cheminée, il vint fondre sur ce qu'il voyoit dans le pot: mais le singe qui le vit venir, se tourne habilement, saisit le faucon, lui coupa la tête & le mit dans le pot; le maître du singe ne trouvant rien à son retour pour dîner, regarda le singe avec des yeux en colere; mais l'animal se mettant à sauter, tira le faucon du pot, se mit dedans en la même posture qu'il s'y étoit mis la premiere fois, & montra par plusieurs de ses gestes, comment le faucon avoit dérobé la viande, & la méthode dont il s'étoit servi pour l'attraper, & pour le mettre à son tour dans le pot. Mais cette espece d'histoire qui est très-plaisante, paroît être faite

plutôt à plaifir, qu'elle n'eft vraie. On en raconte beaucoup de pareilles fur ces animaux; la plupart méritent confirmation.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occafion des finges, eft trop finguliere pour la paffer ici fous filence. Comme ces troupes marchoient toujours en bon ordre, elles fe trouverent dans les montagnes où il y avoit beaucoup de finges, & l'on y campa la nuit: le lendemain quand l'armée fe mit en marche, elle apperçut à quelque diftance une quantité prodigieufe de finges, qui s'étoient affemblés & rangés par efcadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien foupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi; on fonna la bataille, chacun prit les armes & fe difpofa au combat. Mais Taxilo, Prince du pays, qui s'étoit déjà rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée, &

qu'il ne ſuffiſoit que d'avancer pour la mettre en fuite.

Dans les endroits où croiſſent le Poivre & les Cocos, les Indiens profitent de l'adreſſe des ſinges, pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir ſans leur ſecours ; ils montent à cet effet ſur les premieres branches de ces arbres, ils en caſſent les extrémités où ſe trouve le fruit, ils les arrangent par terre & ſe retirent; les ſinges qui les ont examinés avec attention, viennent auſſi-tôt après ſur les mêmes arbres, les dépouillent juſqu'à la cime & diſpoſent ces branches, comme ils l'ont vu faire aux Indiens. Ces derniers reviennent enſuite pendant la nuit & enlevent la récolte.



ARTICLE IV.

Des alimens dont se nourrissent les singes, & des maladies auxquelles ils sont sujets.

LES singes aiment à manger des fruits, sur-tout du raisin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux & d'autres vermines, leur goût est très-fin ; ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent dans les champs de millet & de riz, les récoltes des habitans ; c'est ainsi qu'ils s'emparent gratuitement des moissons ; ils sont aussi très-friands de lait, il devient même pour eux en Europe un médicament contre leurs maladies.

On avoit toujours cru (voyez la vingt-troisieme lettre *sur les avantages que la société économique peut tirer de la*

connoiſſance des animaux, par Monſieur Buchoz, année 1770) juſqu'à préſent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux, qui fût ſuſceptible de la petite vérole & de la rougéole. Mercurialis, Siberius & d'autres Auteurs s'expriment nettement ſur ce ſujet; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maiſons, des ſinges, l'expérience nous a prouvé le contraire. Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye furent témoins qu'en 1767, un ſinge prit la petite vérole en jouant avec des enfans. Il arriva un événement à peu-près pareil à Paris en 1770. M. Paulet, Médecin, nous l'a communiqué: voici ſon obſervation.

Le Jeudi, premier Mars, une des filles du ſieur Griſon, Maître Perruquier dans la rue des Vieilles Etuves, quartier Saint-Honoré, tomba malade de la rougeole chez ſon pere, à ſon retour d'une penſion, où régnoit cette

maladie ; celle-ci se manifesta dès-lors avec tous les symptômes qui l'accompagnent, tels que la toux, la fievre, la rougeur, la chaleur ardente, le mal de tête, l'inflammation aux paupieres ; l'inspection des taches rouges circonscrites, semblables à des piquûres fraîches de puces, jointe à ces différens symptômes, ne me laissa aucun doute sur le caractere de cette maladie, qui fut d'une espece très-bénigne, & qui parcourut ses différentes périodes sans aucun accident dangereux ; en moins de huit jours la malade fut parfaitement rétablie.

Convaincu par l'expérience, dit M. Paulet, que la rougeole est contagieuse, j'eus grand soin de prévenir les malades du danger de la communication, & je les invitai à prendre quelques précautions, tant sur le singe, que sur la cohabitation des autres enfans avec celle-ci ; mais, soit qu'on eût négligé mes

avis, ſoit que cette enfant voulût de la compagnie pour être amuſée, une de ſes ſœurs, à peu-près du même âge, & qui avoit pluſieurs fois joué avec elle dans ſa maladie, en fut pareillement attaquée dix jours après avec tous les mêmes ſymptômes qu'avoit eu la malade précédente, à l'exception ſeulement que l'éruption fut plus tardive de deux jours. Il n'y a rien, ajoûte M. Paulet, d'extraordinaire juſqu'à préſent dans ce fait, la rougeole paſſe tous les jours d'une ville à ſa voiſine, d'un enfant à l'autre dans toutes les maiſons, ſans que cela ſurprenne; mais qu'un ſinge en ſoit attaqué, c'eſt ce qu'on n'avoit peut-être jamais remarqué, & dont cependant plus de vingt perſonnes ont été témoins oculaires.

Le ſinge, dont il s'agit, couchoit réguliérement tous les ſoirs ſur les pieds du lit de la petite malade, ſans qu'on s'avisât ſeulement de ſoupçonner qu'une

maladie de cette nature, qu'on a pensé de tout tems être attachée exclusivement à l'espece humaine, pût se communiquer à cet animal ; cependant le Mardi 27 du même mois, on fut fort surpris de voir le singe malade à peu-près comme la petite fille avec laquelle il avoit couché. On observa tous les symptômes de la rougeole, à la réserve seulement de la toux, qui ne fut point sensible, & qui fut remplacée par un battement de flancs considérable. L'animal étoit abattu, dégoûté, il brûloit presque de chaleur, avoit une grande fievre, des yeux enflammés & étincelans, une langue chargée, & dès le lendemain l'éruption parut; sa face devint pour lors toute couverte de taches rouges très-apparentes & très-distinctes, qui se sont converties dans l'espace de fort peu de tems en de petites écailles farineuses, & vers le 30 du même mois la maladie commença à dispa-

roître. Ce ſinge fut traité avec le même remede que les enfans; l'eau de lentille & la tiſanne de ſcorſonere, furent les ſeuls médicamens dont on fit uſage.

M. Paulet a obſervé exactement l'état du pouls du ſinge malade; les mouvemens de pulſation étoient, dit-il, ſi précipités, qu'il étoit preſqu'impoſſible de les compter; l'artere axillaire dans le ſinge, eſt celle dont les pulſations ſont les plus ſenſibles; car pour celles des autres arteres, elles ſont imperceptibles; je tâchai donc, dit M. Paulet, de déterminer, la montre à la main, le nombre des pulſations de l'axillaire, & il me parut qu'on pouvoit les évaluer à environ quatre cens par minute. Il faut remarquer que ce ſinge eſt de petite taille, ce qui eſt pour lors moins ſurprenant, d'autant que la vîteſſe du pouls dans les animaux, eſt toujours en raiſon inverſe de leur grandeur.

On

On doit néceſſairement conclure, par l'expoſé de ce fait, avec M. Paulet, que de quelque maniere qu'on explique le phénomene rapporté, on ne peut pas dire que la rougeole ſoit une maladie excluſivement attachée à l'eſpece humaine, puiſque le ſinge en eſt ſuſceptible. Soit qu'il y ait entre l'homme & cet animal une analogie d'humeurs, qui les rend capables l'un & l'autre de développer le levain de la rougeole d'une maniere ſemblable, (*conjecture appuyée ſur une égalité de conformation intérieure & extérieure*,) ſoit que cette aptitude dans le ſinge n'ait été que l'effet d'une contagion immédiate, qui auroit peut-être également agi ſur d'autres animaux, principalement ſur ceux qui ont quelques-unes des parties extérieures dénuées de poils, ce qui rend la peau bien plus propre à donner entrée aux virus contagieux qui s'introduiſent par cette voie.

ARTICLE V.

Des Propriétés alimentaires & médicinales du singe.

LA chair de ſinge eſt aſtringente, & n'eſt point d'uſage en aliment, du moins chez les nations policées; on prétend que ſon cœur étant roti & mangé, fortifie la mémoire. Sa graiſſe eſt nervale & réſolutive ; on la recommande dans les affections des nerfs, pour les contractions, & les rigidités des articulations. On trouve quelquefois dans la véſicule du fiel, ou dans la tête d'une eſpece de ſinge des Indes, une pierre groſſe comme une noiſette, ronde ou ovale, noirâtre; cette pierre eſt très-rare & très-chere. Tavernier dit, que quand elle eſt groſſe comme une noix, on la vend plus de cent écus ; que les Indiens n'en ſouffrent point le tranſport,

& que celles qui paroiſſent en Europe, ont été données en préſent à des Ambaſſadeurs, ou bien ont paſſé furtivement. Ces pierres ſont eſtimées plus ſudorifiques & plus alexipharmaques que tous les autres bézoards; on s'en ſert contre le venin, les maladies contagieuſes & contre la peſte; la doſe en eſt depuis deux grains juſqu'à ſix.



CHAPITRE II.

Du Chien.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légéreté, a par excellence, dit M. de Buffon, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme ; il possede un sentiment exquis, délicat, que l'éducation perfectionne encore, ce qui rend cet animal digne d'entrer en société avec l'homme ; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter ; il sait par des services assidus, par des caresses réitérées se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur. On sentira, continue M. de Buffon, de quelle importance cette espece est dans l'ordre de la nature, en supposant

un inſtant qu'elle n'eût jamais exiſté. Comment l'homme auroit-il pu, ſans le ſecours du chien, conquérir, dompter, réduire en eſclavage les autres animaux? Comment pourroit-il aujourd'hui découvrir, chaſſer, détruire les bêtes ſauvages & nuiſibles? Pour ſe mettre en sûreté & ſe rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par ſe faire un parti parmi les animaux, ſe concilier avec douceur & par careſſe ceux qui ſe ſont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les oppoſer aux autres; le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien; le fruit de cet art, la conquête & la poſſeſſion paiſible de la table.

Pour procéder avec ordre dans l'hiſtoire naturelle du chien, nous diviſerons ce chapitre en pluſieurs articles; dans le premier, nous traiterons de l'anatomie de cet animal; dans le ſecond, de ſa conformation extérieure &

de ſes différentes races ; dans le troiſieme, de ſes mœurs & de ſon éducation ; dans le quatrieme, de ſes maladies ; dans le cinquieme, des avantages que nous en pouvons retirer pour l'uſage économique ; & dans le ſixieme enfin, de ſon utilité pour la médecine.

ARTICLE PREMIER.

De l'Anatomie du Chien.

LE chien a le corps ordinairement velu, garni de poils de diverſes couleurs, mais preſque par-tout de la même longueur, très-épais, plus durs ſur le dos, plus mollets ſous le ventre ; les pieds fendus, ceux de devant diviſés en cinq doigts, & ceux de derriere en quatre ; ſes mâchoires ſont munies de muſcles fort robuſtes ; ſon muſeau eſt plus ou moins allongé ; on trouve quarante-

deux dents dans fa gueule, fix incifives, deux canines remarquables par la longueur & très-pointues, & douze mollaires à chaque mâchoire; fes mamelles font au nombre de dix, quatre à la poitrine & fix au bas-ventre; fon œfophage eft formé par fix tuniques; fon eftomac eft affez ample & femblable à celui de l'homme, mais moins épais & d'une couleur plus rouge; l'inteftin *duodenum* eft percé de deux trous à la diftance de deux travers de doigt, pour l'entrée du canal choledoque & du canal pancréatique. Le pancréas eft couché en travers fous l'eftomac & eft adhérent au *duodenum*; le *jejunum* monte obliquement le long des vertebres vers la gauche, d'où il fe replie en devant pour former l'ileon, entiérement dépourvu de valvules; le colon commence où finit l'ileon vers le rein droit; il eft beaucoup plus gros & plus ample que les précédens; celui-ci donne paffage au-deffous de la

valvule, au *cæcum* qui y eſt ſuſpendu comme un ſac long & entortillé ; après quoi faiſant un contour ſous le foie, & étant couché en travers ſur l'eſtomac, il s'approche de la rate; delà par un nouveau repli, il va au rein gauche, où il paroît prendre fin, en s'inclinant légérement vers le milieu du corps, pour donner naiſſance à l'inteſtin *rectum*. Le *cæcum* eſt oblong, grand, différemment contourné, ſans iſſue, toujours rempli de matieres liquides, ſuſpendu par un ligament membraneux, quelquefois fort détendu par les vents; le *rectum* eſt fort ridé à ſa partie inférieure, attaché par un ligament rond & ferme aux ligamens de la queue ; les inteſtins greſles ſont parſemés d'une grande quantité de glandes, qu'on découvre ſouvent mieux en dehors qu'en dedans, & qui par la preſſion verſent une humeur glutineuſe un peu blanche.

Le fiel du chien eſt diviſé en cinq ou

ſix lobes; la véſicule du fiel eſt revêtue de deux membranes, qui ſont d'une égale épaiſſeur; la rate eſt longue & noire, attachée au diaphragme par une membrane mitoyenne aſſez large, & à l'eſtomac par l'épiploon, ayant preſque la figure d'un pied chauſſé à l'aiſe, & peu eſſentielle à la vie de l'animal, puiſqu'on a ſouvent emporté ce viſcere à des chiens qui ont eu la vie ſauve, & qu'une chienne à laquelle on avoit ôté la rate, n'a pas laiſſé de concevoir & de faire des petits juſqu'à trois fois.

Les reins ſont au nombre de deux, rarement trois, il s'y trouve très-ſouvent renfermés de gros vers rouges comme du ſang, médiocrement longs, qui en rongent toute la ſubſtance ou le parenchime, & ne laiſſent que l'écorce ou la tunique externe de chaque rein; quelquefois il s'y forme encore des pierres qui deſcendent par les ureteres dans la veſſie, & qui peuvent cauſer la mort à l'animal qui en eſt attaqué.

Dans le mâle, on voit deux testicules pendans au-dehors, & un membre génital d'une substance osseuse ; delà vient que les chiens levent la cuisse pour pisser, quand ils sont devenus grands & propres à la génération, tandis que les chiennes s'accroupissent presque toutes pour satisfaire à ce besoin. Le Docteur Tyson rapporte, que les animaux mâles qui ont toujours une provision de semence toute prête, renfermée dans leurs vésicules séminales, achevent l'accouplement avec promptitude ; mais comme les chiens n'en ont point, le créateur infiniment sage & prévoyant, a placé pour prolonger le coït de ces animaux, près de la racine du membre génital, un corps assez gros, composé de plusieurs cellules, & d'une infinité de petits vaisseaux, lequel se dilate au moment du coït, & se gonfle au point de retenir le membre qui ne sauroit alors s'échapper, jusqu'à ce qu'enfin la semence se trouvant éva-

cuée, cette partie s'affaiſſe; les teſticules ne paroiſſent preſque pas dans le chien, lorſqu'il eſt jeune.

Dans la chienne l'*uterus* a deux cornes larges comme la main, longues de plus d'un empan, d'égale groſſeur partout, ſimples, ſans cellules, ni anfractuoſités, dont les extrêmités ſe portent juſqu'aux reins, liées par une membrane aux veines qui vont à l'*uterus* & aux teſticules adjacens; à l'entrée du col de l'*uterus*, ſe voit un corps qui, par ſon volume, par ſa figure & par ſa couleur, reſſemble à la tête d'un limaçon tiré hors de ſa coquille; ſi l'on ouvre le bas-ventre, & ſi on lie les veines utérines, elles ſe gonfleront conſidérablement vers l'*uterus*, tandis qu'elles s'affaiſſeront vers le cœur, c'eſt tout le contraire pour les arteres.

Les fœtus ont chacun leurs placentas particuliers & très-enveloppés, qui ſont le chorion, l'allantoïde & l'amnios: ils

ſont renfermés dans la liqueur de l'amnios, ayant la gueule ouverte & la langue tirée tant ſoit peu.

En général le chien a le cerveau plus grand que le cochon, l'oreillette droite du cœur deux fois plus grande que la gauche, & le ſang très-noir & comme brûlé.

On a fait ſur les chiens plûſieurs expériences anatomiques, qui n'ont pas peu contribué au progrès de la Médecine; nous en rapporterons ici quelques-unes. M. Bianchi, Préſident en Chef du Tribunal de Médecine du Roi de Sardaigne, a publié pluſieurs obſervations ſur la ſenſibilité & l'irritabilité des parties des animaux, il s'eſt ſervi pour cet effet de chiens. Il a fait ſcier une partie du crâne à quelques-uns de ces animaux vivans, il a découvert la dure-mere, & verſé deſſus les liqueurs irritantes, telles que l'eſprit de nitre, de vitriol ou de vinaigre concentré. Les uns jettoient des

hurlemens affreux & avoient beaucoup de convulſions, les autres étoient tranquilles dans la même opération ; quelques-uns ne ſe débattoient que peu, & d'autres étoient dans l'agitation la plus violente, lorſqu'on leur ouvroit le ventre & qu'on leur diſſéquoit chaque tégument ſéparément, juſqu'à ce que leur ventre fût ouvert, & qu'on s'apperçût de la ſortie de leurs viſceres & de leurs inteſtins.

Parmi pluſieurs chiens que M. Bianchi ſacrifia aux diverſes expériences qu'il fit ſur la ſenſibilité & l'irritabilité de leurs parties, il s'eſt trouvé un mâtin de la plus forte eſpece, à qui l'on ouvrit d'abord la peau de la cuiſſe droite de derriere, ſans que cet animal donna aucun ſigne de ſenſibilité ; on élargit la plaie, on ſépara enſuite des parties voiſines le grand tendon de la jambe & on le mit à découvert ; à peine l'aiguille fût-elle enfoncée, que le chien reſſentit de très-

vives convulſions, & quand on y eut verſé de l'eau forte, ou de l'eſprit de vitriol, les mouvemens ſpaſmodiques augmentèrent, l'animal redoubla ſes tremblemens & il les réitéra, lorſqu'on lui diſſéqua les parties du tendon, juſqu'à la partie moyenne; on lui ouvrit la peau de la tête, on la piqua, & il ne le ſentit preſque pas; on perça le péricrane avec une aiguille, on le déchira, on y fit une inciſion cruciale, on le ratiſſa avec le ſcapel, on y verſa de l'eſprit de vitriol & de l'eau forte, l'animal ſouffrit tout cela aſſez tranquillement, mais il pouſſa quelques cris lorſqu'on lui ouvrit le crâne; quand on parvint à la duremere, il devint plus ſenſible; on remarqua des irritations à cette membrane; on introduiſit enſuite ſur la ſubſtance corticale du cerveau, des épingles & de l'eau forte, l'animal ne ſentit pour lors preſqu'aucun mal; mais quand on avança uſqu'à la ſubſtance médullaire, il hurla

& tomba dans des convulſions ; on dirigea vers le cervelet, ou la moëlle de l'épine, un bout de plume chargée d'eau forte, les ſpaſmes & les hurlemens devinrent pour lors des plus violens ; cependant le chien ne mourut pas dans ces cruelles épreuves, mais ſa reſpiration devint ſi foible, qu'il menaçoit d'une mort prochaine ; on le mit ſur le gâteau électrique, il paroiſſoit renaître, il reſpira, prit des forces, ſe leva ſur ſes jambes, comme s'il vouloit s'enfuir, quoiqu'on lui eût enlevé une partie de ſa cervelle : on ceſſa de l'électriſer, & il tomba à l'inſtant ſans reſpiration dans une eſpece d'agonie ; on l'électriſa de nouveau, il reprit une nouvelle vie.

M. Portal, Profeſſeur du Collége Royal, a publié dans notre Ouvrage périodique intitulé, *la Nature conſidérée ſous ſes différens aſpects*, des expériences à peu-près pareilles à celles de M.

Bianchi, ſur la ſenſibilité & l'irritabilité : il s'eſt ſervi pour premiere expérience d'un chien de moyenne taille ; après avoir fortement lié ſes membres à une planche ſur laquelle on l'avoit étendu, on mit par le moyen du ſcapul les nerfs à découvert dans pluſieurs parties ; on y verſa premiérement des acides minéraux, enſuite on les perça de part en part avec des ſtilets & le ſcapel ; l'animal a donné des marques d'une grande douleur ; elle augmentoit, quand le corps irritant pénétroit dans le nerf, elle étoit moins vive, quand le corps n'agiſſoit que ſur la ſurface ; & la teinture d'*opium* quoique verſée ſur le nerf à l'endroit de la piqûure, n'a pu calmer les douleurs ; on n'a obſervé aucun mouvement dans le nerf ; cette expérience réïtérée a fourni les mêmes réſultats, d'où l'on peut conclure 1°. que les nerfs ſont ſenſibles, & ne ſont pas irritables ;

2°. que la partie extérieure du nerf ou de ſon enveloppe, eſt peu ſenſible, peut-être point du tout; 3°. que l'intérieur du nerf eſt doué d'une ſenſibilité très-grande, & que par conſéquent les parties qui tiennent les nerfs dégagés de leurs enveloppes, telles que ſont la rétine, l'oreille interne, le gland, ſont très-ſenſibles.

Dans ſa ſeconde expérience, après avoir fixé un chien comme auparavant, il a appliqué une couronne de trépan ſur la tête de l'animal, & après avoir mis une portion de la dure-mere à découvert, il a verſé de l'acide vitriolique; l'animal n'a donné dans cette expérience aucune marque de douleur, & M. Portal ne s'eſt apperçu d'aucun mouvement dans la dure-mere; on a encore percé pour troiſieme expérience la dure-mere de part en part, avec une épingle & avec le ſcapel pluſieurs fois de ſuite;

l'animal n'a pas plus donné de ſignes de douleur, & on n'a remarqué aucun mouvement dans la membrane ; les mêmes expériences ont été faites ſur le péricarpe, la plevre, le péritoine, le méſentere, les capſules articulaires, & diverſes autres membranes; toutes n'ont paru ni ſenſibles, ni irritables, quelques moyens que l'on ait employés.

M. Portal a auſſi tenté des expériences ſur les tendons ; après avoir mis à nud les tendons des muſcles demi nerveux, demi membraneux, il les toucha d'abord avec un pinceau imbibé d'acide vitriolique, enſuite il les a percé de part en part avec le ſcapel & autres inſtrumens pointus; & il ne s'eſt apperçu d'aucun mouvement dans le tendon, l'animal n'a point pouſſé de cris de douleur, il s'eſt même tenu en repos. Nous pourrions encore rapporter ici d'autres expériences de M. Portal & de pluſieurs Anatomiſtes, ſur les chiens, mais ce feroit

nous éloigner par-là de notre principal objet; & si nous avons fait mention de celles-ci, ce n'est que pour faire voir combien d'inductions on peut tirer de l'anatomie du chien pour celle de l'homme.

ARTICLE II.

De la conformation extérieure du chien, & de ses différentes races.

LA variété des chiens est infinie; M. de Buffon veut que le chien de Berger soit la race primitive de ces animaux; en conséquence il a fait dresser dans son excellent ouvrage une carte généalogique; le chien de Berger est la souche de l'arbre; ce chien transporté dans les climats rigoureux du nord, s'est enlaidi & rapetissé chez les Lapons; il s'est maintenu & même perfectionné en Irlande, en Russie, en Sibérie, dont le

climat eſt moins rigoureux. Les chiens les plus grands, les plus forts & les plus puiſſans, ſont ceux de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grece, de Danemarck, de l'Irlande; ces chiens ont le poil long & épais, l'air ſauvage, ils n'aboyent point fréquemment, on les emploie pour tirer de petites voitures.

Le même chien de Berger, ayant été tranſporté dans des climats tempérés, & chez des peuples entiérement policés, tels que chez les Anglais, les François, les Allemands, aura perdu ſon air ſauvage, ſes oreilles droites, ſon poil rude, épais & long, & ſera devenu dogue, chien courant & mâtin. Le chien courant, le braque & le baſſet ne ſont qu'une ſeule & même race de chien; auſſi a-t-on remarqué, que dans une même portée il s'eſt trouvé aſſez ſouvent des chiens courans, des braques & des baſſets, quoique la mere ne ſe ſoit accouplée qu'avec un de ces

trois chiens. Le chien courant, dès qu'on l'a eu transporté en Espagne & en Barbarie, s'y est couvert d'un poil long, fin & soyeux. Le dogue, quand l fut transporté d'Angleterre en Danemarck, est devenu petit Danois; & celui-ci transporté dans des climats excessivement chauds, comme la Guinée, y a dégénéré dans l'espace de trois ou quatre ans, au point de perdre la voix, de ne point aboyer, de ne faire qu'heurler tristement, de perdre tout-à-fait le poil, & de demeurer aussi désagréable à la vue qu'au toucher. Cette race a été transportée en Turquie, elle s'y est multipliée & a pris improprement le nom de *chien-turc*.

C'est avec M. de Buffon, dit M. de Valmont de Bomare, qu'on doit suivre en détail toutes les variétés des chiens occasionnées par les climats, l'abri, la nourriture, l'éducation, & voir la double origine des *races métives*, c'est-à-

dire, produites du mêlange de ces premieres variétés occaſionnées par l'influence des climats. On diviſe communément dans le commerce les chiens en trois claſſes; on range dans la premiere les chiens à poils ras; dans la ſeconde les chiens à poils longs, & dans la troiſieme les chiens ſans poils; il ne s'en trouve qu'un ſeul de cette derniere claſſe, qui eſt le chien turc. Lorſqu'on l'accouple avec des chiens à poils, il en naît des chiens-turcs, mais qui ont quelques petites bouffettes de poils en différentes parties du corps.

Les chiens à poils ras ſont 1°. le dogue d'Angleterre; il eſt le plus hardi, le plus nerveux & le plus vigoureux de tous les chiens. 2°. Le doguin d'Allemagne, c'eſt une eſpece de boule-dogue de la moyenne eſpece. 3°. Le petit doguin, qui n'eſt pas plus gros que le poing; ces trois variétés forment la premiere famille de cette claſſe. La ſeconde

famille comprend le grand danois, qui est une espece de chien des plus belles & des plus recherchées ; ce chien aime à suivre ou précéder les chevaux & les équipages ; on lui coupe communément les oreilles, ainsi qu'au danois de la petite espece, on lui rend par-là la tête plus belle ; on coupe aussi indistinctement les oreilles à tous les chiens à poils ras, excepté seulement aux chiens de chasse ; les autres chiens de cette famille sont l'arlequin, le roquet & l'artois, qui sont autant de variétés du chien danois.

Nous placerons dans la troisieme famille les levriers, on en distingue de trois especes, le grand, le moyen & le petit ; le grand est à poil ras, ainsi que tous ceux de sa classe, mais quand il se trouve accouplé avec l'épagneul, le chien qui en provient, est à poils longs ; les levriers en général n'ont point de nez, mais en revanche ils ont l'œil ex-

cellent, ils lancent les lievres & les attrapent à la courſe. Le levrier de la moyenne race, fait pareillement lever les lievres; quant au petit, il n'a pour mérite que ſa figure élégante, il n'eſt pas moins cher, auſſi eſt-il très-rare.

Les autres variétés de cette premiere claſſe, ſont le braque, ou chien courant, le levrier & le baſſet; ces trois variétés peuvent auſſi former autant de familles. Le braque a les oreilles longues, pendantes & l'odorat excellent, il guette devant le chaſſeur, il connoît la préſence du gibier par le ſimple odorat; s'il vient à le ſurprendre, il le tient en arrêt, & annonce au chaſſeur la place où eſt l'animal; il déſigne même par ſon attitude l'eſpece de gibier; ce chien eſt pour l'ordinaire blanc, ou tacheté de noir & de fauve ſur un fond blanc; il eſt ſuſceptible en qualité de chien de chaſſe, de perfections & de défaut dans la forme du corps.

Le

Le limier eſt un chien menu, dont on ſe ſert pour guetter & détourner le cerf, il eſt aſſez fort; pour ce qui eſt du baſſet, il eſt bas ſur pattes; on peut regarder comme un rachitique le baſſet à jambes torſes, dont l'eſpece s'eſt cependant multipliée: ce chien vient originairement de la Flandre, il eſt excellent pour la chaſſe des animaux qui s'enterrent, tels que les blaireaux, renards & autres; il donne de la voix & guette bien; il a les pattes concaves en dedans, c'eſt ce qui lui donne beaucoup de facilités pour fouiller dans la terre, & lui a fait donner le nom de chien de terre.

On place dans la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire, dans celle des chiens à poils longs, les épagneuls de la grande & petite eſpece; ils ont le poil liſſe, de moyenne longueur; on les eſtime d'autant plus que les poils de leurs oreilles & de leur queue ſont longs & ſoyeux. Les épagneuls noirs & blancs ſont pour l'ordi-

naire marqués de feu ſur les yeux ; ces ſortes de chiens chaſſent très-bien, donnent de la voix, forcent les lapins dans les brouſſailles, & chaſſent le nez bas.

On donne le nom de gredin à l'épagneul, lorſqu'il eſt totalement noir ; & quand les ſourcils de ce chien ſont marqués de feu, il change encore de nom, & prend celui de pyrame.

Le bichon eſt une eſpece de chien très-petit, qui étoit autrefois fort à la mode. Il eſt ſi petit, que les dames le peuvent mettre dans leurs manchons ; tout ſon corps, ſpécialement ſa tête, eſt recouvert de grandes ſoies liſſes & pendantes ; on s'eſt dégoûté de cet animal, ce qui le rend actuellement très-rare. Le chien-lion ne differe du bichon, que par ſa partie poſtérieure, qui eſt garnie de poils plus courts ; le chien-loup eſt recouvert d'un poil long, doux & ſoyeux. Le chien de Sybérie eſt preſque la même choſe que le chien-loup ; la

ſeule différence qu'il y a, c'eſt que ſa tête eſt garnie de poils auſſi longs que le reſte du corps. Les barbets de la grande eſpece ſont très-reconnoiſſables par leurs poils friſés, ils vont très-bien à l'eau, & conviennent très-fort pour la chaſſe des oiſeaux aquatiques ; les barbets de la petite eſpece ne vont point à l'eau ; de tous les chiens, les barbets paſſent en général pour être les plus attachés à leurs maîtres.

On rencontre ſouvent des chiens, qui n'ont le poil, ni ras, ni long : ces ſortes de chiens ſe nomment communément chiens de Boucher, ou dogues de forte race ; les chiens des rues reſſemblent à tous les chiens en général, ſans reſſembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent de différens mêlanges.

M. de Buffon fait mention de trente variétés de chien, ſans celles, dit-il, qu'il ne connoît pas ; de ces trente variétés, il y en a dix-ſept, que l'on doit

rapporter à l'influence du climat; savoir, le chien de Berger, le chien-loup, le chien de Sybérie, celui d'Irlande & celui de Laponie, le mâtin, les lévriers, le grand Danois & le chien d'Irlande, le chien courant, les braques, les bassets, les épagneuls & le barbet, le petit Danois, le chien-turc & le dogue; les treize autres qui sont, le chien-turc mêlé, le lévrier à poils de loup, le chien bœuf, le chien de Malthe ou bichon, le roquet, le dogue de forte race, le doguin ou mopse, le chien de Calabre, le burgos, le chien d'Alicant, le chien-lion, le petit barbet, & le chien qu'on appelle Artois, Islois, ou Quatre-Vingt, ne sont que des métis qui proviennent du mêlange des premiers; l'âge des chiens se reconnoît à la blancheur de leurs dents qui jaunissent & s'émoussent, à mesure que l'animal vieillit, & principalement à des poils blanchâtres, qui commencent à paroître sur le museau;

la durée ordinaire de leur vie, eſt d'environ quatorze ans ; les mâles s'accouplent en tout tems, mais la chaleur des femelles ne dure que pendant quatorze jours ; elles ne ſouffrent l'approche du mâle que vers la fin de ce tems, & elles entrent en chaleur deux fois pendant l'année; quand ces animaux ſont une fois accouplés, on ne peut les ſéparer de force, ſans que la femelle n'en ſoit bleſſée. Le tems de la portée de la chienne eſt de deux mois & deux ou trois jours ; lorſqu'elle met bas, elle coupe, dit-on, avec ſes dents le cordon umbilical, & elle mange l'arriere-faix ; les nouveaux nés, autrement les petits chiens, n'ouvrent leurs yeux qu'au bout de quatorze jours; la mere les léche ſans ceſſe, & avale leur urine & leurs excrémens; lorſqu'on les lui enleve, elle va les chercher & les prend à ſa gueule avec beaucoup de précaution ; elle commence toujours, à ce qu'on prétend, par le

meilleur, aussi les Chasseurs se déterminent-ils toujours sur son choix; chacune de ses portées est d'environ cinq ou six, & même davantage.

ARTICLE III.

Des mœurs & de l'éducation du chien.

LE chien est peut-être de tous les animaux connus & à connoître, celui qui a le plus d'instinct, qui s'attache le plus à l'homme, & qui se prête avec la plus grande docilité à tout ce qu'on exige de lui, comme nous l'avons déjà observé dès le commencement du chapitre d'après M. de Buffon; le naturel de cet animal le porte sur-tout à chasser les animaux sauvages; si on ne l'avoit pas apprivoisé, ses mœurs ne différeroient pas beaucoup de celles du loup & du renard, mais on l'a élevé dans

les maiſons, & en l'y élevant, on eſt parvenu à connoître toutes ſes bonnes qualités; celle qu'on admire le plus en lui, parce qu'elle nous flatte davantage, eſt la fidélité avec laquelle il nous demeure attaché; la perſonne à laquelle il s'attache, ne pourroit ſe défaire de ſa compagnie, qu'en le faiſant mourir, il ſait la retrouver malgré toute la précaution qu'elle peut employer; l'organe de l'odorat, qu'il paroît avoir plus fin & plus parfait qu'aucun autre animal, le ſert merveilleuſement dans ces ſortes de recherches, & lui fait reconnoître les traces de ſon maître dans un chemin, même dans un carrefour, pluſieurs heures, pour ne pas dire pluſieurs jours après qu'il a paſſé.

Une perſonne de qualité, dit Boyle, voulant éprouver ſi un jeune limier étoit bien inſtruit, envoya quelqu'un de ſes domeſtiques ſe promener à une Ville éloignée de quatre milles, & lui ordonna

de paſſer de-là à une autre Ville, qui étoit à trois milles plus loin ; le chien, ſans avoir vu l'homme qu'il devoit aller chercher, ſuivit ſes traces, guidé uniquement par l'odorat, & le trouva nonobſtant le grand nombre de gens qui alloient au marché de cette Ville, & de voyageurs qui en revenoient. Quand il y arriva, il paſſa droit par les rues, ſans s'arrêter aux gens qu'il rencontroit, & ne ceſſa point de courir, qu'il n'eût atteint la maiſon, où étoit l'homme qu'il cherchoit ; il le trouva dans une chambre haute de la maiſon, au grand étonnement de ceux qui l'avoient ſuivi.

La ſupériorité de la fineſſe de l'odorat dans les chiens, dépend, ſelon les Phyſiciens, de la membrane olfactaire & de l'exercice continuel que ces animaux font de cet organe. Cependant on peut dire que ce ſens eſt pour eux un vrai don de la nature. Le chien a encore d'autres qualités, qu'il ſemble avoir acquiſes par

l'éducation, & qui prouvent combien il a d'inſtinct, même pour les choſes qui paroiſſent hors de ſa portée ; il connoît à la façon avec laquelle on le regarde, ſi on eſt irrité contre lui, & à un ſimple coup-d'œil il obéit au ſignal.

L'inſtinct du chien eſt ſi sûr, qu'on lui confie la garde & la conduite de pluſieurs autres animaux ; il les maîtriſe, comme ſi cet empire lui étoit dû, & il les défend avec une ardeur & un courage, qui lui font affronter les loups les plus terribles. L'homme s'aſſocie le chien dans la pourſuite des bêtes les plus féroces, il le commet même à la garde de ſa propre maiſon ; cet animal, qui un moment auparavant, a montré tant de courage, & qui a employé tant de ruſes, lorſqu'il a chaſſé, devient à l'inſtant de la plus grande docilité pour ſon maître ; il ſait faire mille gentilleſſes, lorſque nous daignons le faire ſervir à nos amuſemens ; la fidélité, la ſagacité &

la docilité du chien ſont admirables ; auſſi l'avons-nous, pour ainſi dire, aſſocié à notre compagnie; il ſe nourrit de tout ce que nous mangeons, il habite avec nous, il nous accompagne lorſque nous ſortons, il prend part à notre joie & à nos divertiſſemens : cet animal ſait plaire au point, qu'il y a bien des gens qui le portent par-tout avec eux & qui le font même coucher dans leur lit; il s'y en trouve encore qui ont pour le chien de l'attachement juſqu'à la folie.

Dans les grandes villes de la Turquie, il y a des Hôpitaux fondés pour ces ſortes d'animaux; ſi on en croit M. de Tournefort, on leur laiſſe même des penſions en mourant, & il s'y trouve des gens à gages pour exécuter l'intention du Légiſlateur. Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1715, il eſt fait mention d'un chien qui parloit, Leibnitz l'a ou. M. Outhier rapporte dans le Journal de ſon voyage du

Nord, que les Lapons ont des chiens qui ſe grondent d'une façon ſi ſinguliere, qu'on les prendroit pour des chats. Le propre du chien eſt d'aboyer, de ravaler ce qu'il a vomi, de ſe venger ſur la pierre qu'on lui a jeté, de flatter en remuant la queue çà & là, & de la porter retrouſſée comme un ornement ; la queue lui ſert en quelque façon de parure. Le chien eſt d'un tempérament chaud & ſec, il eſt enclin à la colere, vorace, lubrique. On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, qu'une chienne Danoiſe, pleine & prête à mettre bas, ayant été oubliée & renfermée dans une maiſon de campagne, fut retrouvée au bout de quarante-un jours vivante, couchée ſur un lit, mais ne pouvant ſe ſoutenir & ſans aucun ſigne de race. On ne vit aucun reſte de ſes petits, ni de ſes excrémens, elle s'en étoit probablement nourrie, de même que de ſon lait : on s'apperçut

aussi qu'elle avoit mangé une partie de la futaine d'un matelas, qu'elle avoit tout brisé, & de la laine du dedans, qu'elle avoit entiérement bouleversé; on donna de la nourriture à cette chienne, & elle revint peu-à-peu de son extrême langueur. M. Duhamel parle d'une autre chienne, qui a aussi resté six semaines sans rien manger, sinon la paille d'une chaise qui étoit dans le lieu où on l'avoit enfermée, elle avoit aussi bu de l'eau, elle n'en vécut pas moins après cet accident.

Il y a une haine irréconciliable entre le chien & le loup; on a cependant vu, à ce qu'on rapporte dans l'Histoire, un loup garder un troupeau de moutons avec des chiens; un autre trait à peu-près semblable, qu'on débite encore au sujet des chiens de chasse, c'est que nonobstant l'inclination que ces animaux ont de poursuivre des cerfs, des daims & des chevreuils dans les forêts, ils ne

ſont aucun mal à un faon qui a été élevé parmi eux. Dans la Citadelle de Londres, on a vu un petit chien, qui ayant été élevé avec un lion dès ſon bas âge, contracta une ſi grande familiarité avec lui, qu'il le mordoit même quelquefois; tant il eſt vrai que l'habitude l'emporte même ſur la nature.

Dans l'économie champêtre on ne ſuit pas la diviſion générale des chiens ſelon leurs races, mais on a égard aux ſervices que nous en tirons. On diſtingue en conſéquence trois ſortes de chiens, ceux de baſſe-cour, ceux de chaſſe & ceux de Berger ; nous ne parlons pas de ceux d'amuſemens, parce qu'ils ſont toujours des animaux inutiles.

Les chiens de baſſe-cour ſont deſtinés à la garde des maiſons, & ſont abſolument néceſſaires à la campagne ; il faut qu'ils ſoient grands, vigoureux & hardis, qu'ils effrayent en aboyant, mais qu'ils ne ſoient pas exceſſivement méchans ;

on ne les lâche que la nuit, pendant le jour on les tient à l'attache dans leur loge.

Pour ce qui concerne les chiens de chaſſe, on en employe un très-grand nombre d'eſpeces différentes, ou pour mieux dire de races, & on les varie ſuivant les différentes chaſſes que l'on veut faire. Les baſſets chaſſent le lievre & le lapin, principalement les animaux qui s'enterrent, tels que les blaireaux, les renards, &c. c'eſt la raiſon pour laquelle on les appelle communément *chiens de terre.* Ils ont la queue en croupe, les pattes de devant concaves en dedans; ils ſont pour l'ordinaire noirs ou roux & à demi poils, ainſi que nous l'avons déjà dit; ces chiens ſont longs de corſage, très-bas & aſſez bien coëffés; ils donnent de la voix & guettent bien. Les braques chaſſent le lievre ſans donner de voix, arrêtent fort bien la perdrix, la caille, & il s'en trouve de toute taille;

tous ſont ras de poils, hardis & infatigables.

Les meilleurs chiens couchans viennent d'Eſpagne, ils ſont grands, forts & légers, ils arrêtent tout, à moins qu'ils n'ayent été dreſſés différemment; les épagneuls ſont propres pour les pays couverts; ils donnent de la voix, chaſſent le lievre & le lapin, & ils arrêtent même quelquefois la plume; ils ont peu de force, mais beaucoup de courage, & le nez excellent; les barbets vont à l'eau; les limiers ſont hauts, vigoureux & muets; ils ſervent à guetter & à détourner le cerf; les dogues ſont vigoureux & aſſaillent les bêtes dangereuſes; les levriers ſont hauts de jambe, chaſſent avec vîteſſe, & ont l'œil ſur preſque toutes les bêtes, mais ſurtout le lievre.

Les chiens courans ſe ſubdiviſent en trois familles; on nomme chiens courans de race royale ceux qui chaſſent la grande bête; on donne le nom de

race commune aux chiens qui chaffent le chevreuil, le loup & le fanglier; & pour ce qui concerne ceux qui chaffent le renard, le lapin, le lievre, ils font furnommés chiens baubis ou bigles.

La couleur du poil fait beaucoup pour les chiens courans; les blancs ne font pas pour l'ordinaire propres pour toutes fortes de bêtes, mais ils font excellens pour le cerf, principalement quand ils le font totalement; ils font auffi préférables à tout autre pour la chaffe du lievre; les chiens de cette couleur ont un inftinct particulier pour bien faire ce à quoi on les deftine; ils font beaux chaffeurs, portant toujours leur queue fur les reins; ils chaffent en outre très-bien pendant les chaleurs, leur nez eft excellent, & leur menée très-belle; ils font rarement pillards & paffent affez l'eau, pourvu que ce ne foit pas pendant l'hiver, parce que ces animaux ayant le poil moins long, le

froid les pénetre plutôt que les autres; ils ne ſont pas néanmoins propres à mettre à la main, d'autant qu'ils appréhendent les gelées & les roſées froides du matin : au ſurplus ces ſortes de chiens ſont rarement malades.

Le poil noir n'eſt pas à rejetter dans un chien courant, ſur-tout s'il eſt tacheté de blanc & non pas de rouge ; ce chien ſe reſſouvient très-bien des leçons qu'on lui donne, & il eſt des plus obéiſſans, tandis que celui qui eſt tacheté de rouge, peche pour l'ordinaire par trop d'ardeur & eſt d'une correction difficile ; un chien noir à marques blanches a ordinairement beaucoup de hardieſſe, il chaſſe bien, il eſt fort & robuſte, il tient long-tems ſur pied, il a le nez très-bon & ne quitte point le change; lorſqu'il s'agit de battre les eaux, il ne les craint point, ainſi que le blanc, dans quelque ſaiſon que ce puiſſe être ; il n'eſt pas plus maladif que le blanc, il

iroit presque de pair avec ce dernier, s'il avoit autant de patience; on ne l'emploie guère que pour le cerf.

Les chiens gris sont sages, ne coupent presque jamais & se rebutent rarement de reguetter; ils n'ont pas à la vérité l'odorat bien fin, mais en revanche ils sont infatigables à la chasse; ils sont d'une complexion très-robuste, le froid ou le chaud leur est très-indifférent, on se sert rarement des chiens gris pour la chasse du lievre. Saint Louis fit venir de Tartarie des chiens courans d'une race particuliere, dont le poil étoit gris; parmi les chiens de cette couleur il s'en trouve qui sont bons, & d'autres qui ne sont propres qu'à rejetter. Les petits qui proviennent d'une race de chien courant, couverte par un chien qui n'en étoit pas & *vice versâ*, ne valent absolument rien. De tous les chiens le fauve est le moins estimé, il a le poil rouge, tirant sur le brun; il est étourdi,

impatient, lorſqu'une bête qu'il chaſſe tourne; il aime naturellement alors de prendre les devants, ce qui eſt un défaut eſſentiel, c'eſt pour cette raiſon qu'on ne l'emploie que contre les loups & les bêtes noires qui tournent rarement. Ces chiens vont trop vîte, crient fort peu, ſur-tout dans les grandes chaleurs; ils ſont difficiles & à inſtruire & à corriger, & très-pillards; ils ne gardent pas fort ſouvent le change, ils ſont plus maladifs que les autres, à cauſe de leur trop d'ardeur qui les fait chaſſer au-delà de leurs forces.

Voyons actuellement les marques qui caractériſent un bon chien courant; pour qu'il ſoit tel, il faut qu'il ait les oreilles longues, larges & épaiſſes, débordant ſeulement de quatre doigts le nez; le poil doux, délié & touffu, la tête plus longue que groſſe, le front large, l'œil gros & gai, une petite marque au front, qui ne deſcende pas au-deſſous des

yeux; il faut en outre que ce chien ſoit bien avalé, que ſes épaules ne ſoient ni trop étroites, ni trop larges, que ſes reins ſe courbent en arc, que ſa cuiſſe ſoit trouſſée, ſon jarret droit, ſa jambe nerveuſe, ſon pied petit & sûr, ſes ongles gros & courts, & que ce chien ne ſoit pas ſur-tout ergoté.

Les chiens courans qu'on deſtine pour la chaſſe du ſanglier doivent être grands, traverſés & bien épais de corps, parcequ'ils ont à la pourſuite des bêtes fauves beaucoup de fatigues; on ſe ſert encore quelquefois de lévriers pour la chaſſe du ſanglier, & en ce cas ils doivent être de grande taille, bien traverſés; il faut encore que leur tête ſoit large, leurs yeux gros & étincelans, les reins larges & élevés, de même que les épaules & le poitrail; les gris mêlés de noir, les rouges de feu, les tiſonnés, ceux qui ſont tout noirs & à gros poil, doivent être préférés aux autres; en gé-

néral toute eſpece de chien aime naturellement à chaſſer au noir; il faut bien ſe donner de garde de les mettre d'abord ſur les voies d'un grand ſanglier; il les tüeroit infailliblement, s'ils n'étoient pas aſſez inſtruits pour s'en défendre.

Pour ſe procurer de bons chiens, il faut choiſir des chiennes de bonne race, & les faire couvrir par des chiens beaux, bons & jeunes; afin que les petits viennent en bonne ſaiſon, il faut faire couvrir les chiennes en Décembre & Janvier; on peut les mettre en chaleur pendant ce tems par la compagnie d'une chienne chaude; on aura grand ſoin de la chienne quand elle eſt pleine, & quand elle nourrit ſes petits; on les lui laiſſera trois mois, & on les maintiendra avec elle ſur la paille dans un endroit chaud; on eſt dans l'uſage de couper à ces petits le bout de la queue au bout de quinze jours, ce que nous n'approuvons pas, ainſi que nous l'avons déjà

dit, de même que le tendon qui eſt au-deſſous de l'oreille, afin qu'elle tombe bien.

Quand les petits chiens ont un mois & même un peu davantage, on leur coupera un petit nerf fait comme un ver, & que quelques-uns ont en effet pris mal-à-propos pour tel; pour faire cette opération, on prend le chien, on lui ouvre la gueule avec la main, & s'il eſt déjà grand & fort, on lui met un baîllon, après quoi on prend la langue, & avec un couteau qui coupe bien, on fend la peau tout le long des deux côtés du nerf, enſuite avec la pointe d'un couteau, on enleve adroitement ce petit nerf; il faut prendre garde de ne le point rompre en le tirant, car il eſt néceſſaire qu'il ſoit entiérement ôté; il y en a qui pour tirer ce nerf, ſe ſervent d'une aiguille enfilée d'un fil retors, & le faiſant couler au-deſſous du milieu du nerf, le tirent juſqu'à ce que le fil ſoit

passé au milieu, ensuite en tirant avec la main, ils emportent le nerf; mais si cela ne se fait pas adroitement, le nerf se rompt, & il est ensuite presqu'impossible de tirer le reste, c'est pour cette raison qu'on préfere la premiere méthode; après qu'on a tiré ce nerf, les chiens deviennent plus beaux & plus gros, & souvent faute de cette précaution, ils restent toujours maigres & comme étiques; du moins la plupart des Chasseurs le pensent ainsi.

Les trois mois passés, on donne les jeunes chiens à nourrir au Village, où on les laisse jusqu'à l'âge de dix mois; on recommande à ceux qui en prennent soin, de ne leur point laisser manger de charogne, & de les empêcher d'aller dans les garennes, car cela ne peut que leur faire du tort: on les nourrira avec du pain de froment & non avec du pain de seigle, parce que ce dernier passe trop vîte, & est d'une substance trop-

légere, ce qui ne fait acquérir aux jeunes chiens qu'un rable étroit, au lieu qu'un chien courant doit l'avoir large; on les entretient ainsi jusqu'à ce qu'on les retire pour les mener au champ parmi les autres chiens, afin de les accoutumer peu-à-peu à vivre comme eux; on commence d'abord par les coupler avec de vieux chiens, ils s'habituent par-là d'eux-mêmes à aller en chasse; cinq ou six jours d'un pareil exercice les obligent à faire comme les autres chiens avec lesquels ils sont accouplés; on leur apprend à suivre en les attirant par quelques appas; pour les rendre sages, il faut toujours leur faire sentir la houssine, soit lorsqu'ils se battent, soit lorsqu'ils crient à contre-tems; on les visitera souvent dans le chenil, & on les y tiendra le plus proprement qu'il sera possible; on leur apprendra pendant leur jeunesse ce qu'on leur veut signifier, lorsqu'on donne du cor; pour

cet

cet effet, on leur ſonnera, quand ils ſeront dans le chenil avec les autres, quatre ou cinq fois le ton de grêle, afin de les animer.

On les dreſſe encore au *for hus*; pour y parvenir, un valet, après s'être muni de quelque friandiſe, s'écarte un peu d'eux, ſonne du cor en criant, *tya-hil-laut* pour le cerf, & *va lui aller* pour le lievre, juſqu'à ce que les chiens ſoient arrivés à lui : pendant ce tems-là un autre les découple en criant : *écoute à lui*, *tirez*, *tirez*, *tirez*; on leur donne pour lors des friandiſes; mais dans le tems même celui qui les tenoit accouplés, ſonne du cor, & les appelle comme avoit fait le premier : celui-ci auprès duquel ils ſont, leur donne des coups de houſſine, ſonne du cor, en criant, *écoute à lui*, *tirez*, & les chiens étant retournés d'où ils étoient partis, on leur donne à manger quelque choſe comme auparavant; par ce moyen on leur apprend à

obéir au ſon du cor & à la voix, c'eſt-là ce qu'on appelle le *for hus*.

Pour inſtruire les chiens à courir le cerf, il faut qu'ils ayent ſeize ou dix-huit mois, alors on les mene dans les bois une fois la ſemaine; ſi c'eſt pour forcer un cerf, on choiſit le tems où il eſt en plus grande venaiſon, comme dans les mois de Juillet, Août & ſuivans, & pendant qu'on chaſſe le cerf, on obſerve de le faire paſſer près d'eux, quand il a été laſſé par les chiens qui ſont faits à cette chaſſe; & comme ils ſont en état alors de le pourſuivre, ils s'animent à la vue de leur proie, & ils l'atteignent: on tue le cerf & on leur en donne la curée. On les ménera ſouvent à la chaſſe, mais il faut que ce ſoit dans la bonne ſaiſon, c'eſt-à-dire au printems & en automne; quant à la chaſſe du lievre, les chiennes y ſont beaucoup plus propres que les chiens; dès qu'ils ont atteint un an, on peut les y mener: il faut pour cet effet

avoir un limier ; on le lâchera ſur le lievre ; celui-ci étant attrapé par le chien, on y amene la jeune chienne & on la laiſſe tenir elle-même le lievre ; quand ce ſont des chiens qu'on veut dreſſer à cette chaſſe, il faut qu'ils ayent près de deux ans.

Les Chaſſeurs nomment *levriers harpés* ceux qui ont les devants & les côtés fort ovales & peu de ventre ; les *levriers gigotés* ſont ceux qui ont les gigots courts & gros, les cuiſſes rondes, les hanches larges, & en général les os écartés ; on entend par *levriers nobles* ceux qui ont la tête petite & longue, l'encolure longue & déliée & le rable large & bien fait ; & par *levriers œuvrés*, ceux qui ont le palais noir ; quand on parle aux levriers, on leur crie, *là levriers*, & ſi c'eſt après le renard, *hare*, *hare*.

Les chiens courans portent encore le nom *d'allans*, *de gentils* ; ces chiens en allant, détournent le gibier ; on appelle

chiens trouvans, ceux qui vont requerir un renard, quand même il y auroit vingt-quatre heures qu'il feroit paſſé; les *chiens ſecrets* ſont des limiers qui pouſſent la voie ſans appeller; ils ſe nomment encore *chiens muets*; on dit d'eux qu'ils *rident*. Les *chiens babillards* au contraire ſont ceux qui caquettent & qui crient hors la voie; ceux qu'on appelle *chiens menteurs*, celent la voie pour gagner le devant, quand ils ſont bien inſtruits, ils empêchent que le gibier ne prenne le change; les *chiens vicieux* ſont ainſi nommés, parce qu'ils chaſſent tout ce qu'ils rencontrent, & qu'ils s'écartent toujours de la meute. *Le chien de bonne créance & de bonne affaire* eſt un chien docile, par conſéquent obéiſſant quand on lui parle; ce chien eſt très-eſtimé, tandis qu'on mépriſe les chiens vicieux, il chaſſe de long, ſent de loin le gibier, & ne ſe trompe point au bruit; on donne à un chien l'épithéte de ſage, lorſqu'il

chaſſe bien & qu'il tourne juſte : les *chiens de tête & ceux d'entrepriſe*, ſont ceux dont on ſe ſert pour chaſſer au noir; ils ſont hardis & vigoureux ; les *chiens mâtins* ſont ceux qu'on emploie à la garde d'une maiſon, ils prennent le nom de *chiens de vautrait*, lorſqu'on s'en ſert à la chaſſe des bêtes noires ; on nomme *chiens corneaux*, ceux qui ſont engendrés de chiens courans & de mâtins, ou *vice versâ*; ces ſortes de chiens ne valent rien pour la chaſſe du *chevreuil*; les chiens *Clobauds* ſont des eſpeces de chiens courans, dont les oreilles paſſent beaucoup au-delà du nez ; on déſigne par le nom de *chiens de change* ceux qui maintiennent & gardent le change de la bête, qui leur a été donnée & miſe devant eux pour la chaſſer. Les Chaſſeurs donnent le nom de *chien d'aiguail* à celui qui chaſſe bien le matin, lorſque la roſée eſt ſur la terre, & qui ne vaut rien vers le milieu du jour, tandis qu'ils appel-

lent *chien du haut jour*, celui qui ne vaut rien dans *l'aiguail*; on dit, en termes de chaſſe, qu'un chien a *belle gorge*, lorſqu'il crie bien, qu'il a la voix groſſe & forte, & qu'il aboye, quand il ſent le gibier ou quelque choſe d'extraordinaire.

ARTICLE IV.

Des maladies du chien.

DE tous les animaux que nous connoiſſons, les chiens ſont ceux qui ſont les plus ſujets à la rage; cette maladie leur provient de pluſieurs cauſes; ou elle a été occaſionnée par la diſette de boire & de manger pendant quelques jours, ou quelquefois, ſuivant M. Mead, fameux Médecin Anglois, par la mauvaiſe qualité des matieres corrompues dont ils ſe nourriſſent aſſez ſouvent, ou encore par le défaut d'une abondante tranſpiration après avoir long-tems

couru ; la rage rend les chiens furieux, ils s'élancent indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux, même ſur ceux de leur eſpece ; ils les mordent & leur morſure communique la même maladie, ſi on n'y apporte bien vîte remede : les bains froids & les immerſions dans la mer ont été mis en uſage pour le traitement de la rage, quelquefois même encore ſans ſuccès ; on a eu auſſi recours aux remedes calmans & antiſpaſmodiques, & on en a remarqué ſouvent de très-bons effets. M. Nugent, Docteur-Médecin à Baſle, parle ſpécialement de ces ſortes de médicamens dans ſa diſſertation ſur la rage ; l'Emery conſeille en pareil cas l'uſage fréquent des ſels volatils. Quand on a un chien enragé, le moyen le plus sûr eſt de s'en défaire, pour éviter tous les accidens qui en pourroient réſulter.

M. Petit, Chirurgien, rapporte dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des

Sciences de l'année 1723, un moyen pour connoître si le chien qu'on a soupçonné être enragé & dont on s'est défait pour cet effet, est vraiment enragé ; il faut, dit-il, frotter la gueule, les dents & les gencives du chien mort avec un morceau de chair cuite, que l'on présente ensuite à un chien vivant ; s'il le refuse en criant & hurlant, le mort étoit enragé ; s'il le reçoit & le mange, il n'y a rien à craindre pour ceux qui en auroient pu être mordus.

Les catarres sont des maladies fort communes au genre d'animaux dont il s'agit dans cet article : ce sont des eaux qui leur distillent de la tête & qui leur causent souvent une enflure à la gorge ; quand les chiens en sont attaqués, on est dans l'usage de leur graisser la partie malade avec de l'huile de camomille, & on les lave avec du vinaigre & du sel.

Les trop grandes fatigues que les chiens endurent à la chasse & les frimats qui les

morfondent pour lors, leur causent une autre maladie qui n'est point commune chez eux, c'est le flux de ventre ; cette maladie est contagieuse, conséquemment la premiere chose qu'on doit observer : lorsqu'on en voit quelques-uns qui en sont atteints, c'est de les séparer des autres chiens, & de les mettre dans un endroit où ils puissent être chaudement ; on leur donne ensuite de la nourriture sans sel avec du potage, auquel on associe de la terre sigillée : en cas que ce remede ne se trouve pas suffisant, on fait usage de farine de feve ; on en fait de la bouillie fort épaisse, dans laquelle on mêle pareillement de la terre sigillée, on donne cette bouillie au chien malade, qui guérit presque toujours, pourvu qu'il soit jeune.

Les chiens pour avoir les reins trop échauffés, sont quelquefois attaqués d'une difficulté d'urine qui les tourmente prodigieusement & les expose souvent

au danger de périr, ſi l'on n'y apporte du remede, l'inflammation ſurvient pour lors & la gangrene ſuccéde; on leur prépare dans ce cas un breuvage avec une poignée de guimauve, autant de feuilles d'alkekenge, de racines de fenouil & de celles de ronces; on fait bouillir le tout enſemble dans du vin blanc, & on réduit cette décoction à un tiers. On prétend que la décoction de racines d'aſperges, qui eſt comme l'on fait un très-bon diurétique pour les hommes, feroit mortelle pour un chien qui en boiroit.

Le chiendent eſt la plante dont les chiens font communément uſage quand ils ſont malades; cette plante les purge. Dans le Dictionnaire Economique on rapporte un purgatif qu'on dit excellent pour les chiens braques de ferme. Vous dépecez à cet effet, dit le Rédacteur, une tête de mouton, vous la faites cuire dans quatre pintes d'eau, juſqu'à réduction de deux pintes, vous mettez enſuite le

bouillon dans un plat, où vous avez auparavant taillé du pain noir & ſaupoudré d'un peu de fleur de ſoufre. Tout le pain étant bien imbibé, vous tâtez avec le doigt s'il n'eſt pas trop chaud; car dans ce cas il brûleroit le braque & le rendroit enragé; s'il étoit au contraire trop froid, il n'opéreroit pas; on ne donnera point au chien ni la chair, ni les os, car il pourroit bien enſuite manger les cailles & les perdrix ſous le filet; on lui fera prendre ce remede à jeun; le ſoir précédent on ne le fera manger que médiocrement, afin qu'il le prenne plus volontiers; s'il en reſte, on le fera rechauffer & on le lui donnera le ſoir pour achever de le purger; on le laiſſera détaché dans une chambre pendant deux jours, pour qu'il ſe vuide & reprenne des forces.

En 1763, il régna parmi les chiens une eſpece de maladie épizootique, qui en fit périr beaucoup; M. Deſmars,

Médecin-Penſionnaire de la ville de Boulogne, publia en ce tems une lettre très-intéreſſante à ce ſujet; comme ce morceau eſt preſque le ſeul raiſonné juſqu'à préſent ſur les maladies des chiens, nous avons penſé ne pouvoir mieux faire que de le rapporter ici.

Galien range les chiens, dit M. Deſmars, parmi les animaux les plus ſecs, les plus chauds & les plus maigres. Sa rate eſt, ſuivant cet ancien Médecin, très-noire; ſes os ſont fort durs, moins cependant que ceux de la chevre & de la brebis, & ſa chair produit des ſucs mélancoliques dans ceux qui en mangent; les intempéries, qui augmentent les ſucs atrabilaires en quantité & en qualité, ſont par conſéquent nuiſibles à cette eſpece d'animaux, telles ſont par exemple les conſtitutions automnales, dans leſquelles les froids des hivers & la chaleur des étés ſont exceſſifs, & accompagnés l'un & l'autre de ſéchereſſes continuelles.

Le printems & la plus grande partie de l'été en 1762, avoient été fort chauds & fort secs, ce sont les propres termes de M. Desmars ; le dernier mois de l'été & le premier de l'automne furent pluvieux, & depuis ce tems jusqu'à la fin de l'année suivante, les froids & la sécheresse se soutinrent constamment ; les pluies furent rares & modiques, & les vents qui dominoient, orientaux ou septentrionaux.

Vers le solstice d'été, époque de la maladie canine, les vents du midi ayant repris le dessus, la saison devint humide & pluvieuse, & tout l'été se passa sans chaleurs ; la maladie s'est montrée depuis le mois de Juillet jusqu'à la fin de l'automne. Le symptôme le plus général & le premier que l'on remarquoit dans ces animaux, étoit une grande foiblesse, qui les faisoit chanceler en marchant & tomber à chaque pas ; la plupart toussoient & haletoient ; ils rejet-

toient par la gueule & les narines des humeurs pituiteuſes & glaireuſes; leurs yeux étoient éteints, chaſſieux, couverts d'une humeur épaiſſe & difficile à détacher, ils tomboient dans une extrême maigreur; les uns périſſoient en peu de jours, d'autres après plus d'un mois de maladie, quelques-uns moururent ſubitement attaqués de vertiges. A l'ouverture d'un cadavre on trouva un affaiſſement conſidérable au cerveau, le poumon gâté & l'eſtomac plein d'humeurs putrides d'une odeur inſupportable.

Cette maladie ne s'eſt pas bornée à une ſeule Ville, à une ſeule Province, elle s'eſt étendue à des diſtances conſidérables & a fait beaucoup de ravages; c'eſt donc dans l'air & non dans les eaux, ou dans les alimens qu'il en faut chercher les principes; on ſe gardera bien à cette occaſion de penſer, que les aſtres ayent pu verſer ſur notre atmoſphere des

influences, qui sans nuire aux autres especes des quadrupedes, ont été pestilentielles à la race canine; on est revenu depuis fort long-tems de pareilles chimeres. M. Desmars, pour mieux traiter l'épidémie canine dont il s'agit, rapporte certains principes élémentaires d'où il part; le printems, suivant les anciens, augmente la partie rouge, ou le sang dans nos corps; l'été, l'humeur bilieuse; l'automne, la mélancolie; l'hiver, la pituite; chacune de ces humeurs augmente ou diminue à proportion de la chaleur, de la froidure, de la sécheresse & de l'humidité des saisons; dans les constitutions annuelles, tantôt l'hiver fait la plus forte impression, tantôt le printems, quelquefois l'été, d'autres fois l'automne; les maladies d'été cessent en hiver, & réciproquement celles d'hiver en été.

Lorsque l'hiver arrive, dit Hippocrate, la bile se réfroidit ou diminue par

l'abondance des pluies & la longueur des nuits. Durant le printems, s'il eſt doux & modéré, les cerveaux ſe purgent de la pituite accumulée pendant l'hiver; mais s'il eſt froid & boréal, l'humeur pituiteuſe reſte ſous une forme concrete; & lorſque les vents du ſud ſoufflent en été & amenent les pluies, la fonte des humeurs ne peut manquer d'occaſionner des maladies : delà viennent les flux & les hydropiſies qu'on obſerve après un printems froid & précédé d'un hiver doux & pluvieux.

D'après ces principes, M. Deſmars demande dans le cas que le froid & la ſéchereſſe ayent régné, tant dans l'hiver que dans le printems, & même dans la plus grande partie de l'automne qui les a précédé, ce qui eſt arrivé préciſément dans l'année 1763, quelles ſeront les maladies qui doivent régner durant ces ſaiſons froides & ſéches, ainſi que dans le cours d'un été froid & hu-

mide qui vient à la ſuite. La ſéchereſſe conſtante dans ces trois ſaiſons n'a pu produire la même pituite ; les cerveaux ont dû conſerver une ſorte de concrétion, n'ayant point été purgés en tems convenable ; on a par conſéquent dû obſerver, durant cette longue ſécheresſe, quantité de maladies occaſionnées par la mélancolie, des flux hémorrhoidaux, des vomiſſemens noirs, des flux noirs, des démences, des catarres, des pleuréſies, des péripneumonies atrabilaires, ſur-tout dans les campagnes, des toux convulſives ; toutes ces maladies devoient être longues & d'un jugement difficile ; telles furent effectivement les maladies régnantes dans les ſix premiers mois de l'année 1763.

Dans la conſtitution froide & ſéche de l'année 1741, obſervée à Modene par Ramazzini, ainſi que dans celle de 1740, qui a été décrite par le Docteur Huxham, à Plymouth, les maladies de

poitrine régnoient ; on trouve à Modene dans la plupart des cadavres, des polypes formés dans le cœur ou dans l'aorte, & le ſang qu'on tiroit, prenoit une conſiſtance polypeuſe ; à Plymouth le ſang étoit plus épais & plus tenace qu'il n'eſt ordinairement, il étoit abſolument comme de la glue ; le froid & la ſécheresse, lorſqu'ils ſont exceſſifs & qu'ils durent trop long-tems, condenſent le ſang & le dépouillent de ſes parties les plus ſubtiles & les plus actives ; la raiſon de cette condenſation paroît être ſenſible par les effets connus du froid, qui rapproche toutes les parties du corps, & les réduit à un moindre volume ; d'ailleurs Hippocrate nous apprend que les conſtitutions boréales, tant générales que particulieres, conſtipent les corps, arrêtent les digeſtions, d'où réſulte un état pléthorique & une irruption ou engorgement ſur les viſceres qui réſiſtent le moins ; la pléthore doit s'accroître en rai-

ſon directe de la voracité de l'animal, & en raiſon inverſe de ſa tranſpiration & des pertes qu'il fait par les autres conduits; mais preſque toute la portion la plus tenace & la plus ſubtile s'évapore, dès que la rigidité des fibres s'affoiblira par l'action des vents méridionaux & de l'humidité; l'animal ſe trouvera ſurchargé d'humeurs groſſieres, qui en ſe décompoſant s'écouleront & produiront diverſes maladies ſelon les viſceres qu'elles affecteront; on connoît alors que la diſſolution ſuccéde à l'accumulation, la foibleſſe à la tenſion, la phthyſie à la pléthore; ainſi les funeſtes effets des ſaiſons immodérées ne ſe manifeſtent pas toujours ſous le regne de l'intempérie; ſouvent les corps ſuccombent, lorſque les cauſes externes viennent à ceſſer; appliquons actuellement ces principes, continue M. Deſmars, à l'eſpece canine.

Le chien eſt ſec & nerveux, il ne ſue point, il mange beaucoup, ſa ſéche-

reſſe eſt telle que l'eau lui eſt encore plus néceſſaire que la nourriture ; il boit ſouvent & abondamment ; on croit même vulgairement, que lorſqu'il manque d'eau pendant long-tems, il devient enragé : la conſtipation du ventre lui eſt ordinaire ; il paroît faire des efforts & ſouffrir toutes les fois qu'il rend les excrémens, non pas, comme dit Ariſtote, parce que les inteſtins deviennent plus étroits en approchant de l'anus ; car dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargiſſent toujours de plus en plus, mais à cauſe de la ſéchereſſe de ſon tempérament ; les chiens ont réſiſté tant qu'ont duré les vents orientaux & ſeptentrionaux, les ſueurs qui s'accumuloient journellement étoient encore maîtriſées par la réſiſtance des vaiſſeaux, ſoutenue du reſſort extérieur de l'air ; mais lorſque la ſueur vint à ceſſer, l'humeur ne pouvant point s'aſſimiler, dégénéra, devint virulente,

s'écoula dans différentes capacités, & porta par-tout le désordre & la destruction.

Aristote observe que les chiens sont sujets à trois maladies, l'angine, la goutte & la rage; que l'angine les tue, que l'hydrophobie ou la rage produit en eux la manie ou la fureur, & que la plupart de ceux que la goutte attaque, en périssent.

La maladie, dont il s'agit, a des rapports à l'angine; dans les exercices violens, les courses de chien, les fluides gonflés, rarefiés, se portent à la gorge; la langue s'allonge, est pendante, pour faciliter le passage de l'air, qui doit tempérer l'effervescence du sang; les maladies propres à se terminer par la sueur dans les autres especes de quadrupedes, produisent l'angine dans le chien par la suite de sa constitution. Dans l'espece humaine, on remarque que les maladies d'hiver dans lesquelles la sueur est plus

rare, font prefque toutes accompagnées de toux, d'expectoration, fouvent d'angine, qui difparoiffent aux approches de l'été, lorfque la chaleur de la faifon ouvre les pores & augmente la tranfpiration; la maladie, dont il s'agit, n'eft donc pas un phénomene rare, mais un accident commun parmi les chiens, qui n'a dû furprendre que par le plus grand nombre de ces animaux qui en ont été attaqués.

M. Defmars répond enfuite aux objections qu'on pourroit peut-être lui faire fur l'explication qu'il donne des maladies des chiens; on m'objectera fans doute, dit-il, que les mortalités dans les chiens font très-rares, quoique les années féches foient affez fréquentes, cependant, felon mes principes, la maladie des chiens qui a régné en 1763, devoit fe reproduire plus fouvent. La réponfe à cette objection eft très-facile; la maladie en queftion eft d'abord plus

commune qu'on ne penſe ; ce fait réſulte des obſervations antérieures de M. Deſmars ; mais quand même cela ne feroit pas, le ſimple développement que M. Deſmars fait de ſon ſyſtême, ſuffit ſeul pour répondre à cette objection. Dans la deſcription que j'ai donnée, dit ce Médecin, des ſaiſons qui ont fait naître l'épidémie chez les chiens, j'ai remonté au printems & à l'été de l'année 1762, qui furent fort ſecs & fort chauds ; cette conſtitution ne fut ſéparée d'une autre conſtitution froide & ſéche, que par un intervalle de tems aſſez court, pluvieux vers la fin de l'été & au commencement de l'automne ; une pareille combinaiſon de ſaiſons ne ſe répéte pas aſſez ſouvent pour en inférer, ajoûte l'Auteur cité, que mon ſyſtême ſoit vicieux. J'ignore, continue-t-il, le degré & la durée de ſéchereſſe néceſſaire, pour produire une mortalité dans l'eſpece canine ; il eſt très-difficile de pré-

dire les événemens dépendans des intempéries de l'air, quelque ſoin qu'on apporte dans l'évaluation des cauſes qui concourent. On ne peut fixer la part de chacune, employée dans l'effet commun; doit-on pour cela moins reconnoître ces agens, tout indéterminés qu'ils ſoient, relativement aux effets qu'ils produiſent? Toutes les fois qu'une maladie régnante ne peut être ſuffiſamment expliquée par les ſaiſons précédentes, il faut remonter plus haut, & examiner même s'il eſt néceſſaire, les conſtitutions des années ſupérieures; ce ſont les ſentimens d'Hippocrate & de Galien.

Les ſucs atrabilaires ont dû augmenter en force & en quantité dans l'eſpece canine, mais il n'y a eu aucun ſymptôme dans leur maladie, qui prouve la dépravation ou l'augmentation de ce ſuc; telle eſt la deuxieme objection que ſe fait M. Deſmars.

Pour y répondre, il obſerve que dans des

des maladies évidemment causées par l'atrabile, par exemple, dans la maladie noire, les malades rejettent quantité d'humeurs glaireuses, pituiteuses, par le vomissement & par la salivation, & de tems-en-tems des humeurs virulentes, bilieuses, érugineuses, noires, par le vomissement seul. Cet écoulement perpétuel les conduit à un marasme irrémédiable, quand il est accompagné d'une aversion constante pour les alimens; la dépravation de l'humeur mélancolique est donc alors suivie ou accompagnée d'une secrétion très-abondante des autres humeurs par les glandes salivaires : personne n'ignore que le chien devient enragé sans contagion précédente, mais la rage est une espece de mélancolie, dont la manie ou la fureur est produite par l'atrabile qui se porte vers le cerveau & en trouble les fonctions, d'où l'on voit que cette humeur se déprave dans le chien, plutôt que

dans tout autre animal ; Lifter annonce que dans l'hydrophobie la falive eft feule viciée, l'expérience qui le fait incliner vers ce fentiment, & qui eft rapportée dans fes Œuvres, prouve bien que la falive des hydrophobes eft un poifon ; mais elle n'établit point que ce poifon réfide uniquement & primordialement dans la falive; pourquoi l'atrabile devenue virulente n'infecteroit-elle pas les autres humeurs ? M. Defmars développe enfuite tout au long tout ce qui peut concerner les maladies épidémiques des hommes ; mais cette matiere n'a aucun rapport à notre fujet, nous n'en ferons point mention ici.

Après avoir parlé des maladies internes des chiens, nous allons paffer aux externes; ces animaux font très-fujets aux chancres, principalement vers les oreilles ; pour les en guérir, on prend du favon, de l'huile de tartre, du fel ammoniac, foufre & verdet, de chacun

un gros ; on incorpore le tout ensemble avec du vinaigre & de l'eau forte ; on en frotte l'oreille affectée du chancre, & on parvient par-là à sa guérison ; ou bien on met dans un mortier de marbre un gros de sublimé en poudre avec le jus d'un citron, dont on aura auparavant ôté l'écorce ; le tout étant bien pilé, on y met un peu de vinaigre & d'eau, on y ajoûte un gros d'alun & autant de savon ; on mêle & on broye bien le tout ensemble, après quoi on le fait bouillir dans un petit pot vernissé jusqu'à la consomption du tiers ; on applique une compresse imbibée de cette décoction sur les chancres ; si le chancre étoit sur le nez de l'animal, qui est une partie fort sensible, il faudroit faire bouillir le sublimé à part & en jetter la premiere eau pour le rendre moins corrosif, ensuite on la joindroit aux autres drogues. Le moyen le plus court pour détruire le chancre, est de le brûler.

avec un fer rouge au feu; les dartres & fics des chiens se traitent de la même maniere que les chancres.

On se sert encore du deuxieme remede que nous venons d'indiquer, pour traiter ces animaux des démangeaisons qui surviennent à leurs oreilles pendant l'été ; les mouches s'attachent pour l'ordinaire à ces démangeaisons, fatiguent par-là considérablement les chiens, & les obligent sans cesse à se gratter ; outre le remede ci-dessus, on peut encore faire usage du suivant; on prend à cet effet quatre onces de gomme adragante infusée dans du fort vinaigre, pendant l'espace de huit jours; après les avoir broyées sur le marbre, on y mêle deux onces d'alun de roche, & autant de noix de galles pulvérisées; on en fait une poudre, dont on saupoudre les endroits où il y a démangeaison.

Les chiens s'échauffent souvent les pieds pendant les grandes chaleurs &

féchereffes, & fe les écorchent pendant la gelée ; dans l'un & l'autre de ces cas on prend des jaunes d'œufs, on les délaye avec du fort vinaigre, on y mêle de la fuie de cheminée bien tamifée ; on étend ce mêlange fur de l'étoupe, on l'applique fur le mal & on enveloppe le tout d'un linge en double ; fi le mal eft confidérable, on recommence cette opération le lendemain, ce qu'on continue jufqu'à guérifon.

Les pieds de ces animaux fe crevaffent auffi quelquefois ; un excellent remede à employer pour lors, c'eft de prendre un oignon blanc, de le piler dans un mortier, d'y joindre enfuite une pincée de fel & autant de fuie de cheminée qu'on pile encore avec l'oignon, après quoi on met le tout dans un linge blanc de toile de lin ; cela fait, on lave les pieds des chiens avec du vin un peu chaud, on les effuie & on preffe le linge en le ferrant doucement, pour faire

rentrer ce qu'il renferme dans les crevaſſes; on parviendra par ce moyen à les réunir; on peut auſſi employer le même remede pour durcir la plante des pieds.

La galle eſt une maladie qui n'eſt pas moins commune aux chiens qu'aux hommes; elle leur provient pour l'ordinaire d'un ſang échauffé & corrompu; cette maladie fait languir conſidérablement ces animaux, ſi on n'y apporte pas promptement remede. On en commencera le traitement par le remede général ſuivant. On met tremper pendant vingt-quatre heures, dans une pinte de vin blanc, meſure de Paris, une once de foie d'antimoine enveloppé dans un linge, & on y ajoûte un gros de ſené, ou bien ſi on eſt preſſé, on fait bouillir ces deux drogues pendant l'eſpace d'un demi quart-d'heure; on donne un quart de cette infuſion au chien malade, on le tient enſuite chaudement, & on ne lui

donne à manger que trois ou quatre heures après le lui avoir fait avaler, ayant pareillement la précaution de ne le lui faire prendre que trois heures après avoir mangé ; si l'animal malade vomit peu de tems après l'avoir pris, on lui en donnera une seconde dose deux heures après, mais elle sera d'un tiers moindre que la premiere : deux heures après, on lui donnera de l'eau blanche tiéde ; après ce remede préparatoire, on frottera les endroits galeux avec un onguent préparé de la maniere suivante.

Prenez trois livres d'huile de noix ; une livre & demie d'huile de cade, deux livres de vieux oing, trois livres de miel commun, une livre & demie de vinaigre ; faites bouillir le tout ensemble, ajoûtez-y deux livres de poix, autant de résine, & une demi-livre de cire neuve; fondez le tout dans un même poélon ; remuez-le, & quand il sera

fondu, mêlez-y une livre & demie de soufre, deux livres de couperose recuite & trois quarterons de verdet; remuez encore cet onguent jusqu'à ce qu'il soit froid; lavez ensuite le chien avec de l'eau & du sel, mettez-le devant un bon feu, & frottez le de cet onguent; vous l'attacherez auprès du feu pendant une bonne heure, ayant soin pendant cet intervalle de lui donner à boire.

La nourriture qu'on lui présentera sera rafraîchissante; au lieu de l'onguent ci-dessus, vous pourrez vous servir de celui ci: prenez une livre de sain-doux, trois onces d'huile commune, quatre onces de fleurs de soufre, de sel bien pilé & tamisé, & de la cendre bien fine, deux onces de chaque; vous ferez bien bouillir le tout ensemble, jusqu'à ce que le saïn-doux soit entiérement fondu, observant de bien remuer le pot de terre, dans lequel seront les ingrédiens, afin qu'ils s'incorporent tous

l'un dans l'autre; cet onguent fait, vous en graisserez tout le corps du chien galleux, mais cependant en plus grande quantité sur les endroits où il y aura de la galle, & toujours à l'ardeur du soleil; il faut en outre le tenir proprement & le laver avec de la lescive; si le poil venoit à tomber, il faudroit laver le chien avec de l'eau de feves & le graisser avec du vieux oing; ce remede seul guérit souvent les chiens de la galle, leur fait revenir le poil & tue les puces. Il y en a qui font avaler aux chiens galleux, comme purgatif, deux gros de fleurs de soufre dans un verre de lait, cela leur fait, dit-on, très-bien dans ce cas, de même que dans toutes les autres maladies de la peau.

Les chiens sont exposés journellement à la morsure d'une infinité d'animaux, même d'autres chiens enragés. Quand ils se trouveront mordus par des bêtes venimeuses, on leur fera avaler le remede suivant, & on en lavera en

même-tems la morſure; prenez une poignée de croiſette, autant de rhue, de poivre d'Eſpagne, de bouillon blanc, ſommités de genet & de menthe; pilez toutes ces plantes enſemble; prenez enſuite du vin blanc, vous en ferez une décoction, que vous laiſſerez bouillir dans un pot pendant une heure; après quoi vous paſſerez le tout, & vous y délayerez un gros de thériaque; ſi la morſure vient d'un renard, on la graiſſera avec de l'huile, dans laquelle on aura fait cuire de la rhue & des vers; mais ſi c'eſt par un autre chien enragé que la morſure ait été faite, cela ne ſuffira pas; il faut promptement ſcarifier la plaie & y appliquer une ventouſe; ou aſpirer le ſang avec une ſeringue, dont le bout ſe termine par un pavillon; on mettra enſuite du ſel dans la plaie, après quoi on fera avaler au chien de l'infuſion de mouron rouge de deux heures en deux heures.

Toutes les plaies en général que peuvent avoir les chiens, pourvu qu'elles ne soient pas venimeuses, se guérissent très-vîte, dès qu'ils peuvent les lécher; mais quand ils ne le peuvent pas, on se sert pour les guérir des feuilles de reine des bois, & de celles de marsaulx, on en exprime le jus qu'on fait couler dans les plaies, & on y applique le mare, ou bien on les frotte simplement avec des feuilles de choux rouge; ce topique réussit très-bien.

Un autre remede, dont on a éprouvé plusieurs fois le succès, est celui-ci: pilez des feuilles de pêcher dans un mortier, mettez-les ensuite dans un morceau de toile de lin bien blanc, lavez la plaie avec du vin un peu chaud, essuyez-la & pressez le linge avec la main, afin que le suc des feuilles tombe dans la plaie; ce remede fait encore mourir les vers qui peuvent s'y trouver, on pourroit y ajoûter tant soit peu d'huile d'olive.

De tous les chiens de chaſſe, il n'y en a point de plus expoſés à être mordus, que ceux qui chaſſent le ſanglier ; il eſt de la derniere importance pour un Chaſſeur de ſavoir les panſer promptement ; c'eſt preſque toujours au ventre que ces chiens ſe trouvent bleſſés ; quand il n'y a que déſunion de la peau, & lorſque les inteſtins ne ſe trouvent pas offenſés, on guérit facilement ces ſortes de plaies ; il ne s'agit que de bien laver & eſſuyer ſa main ; on la frotte d'huile d'olive ou de graiſſe douce & nette, & on s'en ſert pour faire rentrer doucement les boyaux ; on mettra enſuite dans la plaie une petite tranche de lard, & on la recoudra enſuite avec une aiguille de Chirurgien, quarrée par la pointe, enfilée de bon fil blanc retors, dont on arrêtera les deux bouts avec un nœud ; on tient toujours la plaie graſſe, cela oblige le chien de la lécher, c'eſt-là le meilleur baume. Le ſanglier n'atteint

pas toujours le chien avec ses défenses, mais souvent il le foule & lui donne & rompt quelque côte ; quand elle se trouve démise, il faut la remettre aussitôt, mais quand elle ne se trouve que foulée, on coupera le poil de l'endroit blessé, & on y appliquera l'emplâtre suivant, aussi chaud que l'animal pourra le soutenir.

Prenez racines de consoude, emplâtre de mélilot, poix & huile rosat, autant des uns que des autres ; mêlez le tout & étendez-le sur une toile neuve.

Trois sortes d'animaux nuisent aux chiens : les poux, les puces & les vers ; pour les garantir des premiers, on prend des feuilles de sureau, de menthe ou de patience, on les fait bouillir ensemble avec de la cendre ; cela fait, on y mêle deux onces de staphisaigre en poudre, qu'on fait aussi bouillir ; on passe ensuite le tout dans un linge ; on dissout dans cette décoction deux onces de savon

ordinaire avec une once de safran & une pincée de sel ; on en lave les chiens pouilleux, & les insectes périssent ; les puces & les vermines ne peuvent pas non plus résister à ce remede.

Un remede éprouvé pour faire mourir les puces, c'est de frotter devant le feu les chiens qui en sont infectés, avec du lait & de l'huile de noix mêlés ensemble & un peu chauds ; on se sert encore de noix pour faire périr les vers qui viennent sur les corps des chiens, mais il faut que les noix soient vertes ; on les met pour lors dans un pot avec une chopine de vinaigre, & on les y laisse tremper pendant quatre heures ; ce tems écoulé, on passe le tout dans un linge, après l'avoir fait bouillir pendant deux heures, on met cette décoction dans un pot, on y ajoûte une once d'aloës hépatique, une once de corne de cerf brûlée, une once de poix résine ; on remue bien le tout, & on en frotte l'endroit où paroissent les vers.

Quand les vers habitent l'intérieur des chiens, on fait pour lors avaler à l'animal malade un remede vermifuge : on prend à cet effet du jus d'abſynthe deux gros ; aloës hépatique, ſtaphiſaigre, pareille quantité ; corne de cerf brulée & ſoufre de chacun un gros ; on pile le tout enſemble, & on l'incorpore avec un demi-verre d'huile de noix ; on en fait une potion, ou pour parler en termes de médecine des beſtiaux, on en fait un breuvage.

Il arrive que ſouvent dans les mois de Juillet & d'Août, l'ardeur du ſoleil qui échauffe la terre, dérobe aux chiens l'odeur du gibier ; pour y remédier, il faut, la veille de la chaſſe, leur mettre ſur le ſoir à l'extrêmité de chaque oreille, la groſſeur d'une noix de beurre gâté, que l'on frotte avec le pouce pour le faire fondre ; on leur donnera à manger ſeulement un peu de pain noir, afin que le matin ils puiſſent réſiſter à la chaſſe juſ-

qu'au dîner ; s'ils mangeoient beaucoup, ils chaſſeroient fort peu ; on aura auſſi attention de ne les faire chaſſer qu'après la chûte de la roſée.

ARTICLE V.

Des avantages qu'on peut retirer du chien pour les uſages économiques.

Les chiens ſont de la plus grande utilité, on s'en ſert pour la chaſſe des cerfs, des biches, des fangliers, du chevreuil, du lievre & du lapin, & même pour celle de la perdrix & des animaux à plumes ; ils ſont d'un grand ſecours aux pâtres, aux pâturaux & aux bergers, tant comme ſurveillans contre les loups, que pour conduire & ramaſſer les troupeaux ; un chien-dogue eſt le meilleur garde que nous puiſſions avoir contre les voleurs ; le port de la ville de S. Malo

n'étoit gardé anciennement que par des chiens; les Cloutiers se servent de chiens pour faire tourner la roue qui fait aller leurs soufflets; d'ailleurs de tous les animaux, il n'y en a aucun de plus attaché à son maître, & qui puisse mieux lui servir de compagnie. Les Anglois ont su faire une branche d'exportation de leurs chiens de chasse, doués d'un odorat très-fin, que les Chasseurs nomment *chiens de race royale*; ils font aussi commerce de leurs dogues, qu'ils font combattre les uns contre les autres, pour leur donner plus de nerf & plus de courage.

On prépare la peau du chien, & on en fait des bas & des gants qui ont leur utilité : les premiers sont estimés comme un remede efficace pour appaiser les douleurs de la goutte, lorsqu'on en couvre la jambe affectée; on prétend en outre, qu'ils sont propres pour guérir les ulceres des jambes & dissiper les varices;

pour ce qui concerne les gants, comme ils font propres à amollir & à adoucir la peau des mains, les femmes curieufes de leur beauté, s'en fervent ordinairement; on apprête auffi depuis peu en gras, les peaux de chiens, pour en faire des pieces d'eftomac, que les dames appliquent fur leur poitrine, pour fe rendre auffi cette partie de la peau douce au toucher & comme élaftique; elles font ufage de cette piece pendant la nuit, de même que des gants; les peaux de chiens, dont les poils font longs, fins & beaux, s'emploient pour diverfes fourrures, principalement pour les manchons; quand on veut donner plus de relief à ces fourrures, on leur fait imiter, au moyen de différentes préparations, les mouches & les taches de peau de tigre & de panthere.



ARTICLE VI.

De l'utilité des chiens pour les alimens & la médecine.

LE chien n'eſt point en uſage pour aliment chez les peuples de l'Europe, aucun même n'en voudroit manger, à moins qu'il ne s'y trouve abſolument preſſé faute d'autre aliment; il n'en eſt pas de même des habitans d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique; les Chinois engraiſſent ces animaux & les conduiſent au marché pour les vendre; les habitans du Sénégal & de Guinée les regardent comme un mêts délicieux; du tems d'Hippocrate, on mangeoit communément des chiens; en parlant de leur chair, il dit qu'elle échauffe, deſſeche & rend plus fort, mais qu'elle ſe digere difficilement, au lieu que celle des petits chiens humecte & paſſe vîte.

Si les chiens ne ſont pas en uſage comme alimens dans notre continent, ils le ſont du moins comme médicamens ; on applique ſur la région du bas-ventre des petits chiens vivans, pour appaiſer les douleurs de la colique, dans les cas où l'on peut prévoir les cauſes de la maladie, par le moyen d'une chaleur douce & bienfaiſante qui exhale de leur corps. Borelli aſſure que rien n'eſt plus efficace pour ſoulager un goutteux, que de faire coucher des petits chiens avec lui, mais que ceux-ci contractent la goutte au point de ne pouvoir plus marcher. Nous en avons voulu faire l'expérience ſur un de nos malades, & elle n'a pas réuſſi.

On trouve dans les Ephémerides d'Allemagne l'hiſtoire d'un chien, qui gagna la petite vérole pour avoir couché avec une perſonne qui l'avoit. Comme les chiens détergent, nettoyent & conſolident les plaies qu'ils ont re-

çues, en les léchant, ainsi que nous l'avons observé plus haut, on peut leur faire lécher de même celles d'un homme avec succès, il peut à la vérité se faire que l'animal en souffre, mais du moins le malade est guéri. On a vu il y a quelque tems à Paris, un homme que l'on appelloit le *Médecin* de *Chaudray*, du lieu où il faisoit son séjour, qui sans autre moyen que celui dont nous parlons, avoit trouvé le secret de guérir un grand nombre de plaies & d'ulceres invétérées.

Le chien n'est pas seulement utile à l'homme de son vivant, mais il lui rend encore service après sa mort; on fait avec les petits chiens entiers une huile ou un baume, connu sous le nom de *Baume des petits chiens*, ce baume est très-recommandé en liniment contre les contusions, la débilité des nerfs, la paralysie & le rachitis; vous prenez à cet effet des petits chiens, vous les faites bouillir dans l'huile d'olive, jusqu'à

ce que leurs os ſoient déſunis ; vous mettez dans cette huile, après l'avoir coulée, des ſommités d'origan, de pouliot, de ſerpolet, de millepertuis & de marjolaine, vous les expoſez enſuite au ſoleil pendant quinze jours ; vous avez pour lors un excellent baume ; ſon uſage eſt purement extérieur ; il a ſouvent produit de bons effets dans la paralyſie. Pluſieurs Pharmacopées ordonnent de faire bouillir les petits chiens dans l'huile avec des vers de terre, & d'ajoûter à la colature de la térébenthine pure & de l'eſprit de vin, pour rendre ce remede plus fortifiant, plus nervin, & plus propre à réſoudre les tumeurs, les contuſions, & à diſſiper les rhumatiſmes.

On attribue à la graiſſe de chien une vertu vulnéraire, conſolidante & déterſive, on l'emploie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; la façon de la recueillir eſt de faire rôtir un chien, & de la ramaſſer

pour lors, à mesure qu'elle coule de l'animal ; il faut avoir attention que cette graisse ne soit pas trop vieille, quand on l'emploie, parce qu'elle contracte une acrimonie ; on peut recueillir cette graisse, en faisant bouillir des petits chiens dans de l'eau, jusqu'à ce que les os se séparent les uns des autres ; on laisse ensuite réfroidir le tout, & l'on ramasse la graisse qui s'est figée à la superficie. Quelques Auteurs veulent qu'on donne cette graisse étendue sur du pain, ou mêlée avec d'autres alimens, comme un excellent remede contre la phthysie & l'épilepsie. Lorsqu'on ordonne la graisse des petits chiens à l'extérieur, on fait bouillir les petits chiens avec des plantes-nervines, & pour lors elle ne differe point du baume indiqué ci-dessus, & a la même vertu.

La fiente du chien est connue en Pharmacie sous le nom *d'album græcum* ; les anciens Médecins lui attri-

buoient une vertu déterſive, atténuante & réſolutive, ils la preſcrivoient intérieurement dans la ſquinancie, la pleuréſie & la colique, à la doſe depuis un ſcrupule juſqu'à quatre, ſoit ſeule, ſoit mêlée dans des potions vulnéraires appropriées ; ils prétendoient auſſi que la fiente d'été étoit préférable à celle des autres ſaiſons, & ils vouloient en outre qu'on ne nourriſſe le chien que d'os pendant quelques jours, ſans les laiſſer boire que très-peu, afin, diſoient-ils, que le ſel volatil des os, qui paſſe dans la fiente, ſoit plus abondant ; ce remede agit par les ſueurs, comme les fientes des autres animaux ; on le dit ſalutaire dans les hémorrhagies de matrice, qui viennent de la ſtagnation de ſang dans ce viſcere, où elle occaſionne des contractions ſpaſmodiques. Ettmuller vante beaucoup la fiente de chien dans la dyſſenterie ; quant à nous, nous croyons qu'un pareil remede doit être banni de

la

la classe des médicamens, il est trop dégoûtant, nous en avons d'autres pour le moins aussi efficaces, qui méritent sans contredit de lui être préférés; aussi ne trouve-t-on plus ce médicament dans les Pharmacies modernes. Cependant si on veut l'employer, il est plus à propos de s'en servir à l'extérieur; on peut le mêler avec le miel, en forme de loch pour en toucher les amygdales, ou l'abcès formé dans la squinancie; cette espece de remede en facilite la rupture & prépare une issue au pus: on le fait aussi entrer dans les cataplasmes ou onguents, qu'on applique autour de la gorge dans cette maladie.

La vertu de ces remedes, selon MM. Salerne & Arnaud de Nobleville, consiste dans le sel ammoniac nitreux, dont l'*album græcum* est empreint, qui par sa qualité incisive & pénétrante, résout la tumeur, prévient l'abcès & dissipe l'inflammation; on se sert encore de la

poudre d'*album græcum*, pour déterger les ulceres devenus sordides & malins par le mauvais usage des substances grasses; on attribue à la cervelle de chien une vertu contre la manie, & à son fiel une vertu anti-épileptique; mais comme ces deux propriétés ne sont pas bien constatées, nous ne nous étendrons pas sur leurs sujets.



CHAPITRE III.

Du Chat.

Le chat eſt un quadrupede, qui a pour caracteres diſtinctifs vingt-ſix dents, douze inciſives, quatre canines plus longues que les autres & dix molaires, dont quatre en-deſſus & ſix en-deſſous; huit mamelles, quatre ſur la poitrine & quatre ſur le ventre, cinq doigts aux pattes de devant, & ſeulement quatre à celles de derriere. Le pouce dans ſes pieds de devant eſt éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Les doigts ne ſont guères ſéparés les uns des autres, mais ils ſont unis en grande partie par des membranes; les ongles en ſont crochus, & ils peuvent être retirés en dedans, & cachés entiérement au gré de l'animal; il a la tête ronde, le muſeau

court, de longs poils de barbe, l'œil grand, la prunelle oblongue, la langue garnie de pointes ou de piquans, qui la rendent fort rude au toucher, la queue très-longue. Tout le corps eſt ordinairement couvert de poils variés de brun, de jaunâtre & de blanchâtre; le brun domine ſur le dos, & le blanchâtre ſous le ventre; la queue eſt annullée alternativement de noir & de blanc ſale & jaunâtre, & elle eſt terminée de noir. Telle eſt la robe des chats ſauvages. Parmi les domeſtiques il s'en trouve des rougeâtres, des blancs, des noirs, des gris de deux couleurs, comme blancs & noirs, blancs & gris, noirs & roux & même de trois couleurs, ſavoir noirs, rouges & blancs, on appelle ces ſortes de chats tricolors; il n'y a, dit-on, aucun chat mâle de trois couleurs; il ſe trouve encore quelques chats qui tirent ſur le bleu; on les appelle communément chats des Chartreux. Les Dames Chinoi-

ses ont des chats domestiques à oreilles pendantes, dont les poils sont fins & très-longs : ces caracteres joints à la diversité des couleurs, sont selon M. de Buffon, des signes évidens de la longue durée de leur domesticité. Les chats de la Perse ont la couleur des chats de Chartreux, leurs poils sont longs, doux & soyeux ; ceux du Cap de Bonne-Espérance sont de couleur d'ardoise, & ceux d'Angola ont une queue fort longue & garnie de poils longs de cinq ou six doigts, ils l'étendent & la renversent sur leurs dos en forme de panache, comme font les écureuils.

La partie anatomique de l'histoire du chat est très-curieuse ; le péritoine du chat, que Blasius & Valvertini ont disséqués, étoit très-mince, assez gras au-dessous du cartilage xiphoïde, l'épiploon étoit fort gros, attaché à un lobe droit du foie, à la rate, à l'estomac, au *duodenum* fait en forme de bourse

ou de ſac. L'inteſtin *rectum* étoit lié à la naiſſance de la queue par le moyen d'un ligament, parſemé de glandes miliaires, le *cæcum* long d'un pouce. Outre le *rectum* & le *cæcum*, tout le reſte des inteſtins dans les chats eſt uniforme; mais ſi tortueux, que quand on les étend trop violemment, ils ſe rompent preſque; dans le *duodenum* il s'eſt trouvé à quatre doigts au deſſous du canal choledoque, un petit ver de la groſſeur des ureteres, la tunique interne du ventricule eſt aſſez ridée; & ſes rides qui vont ſelon la longueur du ventricule, ſont repliées en rond, comme dans l'eſtomac du bœuf; le foie eſt diviſé en ſix lobes, & du milieu des deux lobes ſitués au côté droit ſort la véſicule du fiel, dont le col eſt comme variqueux, & le fond approchant de la forme d'un œil saillant: cette véſicule a deux branches; l'une qui va du foie au *duodenum*, pour l'expulſion des matieres fécales, l'autre

qui naît de la véſicule même du foie ; le poumon a ſix lobes, les reins ſont fort amples, de la groſſeur d'une noix, ayant quelques ſinus ou cavités pour filtrer l'urine.

La veine cave va percer le diaphragme, après quoi elle s'inſere dans l'oreillette droite du cœur ; aux deux côtés de la veine cave, deſcendent deux nerfs qui portent le ſentiment au diaphragme, l'un à droite, l'autre à gauche. La veine porte forme deux rameaux, ſavoir le méſentérique, qui va au méſentere, même juſqu'à l'extrêmité de l'inteſtin *rectum*, & le ſplénique qui va à la rate. Du rameau ſplénique, il en part un autre nommé Cæliaque, parce qu'il embraſſe l'eſtomac.

Aux deux côtés de la trachée artere deſcendent deux nerfs de chaque côté, ils vont à l'orifice de l'eſtomac, en diſtribuant çà & là des rameaux à la trachée artere & aux poumons. Les demi cer-

cles de la trachée artere sont en-devant divisés comme dans l'homme, mais en arriere ils sont unis par deux membranes, dont l'une est extérieure & charnue, l'autre interne & nerveuse, qui naît des extrêmités des cercles. Quand on fend la trachée artere, on y apperçoit différentes glandes grosses, petites, blanches, rouges, cendrées, variées; les nerfs qui naissent de la sixieme paire, s'inserent à la tête de la trachée artere & se réfléchissent de chaque côté près de l'aorte comme dans le chien. Les ventricules, les oreillettes & les vaisseaux du cœur, sont aussi disposés de la même façon que dans les chiens.

Les testicules sont revêtus de quatre tuniques, dont la premiere est le *scrotum*, la seconde le dartos, la troisieme l'érythroïde, & la quatriéme l'immédiate. Au-dessus de l'os *pubis* les vaisseaux spermatiques, tant les préparans que les déférens, sortent par deux trous

hors de l'*abdomen* pour se porter aux testicules, & dès que les vaisseaux préparans y sont parvenus, ils forment le corps qu'on appelle épididyme. Les deux veines émulgentes viennent de la veine cave, mais la gauche est près du double, plus longue que la droite, elle est aussi plus haute.

Les ureteres naissent de la cavité des reins, & vont se rendre au col de la vessie urinaire qui est attachée en-dessus au péritoine, & en-dessous à l'intestin *rectum.* Le membre génital, aux deux côtés duquel sont les testicules attachés à la peau par le moyen d'une membrane, est long d'un demi doigt, appuyé inférieurement par deux muscles oblongs, dont l'un aboutit vers le milieu du sphincter de l'anus.

Le dedans de l'oreille est comme gravé, & l'étrier n'en est pas percé; il se trouve dans le cerveau des ventricules, dont deux sont circulaires. L'œil contient

beaucoup d'humeur vitrée, & l'humeur aqueuse en est un peu salée, au rapport d'*Olaüs Borrichiüs*. L'uvée n'est pas adhérente en devant à la cornée, de-là vient la facilité qu'ont ces animaux de dilater plus ou moins la pupille. Le nerf optique se porte presqu'au milieu de l'œil, quoiqu'il décline vers le bas. L'œil est voilé en partie par une membrane épaisse, comme dans la volaille. Selon Willughby, on apperçoit au dedans de l'anus deux trous, un de chaque côté, d'où sort une liqueur très-fétide, filtrée par de petites glandes couchées sur le sphincter.

Le chat diffère du liévre & du lapin, en ce que les glandes sont situées en dedans de l'anus, sans avoir de vaisseaux pour recevoir & contenir la liqueur, comme il y en a dans ces animaux; la verge n'est point osseuse, elle est fléchie en arriere, il y a des glandes prostates, mais il n'y a aucune vesicule séminale,

Pour donner le caractere du chat, nous ne pouvons pas suivre un meilleur guide que M. de Buffon; il est, dit M. de Buffon, un domestique infidele, on ne le garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi encore plus incommode & qu'on ne peut chasser. Quoique cet animal ait de la gentillesse quand il est jeune, il a en même-tems une malice innée, un caractere faux, un minois hipocrite, un naturel pervers, que l'âge augmente encore & que l'éducation ne fait que masquer. La forme du corps & le tempérament sont d'accord avec le naturel; le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux; la femelle est plus ardente que le mâle dans ce genre d'animal, ce qui est très-rare; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins; & quand le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord,

le force, pour ainſi-dire, à la ſatisfaire; quoique les approches ſoient toujours accompagnées d'une vive douleur & de cris dans la chate. La cauſe de cette douleur dépend ſans doute, de ce que la partie naturelle des mâles de ces animaux étant très-courte, ils ſont obligés de s'attacher à leurs femelles, avec leurs griffes & leurs dents, & les font par conſéquent beaucoup ſouffrir. Cette explication eſt plus probable que le ſentiment de ceux qui diſent, que cela provient de ce que la ſemence de ces animaux eſt brûlante. Le gland du mâle eſt hériſſé de pupilles roides, piquantes & dirigées en arriere; cette méchanique peut très bien être encore une des cauſes de la douleur de la femelle dans l'accouplement.

En Europe, les chates entrent communément en chaleur au printems & en automne, mais dans les Indes elles y ſont preſque toute l'année; elles ſont

l'amour pendant la nuit dans les greniers, & roulent leurs voix comme des enfans qui pleurent. Les mâles tout apprivoisés qu'ils soient, deviennent farouches dans ce tems, ils quittent le logis & vont roder de côté & d'autre, aussi est-on dans l'usage de les châtrer pour les rendre plus sédentaires.

Les chates portent leurs petits pendant cinquante-six jours, chacune de leurs portées est pour l'ordinaire de quatre, cinq ou six ; elles mettent bas dans un endroit écarté des mâles, parce que ceux-ci sont sujets à dévorer leur progéniture ; elles ont un soin particulier de leurs petits ; elles ne les quittent presque point, de peur qu'on ne les leur enleve, elles se jettent même avec fureur sur les chiens & autres animaux qui voudroient en approcher. Lorsqu'on les inquiéte trop, elles se servent de leurs gueules, pour prendre leurs petits par la peau du cou, & les transporter dans un autre en-

droit; mais une chose singuliére, c'est que ces meres, qui pour l'ordinaire sont si soigneuses, si tendres, deviennent quelquefois dénaturées & dévorent pour lors leurs petits, qui leur étoient si chers auparavant.

Les monstres sont très-communs parmi les chats, on en a vu à deux têtes, à six pattes, il s'en est trouvé qui étoient nés avec des pattes d'oye, & d'autres avec des cornes sur la tête. Boyle rapporte qu'en 1684, un gros rat s'accoupla à Londres avec une chate, & que de cet accouplement il en étoit né des petits qui tenoient de la nature de l'un & de l'autre de ces animaux, ils furent élevés dans la Ménagerie du Roi d'Angleterre. Clauderus rapporte dans les Ephémerides d'Allemagne un fait à peu-près pareil; une chate s'accoupla avec un écureuil, & eut de cet accouplement trois petits chats & un petit écureuil qu'on estimoit beaucoup par cette rai-

son. Rosinus Lentilius fait mention d'une chate dont on avoit noyé les petits & qui se laissa téter par un écureuil ; la familiarité entre ces deux animaux fut à la suite si grande, que la chate n'auroit pas pu chérir plus tranquillement ses petits, qu'elle chérissoit l'écureuil.

Il faut quinze à dix-huit mois aux chats pour parvenir à leur accroissement ; cependant ils n'attendent pas ce tems pour engendrer, car souvent dès l'âge d'un an ils le font, ils continuent ensuite de le faire pendant toute leur vie ; dont la durée se borne pour l'ordinaire à la douzieme année ; ces animaux sont néanmoins très-durs, très-vivans, & ont plus de nerfs & plus de ressorts que d'autres animaux qui vivent plus longtems ; ils deviennent d'eux-mêmes, sans être dressés, de très-habiles chasseurs ; leur naturel est ennemi de toute contrainte, il les rend même incapables d'une éducation suivie. La patience &

l'adreſſe ſont les deux qualités qui les rendent ſi propres pour la deſtruction des ſouris, ils reſtent long-tems immobiles pour les épier, & ce n'eſt que très-rarement qu'ils manquent leurs coups.

Les chats voient très-bien pendant la nuit, c'eſt la raiſon pour laquelle les ténébres ne les empêchent pas d'attraper leur proie, leur pupille ſe dilate pour lors ſinguliérement. D'ovale & d'étroite qu'elle étoit, elle devient ronde & large, & raſſemble les rayons lumineux qui peuvent encore ſubſiſter.

On rapporte dans les Mémoires de l'Académie, que ſi on vient à plonger un chat dans l'eau, & que ſi on tourne alors ſa tête, de façon que ſes yeux ſoient directement oppoſés à une grande lumiere, il arrive différens phénomenes, qui ont beaucoup partagé dans le tems les Académiciens ; 1°. malgré la grande lumiere, la prunelle du chat ne ſe rétrécit point, au contraire elle ſe

dilate, mais lorſqu'on retire de l'eau l'animal vivant, ſa prunelle ſe reſſerre. 2°. On apperçoit diſtinctement dans l'eau le fond des yeux de cet animal, qu'on ne peut pas certainement voir à l'air; comme ces deux phénomenes ſont plus curieux qu'utiles, nous ne nous arrêterons pas pour en donner ici l'explication.

Quoique les chats ſoient des animaux très-volontaires, on peut néanmoins leur apprendre à faire pluſieurs tours de paſſe paſſe, à danſer en cadence, à ſauter dans un cerceau, ou par-deſſus un bâton, à contrefaire le mort. Il y a quelques années, qu'on a vu à la foire de S. Germain, un concert de chats dreſſés tout exprès. Ces animaux habillés uniformément, étoient poſtés dans des ſtalles avec un papier de muſique devant eux, & au milieu d'eux étoit un ſinge qui battoit la meſure; à ce ſignal réglé, les chats faiſoient des cris ou miaulemens, dont la diverſité formoit un ſon

tout-à-fait risible ; cette musique discordante étoit accompagnée par quelques violons ; beaucoup de personnes alloient à ce spectacle, pour se désopiler, comme on dit communément, la rate.

Les chats sont tellement passionnés pour l'amour de la liberté, que quand ils l'ont une fois perdue, ils n'ont d'autres sentimens que de chercher à la recouvrer. L'Emery en rapporte un exemple bien convainquant : il mit un jour par curiosité un chat dans une cage de fer, il y fit entrer plusieurs souris, le chat ne se branla point, au contraire il se tint assis avec sa gravité ordinaire, & ne fit aucune action qui annonçât, qu'il s'alloit jetter sur le prétendu gibier; les souris, qui s'étoient d'abord épouvantées par la présence de leur ennemi commun, voyant cela, s'approcherent de lui & commencerent même à s'apprivoiser ; le chat leur donna d'abord à chacune pour les réprimer un petit coup

de patte, cela les étourdit pour quelques momens, mais elles se releverent bientôt après & revinrent à la charge ; le chat souffrit le badinage pendant quelque tems sans s'en embarrasser beaucoup, mais il en devint ensuite fort inquiet ; après quoi l'Emery les sépara en ouvrant la cage ; il n'arriva rien de tragique dans cette rencontre, aucun des animaux ne perdit la vie.

Comme on éleve les chats dans les maisons, il n'est presque personne qui ne connoisse leur caractere, leurs ruses & leurs allures ; nous l'avons déjà observé au commencement de ce chapitre, ils sont fins, adroits, légers, agiles à la course familiers, caressans, voleurs, gourmands, traîtres, ennemis mortels des rats, des souris, des petits oiseaux, des serpens & des lézards ; rien n'est plus surprenant, que de voir avec quel silence, avec quelle légéreté ils se glissent pour attraper un oiseau sans

en être appperçu; avec quelle ſubtilité, avec quelle conſtance ils font le guet pour attraper une ſouris; ils dorment volontiers pendant le jour, pour veiller de nuit, ils parcourent tous les coins des bâtimens, ils s'exercent à grimper, à ſauter, à faire des ruſes; le poiſſon eſt aſſez de leur goût, quelquefois même auſſi les lapreaux & les levreaux; ces animaux n'épargnent pas même leurs propres eſpeces, puiſqu'ils mangent quelquefois leurs petits, ainſi que nous l'avons obſervé: leur friandiſe & leur lubricité ſont toujours cauſe de leurs pertes; ils aiment les endroits chauds, ils ſe tiennent en hiver près des foyers & des poëles, auſſi ſe brûlent-ils ſouvent les poils, & ſont-ils ſujets à mettre le feu dans les maiſons, ils aiment la propreté & ſe plaiſent à être couchés mollement; ils ont la plus grande attention à cacher leurs excrémens, à polir leurs poils, à ſe lécher perpétuellement

les pattes, le ventre, la queue, & toutes les autres parties de leurs corps, autant qu'ils le peuvent.

Charles Etienne & Jean Liebault obſervent d'après les préjugés populaires, que ſi le chat après avoir long-tems léché ſa patte, la paſſe pluſieurs fois par-deſſus ſon oreille, c'eſt ſigne de pluie; d'autres prétendent que c'eſt ſigne de gelée.

Il n'y a aucun animal qui craigne plus de ſe mouiller les pieds que le chat, l'eau eſt ſi contraire à ſon tempérament, que quand il ſe trouve mouillé, il court riſque d'en mourir, s'il ne ſe léche pas promptement.

Le chat s'affectionne à la maiſon où il a été élevé, il y demeure par préférence à toute autre, & lorſque ſon maître déloge, il ne le ſuit pas dans une maiſon comme le chien; on a beau le mettre dans un ſac & le tranſporter ailleurs, il revient toujours à ſon premier domicile.

Cet animal se plaît à être flatté de la main de l'homme avec lequel il est familier, principalement à la tête, au col & au dos; pour jouir même plus long-tems de ce plaisir, il passe & repasse sous la main qui le flatte, en se dressant sur les pieds de derriere; il se frotte encore contre les jambes des assistans en ronflant avec un doux murmure.

L'usage des ongles du chat, de même que de ceux du tigre, dépend d'une méchanique qui lui est particuliere, ils ne s'usent pas par le frottement de la marche, l'animal les cache & les retire dans leur fourreau par le moyen de la contraction des muscles qui les attachent, il ne les fait sortir que lorsqu'il veut s'en servir pour frapper, déchirer, & s'empresser de glisser. L'artifice de ces sortes d'armes offensives tout à la fois & défensives, mérite spécialement l'attention des Anatomistes. Le talon du chat n'est pas beaucoup éloigné du reste du pied; il

s'en peut par conséquent servir pour s'asseoir aisément, ou plutôt pour s'accroupir. Matthiole prétend d'après plusieurs exemples qu'il rapporte, que l'haleine des chats peut causer la pulmonie à ceux qui la respirent trop fréquemment. Il y a des personnes qui ont une antipathie singuliere pour ces sortes d'animaux. Henri III, Roi de France, les haïssoit tellement, que dès qu'il en voyoit, il changeoit de couleur & tomboit en syncope.

On observe journellement que les chats, lorsqu'ils tombent de fort haut, se retrouvent toujours sur leurs pattes, quoiqu'ils les eussent d'abord tournées vers le ciel, & qu'ils paroissent devoir tomber sur le dos; les Physiciens prétendent que cela dépend de ce que dans l'instant de la chûte, ces animaux recourbent leurs corps, & font un mouvement méchanique, comme pour le soutenir; d'où résulte une espece de

demi tour, qui rend à leur corps le centre de gravité & les fait tomber sur les pattes.

Les chats lappent pour boire, comme tous les quadrupedes qui ont la babine, ou levre inférieure plus courte que la supérieure. Quelquefois ces animaux enragent, leur morsure est pour lors aussi dangereuse que celle des autres animaux enragés ; mais ils n'enragent pas d'eux-mêmes comme les chiens, quoiqu'on ait prétendu mal-à-propos que l'odeur des parfums leur occasionnoit cet accident. Leur odorat est aussi subtile que leur ouie ; ils aiment l'odeur de la racine de valeriane des jardins, de cataire & de marum ; lorsqu'ils en sentent, ils y accourent, ils s'en frottent avec plaisir, ils léchent ensuite ces plantes, ils les baisent en les mordant de tems-en-tems, en se roulant dessus, en sautant tout à l'entour, & en faisant mille singeries.

Rien

Rien n'eſt plus malin au jeu qu'un jeune chat ; dès qu'il apperçoit quelqu'objet qu'on a ſuſpendu, ou tiré, ou remué, il y ſaute incontinent, il tâche de l'attraper ; il emploie ſa gueule & ſes griffes ; tantôt il recule, tantôt il avance, il le ſaiſit de nouveau, le lâche, le reprend, le frappe, le jette en l'air. Lorſqu'il ne trouve aucun objet, il mord le plus ſouvent ſa propre queue, il la fait même jouer entre ſes pattes, après quoi il s'enfuit comme s'il étoit effrayé, & revient tout-à-coup avec un air fier & menaçant ; rien n'eſt plus amuſant pour les enfans, & même pour les adultes qui y prennent ſouvent des momens de récréations, que ſes ſauts, ſes bonds, ſes geſticulations étonnantes.

Tout ce que nous avons rapporté juſqu'à préſent concerne le chat domeſtique, le chat ſauvage n'en differe que très-peu, il eſt plus gros, plus fort, ſes oreilles ſont noires, ſon poil eſt un peu

rude, ſes oreilles ſont plus roides, ſes couleurs ſont plus conſtantes & ſa queue eſt plus groſſe, on n'en trouve en France qu'une ſeule eſpece qui eſt commune dans preſque toutes les contrées.

On le chaſſe avec des baſſets, qui s'apprennent même à monter aux échelles pour les relancer par-tout dans les granges & autres bâtimens, le long deſquels on les guette pour les tuer à coup de fuſil, ou bien on les prend aux pieges, ou on les fuſille en les attirant aux cris d'une volaille ; les chats ſauvages lui font de grands dégats de même qu'au gibier.

Les maladies des chats ne ſont pas encore connues, non plus que les remedes qui leur conviennent ; la plus commune eſt le vomiſſement, ces animaux n'ont pas plutôt rendu leurs alimens, qu'ils ſe trouvent ſoulagés ; nous ne nous étendrons donc pas davantage ſur cet objet.

Geſner rapporte qu'en Suiſſe on mange quelquefois, du moins cer-

taines perſonnes, des chats ſauvages; on les regarde dans ce pays comme un mêts délicieux, on leur coupe pour cet effet la tête & la queue; le même Auteur dit encore qu'on en mange dans la Gaule Narbonnoiſe, mais il eſt d'uſage de les expoſer auparavant tout écorchés pendant une nuit ou deux à l'air, afin qu'étant mortifiés, ils deviennent tendres, & qu'ils exhalent en même-tems leur odeur forte. A Paris on mange communément de la chair de chat domeſtique, elle a un auſſi bon goût que celle du lapin & du lievre, mais il faut qu'elle ſoit graſſe.

La Médecine fait encore uſage du chat, on emploie l'animal en ſon entier & ſa graiſſe; on eſt dans l'habitude parmi le peuple de fendre un chat par le dos, & de l'appliquer tout chaud dans la pleuréſie ſur le côté douloureux, on l'y laiſſe quinze ou dix-huit heures, jusqu'à ce que le malade ne puiſſe plus

en ſupporter l'odeur, après quoi on l'ôte pour le jetter. Ce cataplaſme réuſſit aſſez ſouvent, il paſſe pour réſolutif & diſcuſſif, c'eſt un des meilleurs topiques qu'on puiſſe mettre en uſage dans cette maladie; ſi on en croit Ettmuller, la décoction d'un chat vivant cuit dans l'eau, juſqu'à ce que la chair quitte les os, guérit les animaux malades, ſi on la leur fait avaler. Redelius rapporte qu'une jeune fille fut guérie d'une fiévre tierce opiniâtre, en buvant du petit lait, dans lequel on avoit lavé un chat, ce remede la fit beaucoup ſuer & emporta la fiévre.

On eſtime beaucoup la graiſſe du chat, ſur-tout celle du ſauvage, elle eſt chaude, émolliente, pénétrante & réſolutive. On en fait un liniment ſur le nombril des épileptiques; on en frotte auſſi les membres atrophiés, c'eſt le vrai moyen de faciliter leur nutrition. L'oreille d'un chat vivant, ſuivant l'Emery, ré-

ſout les panaris & en empêche les progrès, ſi on met le doigt pluſieurs fois le jour dans cette oreille, & ſi on l'y laiſſe un quart-d'heure chaque fois; l'Emery fait entrer la graiſſe du chat dans l'onguent nervin de ſa Pharmacopée. Les Pelletiers apprêtent la peau de chat & en préparent diverſes fourrures; les peaux de chats ſauvages, connus ſous le nom de *chats huants*, ſont de couleur brune ou griſe; on en tire beaucoup de Moſcovie, l'Eſpagne fournit auſſi une quantité de cette pelleterie; depuis peu on fait à Paris avec les poils d'Angola des bas & des gants aux métiers; ils ſont auſſi chauds que ceux de poils de lapin.



CHAPITRE IV.

DE L'ÉCUREUIL.

On éleve dans les grandes Villes pour l'amusement l'écureuil, & en effet c'est un joli petit animal, dit M. de Buffon, il n'est qu'à demi sauvage, & il mérite d'être épargné par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux. Il se nourrit ordinairement de fruits, d'amandes, de noisettes & de glands; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé & très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est rehaussée & parée par une belle queue en forme de panache, qu'il releve jusques dessus sa tête, & sous laquelle il se met à l'om-

bre. Le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil auſſi remarquable, il annonce même de grandes facultés pour l'exercice de la génération. Il eſt pour ainſi-dire, moins quadrupede que les autres. Il ſe tient ordinairement aſſis, preſque debout, lorſqu'il veut manger; il ſe ſert de ſes pieds de devant comme d'une main pour porter à ſa bouche. Dans cette attitude le corps eſt dans une diſpoſition verticale. Au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air; il approche des oiſeaux par ſa légéreté; il demeure, comme eux, ſur la cime des arbres, parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, y fait ſon nid, cueille les grains, boit la roſée, & ne deſcend à terre, que quand les arbres ſont agités par la violence des vents; Il ne ſe trouve jamais que ſur les grands arbres de haute futaye; il craint l'eau plus que la terre; on dit que, quand il eſt obligé de la paſſer, il ſe ſert d'une

écorce pour vaiſſeau, & de ſa queue pour voiles & gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il eſt très-éveillé en tout tems; pour peu que l'on touche au pied de l'arbre ſur lequel il repoſe, il ſort de ſa petite bauge, & fuit ſur un autre arbre. Il ramaſſe des noiſettes pendant l'été, en remplit le tronc & les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à ſa proviſion; il les cherche auſſi ſous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante & plus perçante encore que la fouine; il a de plus un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite; il eſt trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits ſauts & quelquefois par bonds.

On entend les écureuils pendant les belles nuits d'été, crier en courant ſur les arbres les uns après les autres; ils ſemblent craindre l'ardeur du ſoleil; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans

leur domicile, dont ils ſortent le ſoir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger ; ce domicile eſt chaud, propre & impénétrable à la pluie ; ils s'établiſſent ordinairement ſur l'enfourchure d'une branche;ils commencent par tranſporter des buchettes, ils les mêlent, ils les entrelaſſent avec de la mouſſe ; ils la ſerrent enſuite, ils la foulent & donnent aſſez de capacité & de ſolidité à leur ouvrage, pour y être à l'aiſe & en sûreté avec leurs petits. Il n'y a qu'une ouverture par le haut, juſte, étroite, & qui ſuffit à peine pour paſſer. Au-deſſus de l'ouverture eſt une eſpece de couvert en boue, qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie découle par les côtés & ne pénétre point. Ces animaux entrent en amour au printems, ils mettent bas au mois de mars, ou au commencement de Juin ; ils produiſent ordinairement trois ou quatre petits ; ils meurent au ſortir de l'hiver ; ils ſont propres, ſe pei-

gnent & ſe policent avec leurs mains & leurs dents, & ils n'ont aucune mauvaiſe odeur. Quelques perſonnes trouvent du goût dans leur chair, mais la chaſſe en eſt difficile; il n'eſt pas rare de voir l'induſtrie humaine échouer contre l'écureuil. On l'apprivoiſe facilement, on l'apprend à ſauter dans une roue attenante à la petite loge, il la fait tourner pendant des heures entieres.

On emploie le poil de la queue des écureuils pour faire des pinceaux, mais leur peau n'eſt pas une fort bonne fourrure.



CHAPITRE V.

DU PERROQUET.

LE Perroquet eſt un oiſeau des Indes, qu'on a naturaliſé en Europe ; Linnæus l'a placé parmi les oiſeaux de proie, quoiqu'il ne ſoit pas carnivore. Il le diſtingue des autres oiſeaux par les caracteres ſuivans : il a quatre doigts aux pieds, deux devant & deux derriere ; ces doigts ſont garnis d'ongles crochus ; il a pareillement le bec très-crochu & très-épais ; la partie inférieure de leur bec eſt ronde, tranchante, & beaucoup plus courte que la ſupérieure ; celle-ci eſt terminée en bec de plumes à écrire ; mais ce qu'il y a ſur-tout de ſingulier dans cet oiſeau, c'eſt d'avoir le deſſus du bec mobile & le deſſous immobile ; ſes pieds & ſes doigts ſont charnus ; ſa tête eſt groſſe ; ſon bec & ſon crâne

ſont nuds, ſes narines ſont rondes.

Le perroquet ſe ſert de ſon bec comme d'une troiſieme jambe, pour marcher & pour ſe pendre aux branches des arbres & y monter : il l'emploie auſſi pour caſſer les écorces des fruits durs ; il tient d'ordinaire ſa mangeaille avec un pied levé en l'air, qu'il porte à ſon bec, de la même maniere que les oiſeaux de proie. Les doigts des pattes du perroquet ſont partagés différemment que dans la plupart des autres oiſeaux, pour pouvoir mieux ſe percher ; ſa langue eſt faite comme une graine de calebaſſe, c'eſt ce qui lui donne la facilité de parler, de chanter, de ſiffler, de contrefaire les animaux ou le bruit d'un tambour.

Lorſqu'on veut inſtruire les perroquets, c'eſt ſur le ſoir qu'il faut leur donner la leçon ; on a toujours une heure réglée pour cela ; on commence d'abord par leur donner à manger ; la

ſoupe au vin eſt dans ce cas la meilleure nourriture : on couvre leurs cages avec un morceau d'étoffe, & on leur répéte pluſieurs fois la même parole qu'on veut qu'ils apprennent, ayant ſoin de tenir la lumiere cachée : on leur mettra quelquefois un miroir devant eux avec la lumiere, quand on leur parle, ils croient pour lors que ce ſont de leurs ſemblables qui forment cette voix ; les perroquets apprennent particuliérement à la voix des femmes & des enfans, dont ils aiment ſur-tout la converſation, & en préſence deſquels ils diſent tout ce qu'ils ſavent. Parmi les perroquets il s'en trouve qui apprennent plus aiſément des paroles rompues, c'eſt-à-dire des noms d'artiſans ou des perſonnes de la maiſon ; d'autres des paroles plus ſuivies, tel que celui dont parloit Geſner, qui chantoit tout le *Credo*. Il s'en eſt encore trouvé un pareil dans la rue Saint André-des-Arcs.

On accommodera deux ou trois fois le bec aux perroquets par année, pour qu'ils mangent mieux & qu'ils ne gâtent point leur cage; mais pour le faire, il faut avoir de l'usage dans cette opération: les Fauconniers sont ordinairement très-expérimentés pour cela. Les perroquets mangent de toutes sortes de nourritures, telles que du pain, de la soupe, des chataignes, des noix, des pommes, des poires, des cerises, du fromage & d'autres choses semblables: ils aiment sur-tout la graine de laitue; mais le persil & les amandes ameres leur sont mortels. Ces oiseaux boivent très-fréquemment; on aura donc soin que leurs abreuvoirs soient toujours pleins d'eau, & on les maintiendra propres, parce qu'ils sont sujets à la goutte. Ces oiseaux vivent vingt ans & plus; mais ils tombent souvent du mal caduc, ils ont la propriété de ruminer.

Les anciens ne connoissoient qu'une

eſpece de perroquet, dont le plumage étoit entiérement verd, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon : les premiers qui parurent en Europe furent, dit-on, apportés de l'Iſle Taprobane à Alexandre le Grand, par Oneſicrate, que ce Prince y avoit envoyé; mais depuis la découverte de l'Amérique & des Indes occidentales, on en a découvert une quantité, qu'on peut diviſer généralement en grands, en moyens & en petits; les grands perroquets varient encore en eſpeces.

Les Macaos & les Cockatoons des Anglois forment la premiere eſpece des grands, ils ſont de la groſſeur d'un grand corbeau, & même plus; leur queue eſt longue, & leur tête eſt grande, large & platte en-deſſus. Le grand macao a l'iris des yeux de couleur blanche, & il regne communément tout autour un grand eſpace blanc dégarni de plumes; la mâchoire ſupérieure de ce perroquet

eſt de couleur de chair, & a près de trois pouces de longueur : l'inférieur eſt d'un brun ſombre : les jambes & les pieds de cet oiſeau ſont de la même couleur que le bec ; le plumage de ſa tête entiere, de ſon col, de ſa poitrine, de ſon ventre, de ſes cuiſſes, du deſſous de ſa queue, eſt d'un rouge charmant, ainſi que le milieu du deſſus de ſes aîles ; tandis que le deſſous de ces mêmes aîles eſt d'un jaune éclatant ; au-deſſous du rouge des aîles regne un rang de plumes vertes, & le bout de ces grandes plumes eſt d'une couleur d'outremer luiſante ; il en eſt de même du deſſus de ſa queue & de ſon croupion. Cette queue s'étend bien au-delà des aîles, & eſt longue de dix pouces ; la femelle de cette eſpece de perroquet eſt d'un beau bleu d'azur en deſſus, & en deſſous d'un jaune charmant ; ſa queue eſt longue d'un pied & demi, tandis que l'oiſeau en ſon entier n'a que trente pouces

de longueur ; ses pattes sont ornées de grandes serres noires & recourbées ; cette espece de perroquet nous vient des deux Indes.

Celui qu'on nomme le perroquet *Arras*, est le plus grand & le plus gros de tous ceux qu'on connoisse. Sa tête, son col, son dos & son ventre, sont d'un plumage de couleur de feu, ses aîles sont nuancées de bleu, de rouge & de jaune ; sa queue est pour l'ordinaire toute rouge, elle est longue de quinze ou vingt pouces, il a l'œil assuré & un bec gros ; il marche d'un pas grand ; il apprend très-bien à parler dans sa jeunesse : il est doux & facile à apprivoiser ; il aime même d'être caressé ; il s'attache si fort à son maître, qu'il en est même jaloux. Ce perroquet est originaire de la Guadeloupe, d'où on nous l'apporte.

Le perroquet *Papegay* fait partie de ceux de la grande espece, mais il n'est pas commun : la variété de ses couleurs

le rend très-remarquable : le mâle eſt plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au-deſſous du bec, il eſt beaucoup moins mauvais que les deux autres eſpeces, & il a bien plus de facilité à apprendre à parler. Ces perroquets habitent le Bréſil, ils ſe plaiſent ſur-tout dans les pays où on cultive le poivre, le gérofle, la canelle & le riz; ils en font un grand dégât; ils conſtruiſent leurs nids dans des lieux inacceſſibles; leur ponte eſt de deux œufs. Les Sauvages, qui ſavent ſi bien manier l'arc, emploient de longues fleches pour leur chaſſe, & pour les abattre ſans les bleſſer; ils ne les tirent qu'après avoir mis au bout de leurs fleches un bourrelet de coton.

Les perroquets de moyenne grandeur ſont à peu-près de la groſſeur de nos pigeons domeſtiques; leur queue eſt courte; ce ſont ceux que les Anglois appellent *Parrots* & *Poppiniays*. De

cette famille ſont les perroquets blancs crêtés, les verds, les panachés, les cendrés, les gris blancs, les verdâtres, les beaux de Cluſius, ceux à collier des Indes orientales, ceux d'Angola, de Bengale, du Bréſil, des Barbades & de couleur de frêne.

Le perroquet blanc crêté eſt d'une très-belle figure; il a les pieds, les jambes & les cuiſſes jaunâtres, & ſes ongles petits, noirs & à peine crochus; ſa queue eſt retrouſſée comme celle d'un coq, & ſon plumage eſt entiérement blanc : il a le bec d'un cendré noirâtre, le cercle de ſes yeux eſt jaune, & le ſommet de ſa tête eſt garni de plumes grandes & pointues; ces plumes pendent en arriere & forment l'arc.

Le perroquet verd eſt fort commun le long de la riviere des Amazones; les plumes de ſes aîles & de ſa queue ſont rougeâtres par la partie ſupérieure; il a auſſi la partie ſupérieure de ſon bec rougeâtre; mais l'inférieure eſt blanche;

le sommet de sa tête est jaune, & l'iris de ses yeux est d'un jaune rouge; tout le reste de son plumage est d'un verd nuancé; il a sa queue fort courte, & les jambes & les pieds cendrés : les Indiens ceignent leurs têtes dans les jours de fêtes, avec les belles plumes de cet oiseau; ils en font aussi de très-belles ceintures.

Le perroquet panaché a son plumage agréablement mêlangé, ainsi que son nom l'indique assez; on s'apperçoit de ce mêlange principalement aux aîles & à la queue, son bec a souvent des teintes différentes; le haut de sa tête est de couleur d'or; & par tout le reste de son corps il y a un mêlange de verd, de couleur d'amethiste, de noir, de vermillon obscur & saffrané; les jambes de ce perroquet sont courtes, d'une couleur plombée, & ses ongles sont noirs. Il y en a parmi ceux de cette espece de variétés, qui ont le fond blan-

châtre, de même que le bec; le derriere de leur tête, de leur col & de leurs aîles eſt brunâtre; leur goſier imite le cinabre par ſa couleur; leur poitrine & leurs cuiſſes ſont verdâtres, & l'entre-deux de ces mêmes cuiſſes eſt de couleur de terre d'ombre: les grandes plumes de leurs aîles ſont d'un bleu mêlé de blanc; l'extrêmité de leur ventre eſt jaunâtre; leur queue eſt d'un rouge mêlé, tantôt de jaune & tantôt de bleu: enfin on diſtingue dans cet oiſeau ſept couleurs, la verte eſt la prédominante.

Le perroquet cendré eſt auſſi grand qu'un pigeon de voliere: il a le bec noir, & ſon corps eſt d'un cendré obſcur & ardoiſé: ſa queue eſt très courte & d'un beau rouge de cinnabre: il vient originairement de Mina, ville de S. Georges aux Indes: cette eſpece de perroquet apprend facilement à parler; on lui reproche même d'être trop jaſeur.

Le perroquet d'un gris bleu, appro-

che pour la grandeur du plus petit perroquet, que nous avons placé parmi ceux de la grande espece : il a la queue courte, & le corps d'un blanc si sale, qu'on diroit qu'il est cendré, son bec est noir, & on remarque le plus beau rouge sur le derriere de son dos, sur son croupion, sur toute se queue & sur toutes les plumes de ses aîles.

Le perroquet écarlate est bien moins gros qu'un pigeon : son corps est tout rouge ; les plumes qui couvrent ses aîles sont vertes, ses côtés sont jaunes : le dessous de sa queue est fauve au milieu, & le dessus est d'un roux verd ; au-dessus de ses genoux, on remarque un cercle de plumes vertes ; son bec & l'iris de ses yeux sont jaunes ; ses jambes sont noires & très-courtes ; cette espece de perroquet est originaire des Indes orientales.

L'espece de perroquet qui se nomme le beau perroquet de Clusius, est de la

grandeur d'un pigeon : sa poitrine, son col & son ventre varient en couleur, mais les bords sont d'un beau bleu, son dos est verd ; les plumes de ses aîles sont blancs & sa queue est verte ; rien n'est plus amusant que de voir cet oiseau en colere ; à l'instant ses plumes se redressent & forment une espece de huppe.

On donne le nom de perroquet des Indes orientales à un perroquet qui est beaucoup plus grand que le perroquet verd ; il a le sommet de la tête d'un verd bleuâtre ; sa mâchoire supérieure orangée & celle de dessous noire. L'iris de ses yeux est jaunâtre ; on remarque sous son col une bande noire, & par-dessus une autre de couleur de pourpre. Ces deux bandes s'étendent longitudinalement. Le plumage de la poitrine de ce perroquet est d'un rose pâle ; celui du dos, des aîles, du ventre, de la queue & des cuisses est d'un verd jaunâtre ; sa queue se termine en pointe, & est longue d'environ vingt pouces.

Le perroquet furnommé d'*Angola*, approche, pour la groffeur, d'une tourterelle, il a le bec fauve. Une belle couleur d'or, d'un rouge brillant, fe fait remarquer fur fa tête, fur fon dos, fur la poitrine & fur les plumes fcapulaires de fes aîles, le refte des aîles eft tout à la fois verd & bleu, fes jambes & fes pieds font d'un rouge bleuâtre; quant à fa queue elle eft fourchue, longue & d'un verd jaunâtre.

On appelle petit perroquet de Bengale, un perroquet qui eft grand comme un pigeon ordinaire, dont la mâchoire fupérieure eft roufsâtre, & l'inférieure noirâtre. Il a le derriere de la tête d'un rouge pâle, nuancé de pourpre; fa gorge eft noire; & autour de fon col on obferve un petit cercle de la même couleur; fa poitrine, fon ventre & fes cuiffes font d'un verd pâle & jaunâtre, les plumes de fon dos & celles de fes aîles font d'un beau verd d'herbe; on ne remarque

dans

dans sa queue que huit plumes ; les deux du milieu sont les plus longues ; le dessus en est verd, & le dessous est d'un jaune pâle.

Le perroquet du Brésil est plus grand que le petit perroquet de Bengale ; son bec est d'un fauve pâle ; l'iris de ses yeux est jaune & la paupiere noire. Sa tête est couleur d'écarlate, & on remarque sur son sommet une huppe d'un beau bleu ; on y voit au-dessous un beau cercle jaune. La poitrine & le dessus du dos sont d'un rouge vif ; le dessous des aîles est jaunâtre, & leurs plus longues plumes sont d'un beau bleu d'azur ; le dessus du col, du ventre & des cuisses est bleu, entremêlé de couleur de rose, & se termine près la queue dans un mêlange d'écarlate. Cette même queue est d'un pourpre nuancé de bleu ; & ce qui fait donner la préférence à cette espece de perroquet par sa beauté, ce sont les nuances aurores de son dos qui se con-

ſondent imperceptiblement dans le bleu céladon.

Le perroquet des Barbades ne le cede en rien à celui de Bengale pour la grandeur. Il a le bec de couleur de corne, l'iris des yeux ſafrané, le plumage du devant de ſa tête d'un fauve pâle & entouré d'un beau jaune, qui s'étend juſques ſous la gorge; les plumes ſcapulaires du deſſus de ſes aîles ſont d'abord d'un beau bleu & enſuite rouges; ſa queue eſt d'un beau verd, on y compte douze plumes. Ses jambes ſont d'une couleur cendrée & emplumées juſqu'aux pieds. Le perroquet des Barbades paſſe pour être très-doux; il articule très-diſtinctement les mots qu'on lui apprend, & il a en outre l'avantage d'être fort beau en plumages.

Le dernier perroquet de la famille de ceux que nous avons appellés moyens, eſt le perroquet couleur de frêne, il eſt auſſi grand qu'un pigeon, il a le bec noir

& les narines fort voiſines l'une de l'autre. Tout ſon plumage eſt uniforme en couleur, ſinon aux environs de ſa queue, où la teinte eſt plus foible. Cette queue eſt d'un rouge vermeil, les plumes de ſa tête & de ſon col ſont très courtes.

Quant aux perroquets de la troiſieme diviſion, ils ne ſont pas plus grands que des merles ou des alouettes, & ils ont la queue très-longue ; on les nomme en France *Perruches* ou *Perriches* ; il y en a de pluſieurs eſpeces ; le perroquet à collier des Anciens, le petit perroquet toujours verd, le petit perroquet des Indes orientales, le perroquet rouge & verd, le perroquet rouge & crêté, le petit perroquet de Bontius.

Le perroquet à collier des Anciens nous a été apporté des Indes en Europe, il a la queue longue, l'iris des yeux jaune, le plumage verd & foncé ſur le dos, le collier d'un beau vermillon, le bec incarnat & aſſez gros, le ventre

nuancé d'un verd tendre, approchant du jaunâtre ; on remarque très-diftinctement une tache rouge fur les dernieres plumes des aîles; fa queue eft d'une couleur jaune verdâtre ; les pieds & les jambes font cendrés ; une ligne noire s'étend au-deffus du bec, de part & d'autre, jufqu'au collier.

Le petit perroquet tout-verd s'éleve le plus communément en France dans les maifons, il eft de la groffeur d'un étourneau ; fon bec eft de couleur de chair, de même que fes pieds & fes jambes. L'iris de fes yeux eft couleur de fafran ; il a les plumes du corps d'un beau verd de pré & les autres un peu plus claires; fa queue eft étroite, finit en pointe, & a environ huit pouces de longueur. On eft obligé de lui accommoder le bec au moins deux fois l'année ; fon cri n'eft pas agréable, & il ne parle que très-peu, il eft originaire de l'Ifle de Saint Domingue. C'eft au milieu des écueils qu'il fait ordinairement fon nid ;

on lui donne pour nourriture du chenevis, des fruits, du biſcuit, du ſucre & du pain trempé dans de l'eau & du vin.

Le petit perroquet verd des Indes orientales eſt un peu plus grand que l'alouette ordinaire; ſon bec eſt de couleur fauve; le plumage du devant de ſa tête & de ſa gorge eſt d'un rouge écarlate; celui de derriere la tête, du dos, de la poitrine & des aîles, eſt d'un beau verd, de même que les plumes du croupion; mais celles-ci ſont un peu nuancées de bleu; la queue de cette eſpece de perruche eſt courte; les trois plumes avancées en-dehors, à droite & à gauche, ſont d'un beau rouge; elles ſont bordées de noir, & ont leurs pointes vertes. Leurs jambes & leurs pieds ſont griſâtres; cette eſpece de perruche eſt de la plus grande douceur; on la nourrit aiſément en cage avec ſa femelle.

Le perroquet rouge & verd eſt de la même grandeur que le petit perroquet

tout verd ; il a le bec court, rouge & médiocrement courbé ; le champ de ſon plumage eſt de quatre couleurs, le rouge & le verd y dominent ſur-tout. Son dos, le deſſus de ſa tête, & les grandes plumes de ſes aîles ſont d'un verd éclatant ; les plumes ſcapulaires ſont bleues. Deux des grandes plumes de dehors ſont vertes, & les autres d'un bleu très-couvert ; il a l'iris rouge ; on apperçoit des tâches bleues devant & derriere les yeux ; le deſſous de ſon ventre eſt couleur de rouille ſafranée ; ſa poitrine & ſon ventre ſont d'un beau rouge, ornés de petites lignes tirées en long ; ſa queue eſt beaucoup plus longue que ſon corps, verdâtre en-deſſus & rouge en-deſſous. Ses jambes & ſes pieds ſont très-noirs.

A l'égard du perroquet rouge & crêté, il a l'iris rouge, la prunelle noire ; les aîles, la queue & la crête rouges ; tout le reſtant de ſon plumage eſt verd, ſa

crête est totalement semblable à celle du perroquet bleu & crêté, elle est formée par six plumes, dont trois grandes & trois petites.

Le petit perroquet de Bontius est de la grandeur d'une alouette ; son bec & son gosier sont grisâtres ; l'iris de ses yeux est argenté ; il a les aîles vertes, mêlées de quelques plumes rouges ; on remarque sur sa tête de belles plumes qui s'y élevent en forme de crête. Le bas de son ventre, sa crête, son col, & le dessus de sa queue sont de couleur incarnate, ses plumes finissent par un beau mêlange de verd & de blanc.

Les perroquets construisent leurs nids avec beaucoup d'adresse ; ils en forment le tissu avec quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres qu'ils ont soin de ramasser, & ils les suspendent aux extrêmités des branches les plus foibles des arbres les plus élevés ; ils font consister leur plaisir à faire balancer ces nids ;

la forme qu'ils leur donnent, eſt celle d'un ballon, & leur longueur eſt d'un pied; ils y ménagent uniquement un trou pour leur ſervir de paſſage. Quand ils ne ſuſpendent pas leurs nids, ils les pendent dans des trous d'arbres; & pour peu qu'un trou ſoit commencé, ils ont bientôt fait de lui donner de l'ouverture, par le moyen de leurs becs; ils y mettent au fond quelques plumes, la femelle y dépoſe deux œufs, & elle les couve alternativement avec le mâle; ces œufs ſont gros à peu-près comme ceux d'un pigeon, & ſe trouvent quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix; on prétendoit autrefois que les perroquets ne faiſoient point de petits dans notre continent, mais on eſt actuellement perſuadé du contraire, puiſqu'il s'en eſt trouvé qui en ont fait il y a quelques années à Sens.

Lorſque les perroquets ſe trouvent en campagne, ils volent en troupes, &

recherchent les grains & les fruits, à fur & à mesure qu'ils acquierent de la maturité. Rien n'est plus singulier que de voir & d'entendre ces oiseaux, quand ils sont perchés sur les arbres. Les Chasseurs ne peuvent qu'à peine les y attraper ; ils changent de place à chaque instant, & ils n'ont pas plutôt béquetés un fruit, qu'ils volent à un autre. Si on en abat un d'un coup de fusil, aussi-tôt tous les autres le regardent tomber, & se mettent à crier ensuite de toutes leurs forces ; il n'y a aucun pays parmi ceux que ces oiseaux habitent, qui ne se ressente du dégât qu'ils y font pour les grains ; les enfans sont obligés de garder les moissons, si on veut les en garantir. Ces oiseaux aiment sur-tout le muscadier, ils mangent de la graine de carthame sans en être incommodés, c'est néanmoins un purgatif pour l'homme.

La chair des perroquets se ressent

toujours pour la ſaveur de la nourriture que ces oiſeaux prennent ; s'ils mangent de l'acajou, cette chair a la ſaveur d'ail ; & quand ils prennent du piment pour leur nourriture, leur chair a un goût de gérofle & de canelle fort agréable ; ſi leurs alimens ſont des prunes de Montbin, de Cachiman & de Goyaves, ces oiſeaux deviennent extrêmement gras ; on obſerve que la graine de coton les enivre & produit chez eux la même choſe que le vin chez les hommes ; car quand ils ſont ainſi enivrés, ils ne ſont pas difficiles à attraper.

A l'égard des perruches, toutes les eſpeces ſifflent diverſement ; elles contrefont auſſi très-bien les ris & les pleurs des enfans ; il faut leur accommoder le bec, comme nous avons dit des perroquets ; on peut leur donner pour nourriture du pain trempé, des châtaignes, des poires, des pommes & du

chenevis ; cependant ce que ces oiſeaux aiment le mieux, eſt la graine de carthame ; on en trouve chez les Herboriſtes, ils vivent environ douze à quinze ans.



CHAPITRE VI.

De l'Etourneau.

L'Etourneau eſt un oiſeau à peu-près de la groſſeur d'un merle, dont il ſera parlé dans le chapitre ſuivant ; il a environ huit pouces & demi de longueur, du bout du bec à celui de la queue, & près de quinze pouces de vol. Le haut de la tête, le deſſus du col & le dos ſont d'un noirâtre changeant en pourpre & en verd foncé, mais très-brillant, chaque plume eſt rouſsâtre à ſon extrêmité ; ſes joues, ſa gorge, le bas de ſon col, ſa poitrine & ſon ventre ſont de même ; ſes plumes ſont cependant terminées par une couleur blanchâtre ; celles de la tête & du col ſont longues & étroites ; ſes jambes ſont couvertes juſqu'au talon de plumes d'un

cendré brun, terminées de roufsâtre clair. On remarque dix-neuf plumes à l'aîle ; la premiere eft extrêmement courte ; la feconde eft plus longue que les autres ; elles font mêlées d'un cendré brun, prefque noirâtre, de roufsâtre, & d'un verd foncé & brillant ; fa queue n'a guère que deux pouces & demi de longueur, elle eft formée de douze plumes ; elles font d'un cendré brun très-foncé, bordées extérieurement & par le bout de roufsâtre ; l'iris des yeux eft de couleur de noifette ; le bec eft long d'environ quinze lignes, droit, convexe, jaunâtre à fon origine, & brun vers le bout, obtus & un peu plus large qu'épais ; fes pieds font couleur de chair, & ont trois doigts devant & un derriere, armés d'ongles noirâtres ; la femelle a le bec tout brun & le dos moins brillant que celui du mâle.

L'étourneau eft très-commun, il a le caractere gourmand, il fe nourrit de

vermiſſeaux, de ſcarabées & d'autres inſectes ; les bayes de ſureau & d'autres arbuſtes, les raiſins, les olives, le millet, l'avoine & d'autres ſemences ſont auſſi de ſon goût, il aime encore la ciguë & la chair de cadavres. Ce n'eſt pas un oiſeau de paſſage, quoique quelques Auteurs l'aient penſé, fondés ſans doute ſur ce que ces oiſeaux s'aſſemblent quelquefois le ſoir en ſi grande quantité, & volent avec tant de rapidité, qu'ils font un bruit ſemblable à celui d'un tourbillon.

Les étourneaux habitent pendant l'été les forêts, les prés, & les lieux aquatiques ; pendant l'hiver ils ſe retirent dans les tours, ſous les toits des maiſons, & dans les trous qu'ils y rencontrent. On ne voit preſque jamais les étourneaux ſolitaires, ils ſe plaiſent en ſociété, ils s'aſſocient même pour voler avec certaines grives ; ils vivent pendant environ cinq ou ſix ans. Les femelles pon-

dent quatre ou cinq œufs, légérement teints d'un bleu verdâtre. Ces oiseaux sont fort dociles, ils apprennent à répéter assez distinctement quelques mots.

On distingue plusieurs especes d'étourneaux, le vulgaire, le blanc, le bleu & & le noir, celui à tête blanche, le gris, sans y comprendre ceux qui sont étrangers à la France.

Nous prenons en France les étourneaux aux filets, le long d'une mare, avec quelques appellans, depuis la S Jean jusqu'à la mi-Août. Les Habitans de la Louisiane ont une méthode particuliere pour attraper ces oiseaux, c'est cependant toujours aux filets. Avant de les tendre, ils vont nettoyer un emplacement à l'entrée d'un bois, cet emplacement doit être proportionné au filet qui est long & étroit; on y pratique une espece de sentier, dont la terre est battue & très-unie, on étend les deux parties du filet des deux côtés du sentier sur

lequel on fait une trainée de riz ou d'autres graines. On se met ensuite en embuscade derriere les broussailles, auxquelles répond la corde du tirage. Tandis que les étourneaux mangent le grain, on fait tomber sur eux les filets, & quand on les veut prendre sûrement & en grand nombre, on est contraint de les assommer. On peut en attraper quelquefois jusqu'à trois cens d'un seul coup.

Le vol circulaire des troupes d'étourneaux donne au Chasseur la facilité d'en tuer beaucoup avec les armes à feu, s'il se tient à couvert de quelques branches ou roseaux ; car dès qu'il en tombe un, mort ou blessé, tous les autres voltigent à l'entour.

Les étourneaux sont très-gras en automne ; on peut les engraisser dans les volieres, mais il leur faut des juchoirs ; on les y nourrit de millet, de froment, & on a soin de les abreuver d'eau nette : il ne leur faut qu'un mois pour leur don-

ner toute la graiſſe dont ils ſont ſuſceptibles; ils ſont pour lors bons à manger ou à vendre. Il y a de certaines gens qui ne vivent que de ce commerce. Le dégât que les étourneaux font dans les champs & dans les vignes, eſt ſouvent ſi conſidérable, que les loix ont placé ce dommage parmi ceux qui proviennent de force majeure; le Propriétaire doit en indemniſer, ſelon les loix, le Fermier, à proportion de ſa perte.

L'étourneau vit vingt ans & plus; il eſt fort docile, on l'apprivoiſe facilement. Pline rapporte que les deux jeunes Princes, Brutus & Germanicus, fils de Claude, avoient un étourneau qui parloit grec & latin; cet oiſeau étudioit ſeul, dit-il, les leçons qu'on lui donnoit, on lui entendoit dire journellement quelque choſe de nouveau, i répétoit même quelquefois des diſcours entiers & ſuivis.

Les Anciens aimoient beaucoup la

chair d'étourneau, ils en fervoient fouvent fur leurs tables; leur tête fent cependant un peu l'odeur de la fourmi; c'eft pour cette raifon qu'on la jette avant d'apprêter l'oifeau; on en ôte auffi la peau, parce qu'elle eft amere; pour que l'étourneau foit bon à manger, il faut qu'il foit jeune & gras; celui qui eft vieux & maigre eft dur, de mauvais goût, il engendre même un fuc mélancolique; mais lorfqu'il eft jeune, il fournit un aliment qui convient à toute forte d'âge & de tempérament.



CHAPITRE VII.

DU MERLE.

Le Merle eſt un oiſeau qui égale la grive en grandeur, il peſe de même qu'elle, quatre onces; ſa longueur eſt de neuf pouces & demi depuis la pointe du bec juſqu'au bout des pieds, & dix pouces & demi ou onze pouces juſqu'au bout de la queue; ſon bec eſt long d'un pouce, d'un jaune ſafrané; mais dans la femelle la pointe & le deſſus du bec ſont noirâtres; le dedans de ſa bouche eſt jaune dans l'un & l'autre ſexe; la circonférence des paupieres eſt pareillement jaune; il y a à chacune des aîles de cet oiſeau dix-huit grandes plumes; la quatrieme eſt la plus longue; ſa queue eſt longue de quatre pouces & demi, formée par douze plumes d'égale grandeur, excepté les dernieres de chaque

côté qui ſont tant ſoit peu plus courtes que les autres ; ſes pieds ſont nuds ; le doigt extérieur & poſtérieur ſont égaux ; le premier eſt attaché à celui du milieu par ſa partie inférieure ; le foie de cet oiſeau eſt diviſé en deux lobes, dont le droit eſt le plus grand ; la véſicule du fiel a ſon attache au foie ; ſon eſtomac eſt moins muſculeux que dans les autres oiſeaux. MM. Arnauld de Nobleville & Salerne n'ont remarqué dans cet oiſeau aucun veſtige d'appendice inteſtinale.

Le merle ſe nourrit indiſtinctement de bayes & d'inſectes. Lorſque les merles ſont encore jeunes & de l'année, ils ont le bec noirâtre ; mais le bec change de couleur au bout d'un an, & devient d'un beau jaune, & quand ils ſont avancés en âge, ils ſont très-noirs par-tout. En général les merles & les fauvettes dans leur jeuneſſe ſont plutôt bruns que noirs ; leur poitrine eſt rouſsâtre & leur ventre un peu grisâtre ; quand ils

font encore petits, il eſt impoſſible de diſtinguer les merles d'avec les fauvettes par la couleur.

Le propre du merle eſt de chanter beaucoup ; la femelle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres, parſemés de taches brunes ; cet oiſeau conſtruit ſon nid avec tout l'art poſſible ; il emploie à l'extérieur de la mouſſe, des rameaux déliés & des racines menues, qu'il lie enſemble avec de la boue pour tenir lieu de colle ; le dedans en eſt auſſi lutté. Cet oiſeau ne pond pourtant pas ſes œufs ſur la boue à nud, comme fait la grive, mais il met par-deſſus la boue du chaume, de la paille, du poil ou du crin, ou d'autres matieres molletes propres à recevoir ſes œufs, pour qu'ils ſoient moins expoſés à ſe caſſer, & que les petits ſoient couchés plus mollement. Le merle aime à ſe baigner & à s'éplucher ; il aime auſſi à voler ſeul, & c'eſt de ſon amour pour la

solitude, que Varron & Festus ont tiré l'étymologie de son nom latin. Aristote a observé de son tems que cet oiseau gazouille en hiver, mais qu'en été il chante à gorge déployée, & cependant il est de fait, qu'il commence à chanter dès que la neige est à peine fondue; son chant n'est pas même désagréable, quand on l'entend dans un bois où il y a un écho, ou dans une vallée. Dès que cet oiseau a une fois appris quelque chose, il le retient toute sa vie; il est très-docile, & on peut l'instruire à parler; mais sa voix n'est jamais articulée, comme celle du perroquet; le merle est si commun, qu'il se fait entendre partout par son chant, & qu'on l'éleve presque chez tous les Artistes en cage. Quand il est en campagne, il fait son séjour des bocages épais; il place ordinairement son nid dans l'épine blanche à la hauteur d'un homme ou à peu-près. Le merle couve de tems-en-tems à la

place de ſa femelle pendant le jour, & pendant le reſtant du tems il lui porte à manger, l'égaie par ſon chant, & veille autour d'elle pour en écarter l'ennemi. On prétend que les merles ſont des petits deux fois par an ; ils doivent donc commencer au premier printems avant les autres oiſeaux, on pourroit les faire couver en cage.

Un curieux Obſervateur en Ornythologie rapporte, qu'ayant mis deux merles, mâle & femelle, dans une grande voliere au fond de ſon jardin, où il y avoit un if en pyramide, il ſuivit leurs procédés. D'abord ils poſerent de la mouſſe pour baſe de leurs nids, puis ils répandirent ſur cette baſe la pouſſiere dont ils avoient rempli leur gozier ; & piétinant dans l'eau pour ſe mouiller les pieds, ils la détremperent, ce qu'ils continuerent de faire couche par couche ; la femelle couva ſeule ſes œufs, étant nourrie ſoigneuſement par le mâle;

les petits éclos, ils leur donnoient des vers de terre coupés par morceaux, ayant l'attention d'aller recevoir la fiente, que chaque petit rendoit après avoir avalé la becquée. Cette fiente servoit en partie de nourriture au pere & à la mere; ils firent ainsi quatre couvées dans l'année, mais ils mangerent les deux dernieres; l'Observateur a vu le merle tuer ses petits l'un après l'autre, & les donner à manger à sa femelle; d'où il conclut que c'est-là la raison pour laquelle les merles étant si féconds, sont néanmoins peu communs en comparaison des grives & des alouettes.

Les merles ne vivent pas long-tems, & la raison qu'on en donne dans le pays de Sologne, c'est parce qu'ils ont coutume de dormir le cul au vent, tout le contraire des autres oiseaux, qui tournent toujours la tête du côté du vent pour dormir, afin que leurs plumes ne soient point dérangées, & qu'ainsi ils

aient

aient moins froid durant la nuit; mais cette obſervation paroît un peu ſuſpecte.

On fait la chaſſe des merles de pluſieurs façons, à l'araigne, à la repenelle & à la foſſette : voyez ce que nous diſons de ces chaſſes dans le *Dictionnaire Vétérinaire*, art. *merle*.

Les merles ſont très en uſage parmi les alimens, & méritent à juſte titre d'être placés au nombre des oiſeaux, dont la chair fournit un bon ſuc. Les Romains les engraiſſoient dans les volieres avec les grives, mais on prétend qu'ils ne ſont pas ſi délicats, ni ſi faciles à digérer, quoique néanmoins certains Auteurs les leur préferent; le tems qu'ils ſont les meilleurs, c'eſt pendant les vendanges, parce qu'ils mangent pour lors du raiſin; mais leur chair devient amere, lorſqu'ils ſont réduits à ſe nourrir de baÿes de génievre, de graines de lierre & d'autres fruits ſemblables; pour avoir les merles bons à manger, il faut les

choisir jeunes, tendres & bien nourris; car quand ces oiseaux vieillissent, leur chair devient dure, seche & de digestion difficile; ils conviennent en tout tems, à toutes sortes d'âges & de tempéramens.

Pour ce qui concerne l'usage du merle dans la Médecine, on dit sa chair propre contre le cours de ventre & la dyssenterie; mais il est à observer, que ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, ou qui portent quelques ulceres, doivent s'abstenir d'en manger; on vante beaucoup contre la sciatique, l'huile dans laquelle on a fait cuire des merles; & la fiente de ces oiseaux dissoute dans du vinaigre, dissipe les rousseurs du visage, & les taches de la peau, si l'on s'en sert en liniment.



CHAPITRE VIII.

DES SERINS.

LE Serin eſt un oiſeau qui nous vient de Canarie, il s'eſt naturaliſé dans notre climat, & il y eſt devenu un oiſeau domeſtique ; il eſt gros à peu-près comme le friquet ou moineau de campagne ; il a de longueur depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, cinq pouces trois lignes, & juſqu'à celui des ongles, quatre pouces huit lignes. Son bec eſt long de quatre lignes & demie, depuis la pointe juſqu'aux coins de ſa bouche ; ſa queue a deux pouces deux lignes de longueur ; ſon pied a ſept lignes, & celui du milieu des trois doigts extérieurs, joint avec l'ongle, huit lignes & demie ; les doigts látéraux ſont beaucoup plus courts, & celui de der-

riere eſt de la même longueur que ceux-ci ; ſon envergure eſt de ſept pouces ſix lignes, & ſes aîles étant pliées, s'étendent un peu au-delà de la moitié de la longueur de la queue. Tout le corps de cet oiſeau eſt couvert de plumes blanches à leur origine, & d'une belle couleur de citron vers le bout ; en ſorte qu'il n'y a néanmoins que cette derniere couleur qui paroît, quand elles ſe trouvent couchées les unes ſur les autres ; les couvertures du deſſus & du deſſous des aîles ſont de la même couleur, ſi on excepte cependant le côté intérieur des grandes du deſſus les plus éloignées du corps, qui eſt entiérement blanc. Les plumes des aîles ſont au-deſſus d'une belle couleur de citron du côté extérieur, & blanches du côté intérieur ; elles ſont tout-à-fait blanches en-deſſous ; ſa queue eſt compoſée de douze plumes, les deux du milieu ſont en-deſſus d'une couleur de citron ; les la-

térales sont de la même couleur du côté extérieur & blanches du côté intérieur ; le dessous de ces douze plumes est blanc; celles du milieu sont beaucoup plus courtes que les latérales, ce qui fait que la queue est fourchue; son bec est blanc, petit, pointu ; ses pieds & ses ongles sont d'un blanc tirant sur la couleur de chair; la femelle diffère du mâle par sa couleur qui est d'un jaune pâle. La couleur de ces oiseaux varie cependant beaucoup, & on leur donne en conséquence de cette variété différens noms.

Le premier est le serin gris commun ; le second, le serin gris aux duvets & aux pattes blanches, auquel on donne le nom de race de panachés ; le troisieme, le serin gris à queue blanche, race de panachés ; le quatrieme, le serin blond commun ; le cinquieme, le serin blond aux yeux rouges; le sixieme, le serin blond doré; le septieme, le serin blond aux duvets,

race de panachés ; le huitieme, le ſerin blond à queue blanche, race de panachés ; le neuvieme, le ſerin jaune commun ; le dixieme, le ſerin jaune aux duvets, race de panachés ; l'onzieme, le ſerin jaune à queue blanche, race de panachés ; le douzieme, le ſerin agathe commun ; le treizieme, le ſerin agathe aux yeux rouges ; le quatorzieme, le ſerin agathe à queue blanche, race de panachés ; le quinzieme, le ſerin agathe aux duvets, race de panachés ; le ſeizieme, le ſerin iſabelle commun ; le dix-ſeptieme, le ſerin iſabelle aux yeux rouges ; le dix-huitieme, le ſerin iſabelle doré ; le dix-neuvieme, le ſerin iſabelle aux duvets, race de panachés ; le vingtieme, le ſerin blanc aux yeux rouges ; le vingt-unieme, le ſerin panaché commun ; le vingt-deuxieme, le ſerin panaché aux yeux rouges ; le vingt-troiſieme, le ſerin panaché de blond ; le vingt-quatrieme, le ſerin panaché de

blond aux yeux rouges ; le vingt-cinquieme, le ferin panaché de noir ; le vingt-fixieme, le ferin panaché de noir jonquille aux yeux rouges ; le vingt-feptieme, le ferin panaché de noir jonquille & régulier ; le vingt-huitieme, le ferin plein qui eft le plus rare ; le vingt-neuvieme enfin, le ferin à huppe. Le ferin l'emporte fur tous les oifeaux par la douceur & la mélodie de fon ramage, par la beauté & la richeffe de fon plumage, par la douceur de fon caractere, & par la facilité qu'on a de l'apprivoifer & de lui apprendre à parler & à fiffler.

La ferine pond cinq à fix œufs d'une couvée ; c'eft la femelle qui eft ordinairement chargée de la couvaifon, & quand le mâle eft bon, il a foin de lui porter à manger, ce qui n'arrive pas néanmoins toujours ; la femelle eft pour lors obligée de quitter fon nid de tems à autre, pour fienter & pour prendre de la nourriture.

Dans tous les pays de l'Europe on se fait un amusement d'élever les serins : on les fait non-seulement couver ensemble dans des volieres, mais on les accouple encore avec d'autres oiseaux d'un genre approchant, & on en obtient une espece bâtarde, à laquelle on donne le nom de mulets; les mulets ont pour l'ordinaire la tête & la queue du pere, mais ils sont tous inférieurs, comme provenans de différens genres ; les genres avec lesquels on appaire ordinairement le serin, sont le bruan, le pinçon, la linotte, & sur-tout le chardonneret.

Ceux qui font nicher des serins, ont toujours observé que la femelle pond son œuf sur les six heures du matin, & qu'elle ne passe jamais sept heures, à moins qu'elle ne soit malade, ou que l'œuf ne puisse sortir à cause de sa grosseur, ou parce qu'il est sans coquille, & dans ce cas, il faut faciliter son espece d'accouchement ; ils ont encore obser-

vé que les petits éclosent à la même heure que les œufs ont été pondus ; il s'est trouvé des serins qui ont vécu jusqu'à dix-neuf ans M. Sprengel a fait plusieurs observations sur les canaries mulets ; il a suivi pour cet effet très-exactement la multiplication des oiseaux qui provenoient de l'accouplement des serins avec les chardonnerets ; & cet Oiseleur assure que les mulets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux & avec leurs races paternelles & maternelles : les preuves qu'ils en donnent ne laissent même rien à desirer à ce sujet, quoiqu'on ait toujours regardé avant lui les serins mulets comme stériles. Ceux-ci ont la voix beaucoup plus forte que les serins ordinaires. Cependant ils ont tous en général la voix douce & perçante : ils la soutiennent encore long-tems sans perdre haleine : ils peuvent aussi l'abaisser & l'élever de tems-en-tems par différentes inflexions, avec lesquelles ils

font une mélodie fort agréable. Quand on les inftruit dès leur tendre jeuneffe, ils apprennent facilement des airs de flageolet & de ferinette, qu'on eft charmé de leur entendre répéter. On nourrit les ferins avec du chenevis, du millet, de la navette & de l'alpifte. Le mouron les réjouit beaucoup & les maintient en fanté. Nous ne nous étendrons pas plus au long fur cet oifeau ; voyez ce que nous en avons dit dans les *amufemens innocens* ou *le parfait Oifeleur*.



CHAPITRE IX.

DU ROSSIGNOL.

LE Rossignol est de tous les oiseaux celui, dont le chant est le plus mélodieux, aussi occupe-t-il la premiere place, suivant les Naturalistes, parmi les oiseaux de chant; il est un peu moins gros que le moineau, & est à peu près de la grosseur de la fauvette; sa tête, son col & son dos, sont communément d'un gris brun tirant sur le roux; sa gorge, sa poitrine & son ventre sont gris-blancs; mais cette couleur est un peu plus foncée à la partie inférieure de la gorge & très-claire sur le ventre; les aîles sont mêlangées de gris-brun & de blanc roussâtre; la premiere plume de chaque aîle est fort courte; il y a douze plumes à sa queue, nuancées de brun plus ou moins roux, & la longueur de cette queue n'est

que de deux pouces & demi; son bec est tout au plus de trois quarts de pouce de long & est fait en alêne; chaque pied a trois doigts en avant, & parderriere un quatrieme, dont l'ongle est courbé en arc.

On distingue le mâle de la femelle par son plumage, qui est d'un gris plus cendré; mais le vrai caractere distinctif, selon Aldrovande, c'est que l'anus de celui-là forme un tubercule ou une éminence, qui excéde de deux lignes au moins le niveau de la peau, tandis que cela ne se rencontre pas dans la femelle.

Le Rossignol ne vit point en société de même que les autres oiseaux; aussi ne place-t-il jamais son nid dans le voisinage d'un autre; il est craintif & sauvage de sa nature, & ce n'est qu'avec peine qu'on peut l'apprivoiser; cependant on parvient à le rendre familier; il est jaloux de sa femelle, vorace & gourmand; quoiqu'il cherche toujours un

endroit à l'abri du vent du nord, on l'a vu néanmoins s'expofer plufieurs fois au froid, & chanter même en plein air fur un arbre pendant les jours de froids piquans, qui regnent quelquefois en Avril; il n'eft pas par conféquent auffi délicat qu'on l'a penfé jufqu'à préfent. Des amateurs & des curieux affurent en avoir confervé pendant douze à quinze ans & même davantage; c'eft un de ces oifeaux qu'on nomme de paffage, il ne paroît guère avant la mi-Avril, & dès la fin d'Octobre on n'en voit plus pour l'ordinaire.

Quant à fa nourriture, lorfque cet oifeau eft en liberté, comme il eft naturellement vorace, il fe nourrit d'araignées, de cloportes, de mouches, d'œufs, de fourmis, de vers & autres infectes, de figues, de bayes de cornouillers. Les lieux frais & ombrageux, tels que les bofquets, treilles, haies vives, forment pour l'ordinaire fon fé-

jour ; il ſe garantit même par-là du froid, qui généralement parlant lui eſt nuiſible ; il n'habite que fort rarement ſur les arbres élevés, ſi on en excepte cependant le chêne.

Nous allons rapporter ici la nourriture qui convient pour élever les Roſſignols en cage, elle nous a été communiquée par M. Villemet, Apothicaire à Nanci. Ceux qui veulent jouir du plaiſir d'entendre chanter les roſſignols dans leur appartement, le payent bien cher, par la difficulté qu'il y a de leur trouver une nourriture propre. Les oiſeaux à becs fins, tels que le roſſignol, ſont inſectivores, par conſéquent cette famille de volatils n'eſt pas facile à nourrir & à élever en cage ; cependant avec des vers de farine, on parvient à les habituer à y reſter, & même à les faire chanter huit ou dix jours au plus tard après leur détention ; mais comme on n'a pas toujours de ces vers à ſa diſpoſition, après

cinq ou six jours de détention, on les habituera à de la viande bouillie, hachée très-menue, à laquelle on ajoûtera une petite pincée de chenevis concassé & un peu de blanc d'œuf cuit dur, qu'on aura soin aussi de faire bien hacher : cependant on mêlera avec cette nourriture des vers de farine coupés en plusieurs morceaux, & on ne les leur retranchera que par gradation, pour les habituer uniquement à se nourrir avec la viande bouillie de bœuf sans graisse, le chenevis & le blanc d'œuf ; on pourra encore de tems-en-tems y mêlanger du mouton bouilli, du veau & même du porc, suivant les saisons. Les variations dans les alimens du rossignol font souvent très-bien. On aura grand soin de renouveller tous les jours cette nourriture, de même que l'eau qu'on lui donnera à boire, il ne lui en faut que très-peu, pour qu'il ne puisse pas se baigner. On ne nettoiera point sa cage, s'il est

nouvellement pris, pendant tout le tems qu'il chante, de peur de l'effaroucher & de lui faire discontinuer sa mélodie : en suivant ces préceptes, on aura le plaisir de l'entendre chanter pendant toute la saison, laquelle passée, on l'habituera comme par degrés au grand jour ; en soulevant de tems-en-tems la serge, dont doit être couverte la partie antérieure de sa cage. Le rossignol entre en mue pour l'ordinaire en Juillet & Août ; après cette mue, c'est-à-dire, sur la fin de Septembre, on le placera dans un poële bien aéré pour y passer l'hiver, tems des plus critiques pour le rossignol, qui périt ordinairement dans notre climat, pendant cette triste saison ; les Allemands par le moyen de leurs poëles chauds, parviennent à conserver les rossignols pendant quinze à dix-huit ans ; ils ont le plaisir de les entendre chanter dès le commencement de Décembre, & ces oiseaux y continuent presque tous

les jours leur chant mélodieux jusqu'en Juin, Juillet & Août; mais on a soin dans ce pays de ne les point changer de place , ou le moins qu'il est possible. Pendant l'été , saison dans laquelle les œufs & les vers de fourmis sont très-communs, on peut en donner quelques-uns au rossignol; on le rend par-là plus robuste: on fera même très-bien d'en faire sécher pendant l'été pour lui en donner en hiver. Une nourriture à laquelle on peut encore très-bien habituer les rossignols , est une pâte préparée avec une livre de rouelle de bœuf, quatre onces de pois de jardin ordinaire, pareille quantité de millet jaune, autant de semence de pavots blancs ou noirs, de même que d'amandes douces , une once de farine de froment, une demi-livre de miel blanc, & du beurre frais de la grosseur d'un œuf de pigeon : on fait pulvériser ensemble les pois, le millet, & la semence du pavot, & on les éta-

mise bien : on hache encore très-menue la rouelle de bœuf, ou bien on la pile dans un mortier de marbre ou de pierre, après en avoir auparavant ôté la graisse & les membranes ; on réduit aussi en pâte les amandes douces après les avoir dépouillées de leurs écorces ; & pour les empêcher de s'huiler pendant qu'on les pile, on y verse de tems-en-tems quelques gouttes d'eau ; on mêle ensuite le tout, excepté le beurre, qui servira à graisser le poëlon de terre qui doit servir à la cuisson de cette pâte ; on ajoûte à tout cela six jaunes d'œufs frais ; on met le tout sur un petit feu, ayant bien soin de remuer sans discontinuer. Quand ce mêlange est cuit, ce dont on s'apperçoit lorsque la viande n'a plus d'humidité, qu'elle est bien desséchée, & que le tout peut se réduire en poudre ; on l'ôte pour lors de dessus le feu, & après l'avoir fait réfroidir, on la garde dans un pot de terre

ou de fayance bien bouché avec un tiers de cette pâte en poudre, autant de viande bouillie, & pareille quantité de mie de pain ; on en fait une autre pâte que l'on rend liquide, en y ajoûtant de l'eau en suffisance ; par le moyen de cette nourriture, dont les rossignols sont fort friands, on les déshabitue insensiblement de boire de l'eau, d'autant qu'elle sera suffisamment aqueuse, & que les rossignols ne sont pas naturellement altérés ; pendant l'été, on pourra ajoûter à cette pâte un huitieme d'œufs de fourmis ; les rossignols en chanteront beaucoup mieux ; on leur renouvellera journellement cette nourriture, on nettoiera même très-proprement leur mangeoire.

Avec une pareille nourriture, ou avec des vers de farine, on pourra habituer parfaitement toutes sortes d'oiseaux de la famille des rossignols ; mais il leur faut à tous des cages pareilles à

celles des roſſignols, (voyez *les amuſemens innocens ou parfait Oiſeleur*, cette cage y eſt decrite) & les placer pendant l'hiver dans des appartemens bien chauds & bien aérés.

Une autre nourriture plus aiſée à préparer pour ces différens oiſeaux, & qui n'eſt pas moins bonne, eſt une pâte faite ſimplement avec deux tiers de cœur de bœuf, dont on aura ôté les membranes & la graiſſe, & un tiers de farine de ſemence de pavots noirs ou blancs, n'importe : on alliera les deux ſubſtances avec un peu d'eau, & on en fera une pâte, qu'il faudra renouveller tous les jours, ayant même grand ſoin de nettoyer chaque jour la mangeoire où eſt cette nourriture.

On ne donnera plus d'eau aux roſſignols, lorſqu'on les aura habitués à cette vitaille ; elle eſt ſur-tout excellente pour les jeunes roſſignols qu'on éleve à la brochette ; mais il faut obſerver très-exac-

tement de ne leur donner jamais d'eau ; lorſqu'on voudra les régaler de vers de farine, on coupera auparavant la tête de ces vers, ſans quoi les jeunes oiſeaux pourroient même très-bien en périr. On ne leur en donnera même qu'un ou deux par jour, parce que ces vers les échauffent trop.

On peut encore nourrir un roſſignol en cage, tant en hiver qu'en été, avec une pâte compoſée de ſix onces de pois chiches, ſix onces d'amandes douces, quatre onces de beurre frais, trois jaunes d'œufs, trois onces de miel & un gros de ſafran.

Pour ce qui concerne tous les autres détails particuliers au roſſignol, nous renvoyons nos lecteurs aux *amuſemens innocens*, *ou parfait Oiſeleur*, chap. I.



CHAPITRE X.

Des Linottes.

La Linotte eſt un petit oiſeau que Linneus place dans la famille des moineaux; les Ornithologiſtes en diſtinguent différentes eſpeces : la linotte ordinaire, la linotte griſe, la grande linotte des vignes, la petite linotte des vignes, la groſſe linotte des montagnes, la très-petite linotte, la linotte de Lorraine, &c.

La commune eſt un petit oiſeau gros comme un moineau, qui a la tête couverte d'un plumage cendré noir; ſon dos eſt mêlé de noir & de roux; ſa poitrine eſt blanche; ſon bas-ventre eſt proche du croupion, tire ſur le blond jaunâtre; le haut de ſa gorge eſt d'un beau rouge, & le bord des aîles eſt roux; leurs grandes plumes ſont noirâtres, &

blanchâtres par les côtés & à leurs extrêmités, ainſi que la queue ; la couleur de ſes pieds eſt d'un brun obſcur.

On éleve cet oiſeau en cage, & on le nourrit avec du millet & de la navette ; il chante très-bien, & il apprend avec facilité les airs de ſerinette.

La linotte griſe, ou petite linotte, a ſes plumes beaucoup moins rouſsâtres que celles de la précédente, c'eſt ce qui en conſtitue la différence ; d'ailleurs, elle commence à nicher dès le mois de Mars, c'eſt-à-dire, un mois avant l'autre.

La grande linotte des vignes eſt un peu moins grande que la linotte ordinaire ; le plumage de ſa poitrine & du deſſus de ſa tête eſt rougeâtre ; auſſi l'appelle-t'on linotte rouge ; la petite linotte des vignes a le bec moins gros & plus aigû ; la femelle, de même que le mâle, eſt rouge au-deſſus de la tête, & ſes pieds ſont plus noirs ; cette derniere eſpece de linotte vole en troupes, ce que

ne ſont pas les autres linottes. Albin rapporte que la région de la baſe de ces oiſeaux & la baſe de leur goſier, ſont d'un rouge charmant, pluſieurs ont le bord de leurs plumes jaunâtres; la groſſe linotte de montagne eſt plus grande du double que la grande linotte des vignes, ſon croupion eſt rouge, & ſa queue eſt longue.

Les linottes placent ordinairement leurs nids dans les montagnes, elles choiſiſſent néanmoins les lieux bas & frais, les buiſſons d'épine noire, d'aube-épine ou ceux de genet; leur ponte eſt de quatre ou cinq œufs; elles en font deux par an; ce qu'il y a de ſingulier dans ces oiſeaux, c'eſt que quand on détruit leur nid, ils le rétabliſſent ſouvent juſqu'à trois fois.

Les linottes muent ſur la fin du printems; elles ſont ſujettes à une eſpece de maladie qui leur roidit les plumes, & pendant laquelle elles demeurent triſtes

&

ſans ſiffler ; on nomme cette maladie *ſubtile.* Leur ventre devient pour lors dur ; leurs veines ſont groſſes & rouges, leur poitrine eſt tuméfiée ; leurs pieds ſont enflés, calleux, & ne peuvent qu'à peine les ſupporter. Pour les garantir de cette maladie, il faut, dit-on, mettre dans leur cage un morceau de craie ; cela les ſoulage auſſi de la conſtipation à laquelle elles ſont ſujettes. Elles ſouffrent encore beaucoup de l'aſthme ; c'eſt ce qui eſt cauſe qu'elles frappent ſouvent du bec avec colere ; on leur donne dans ce cas un peu d'oximel dans leur abreuvoir, & on met dans la cage un peu de chicorée ſauvage, qui ſoit tendre & pilée avec de l'épine vinette ou du chou, ſi c'eſt pendant l'hiver. Rien n'eſt meilleur pour rendre les linottes ſaines & alertes, que de leur donner des groſeilles rouges.

On ne nourrit les linottes en cage que lorſqu'elles ont été priſes toutes jeunes

dans le nid ; elles apprennent pour lors à siffler beaucoup plus facilement ; on distingue les bonnes linottes pour instruire, d'avec celles qui n'en sont pas susceptibles ; lorsqu'elles disent en leurs prétendus ramages : *Dieu soit loué*, *Dieu soit béni*, & d'autres choses semblables. On les instruit le soir à la chandelle avec un flageolet ou avec une serinette. Elles apprennent d'autant mieux, qu'on est attentif à leur siffler des airs doux & agréables, qui approchent même de la parole ; il n'y a que les mâles qui puissent siffler, on les distingue d'avec les femelles par trois ou quatre plumes de leurs aîles qui se trouvent blanches.

Lorsqu'on éleve avec soin les linottes prises dans leur nid , c'est-à-dire, en leur donnant de bons alimens & les tenant dans un endroit chaud, on peut dire qu'elles deviennent très-jolies. Il faut varier leur nourriture ; on leur donnera par exemple à manger du panis, de la

ſemence de melon mondée & pilée conjointement avec le panis, ou avec un peu de pâte de maſſepain. On leur préſente quelquefois cette nourriture à la main, & on les rend par-là privées ; on les maintient ainſi en ſanté. De toutes les graines qu'on peut leur donner, on peut dire que le panis eſt la plus ſaine.

Les Anciens prétendent que la chair de linotte eſt anti-épileptique, ainſi que celle de la plupart des autres oiſeaux ; mais cette vertu n'eſt pas aſſez conſtatée pour oſer l'avancer ici. On mange ces oiſeaux rôtis, cette nourriture eſt très-bonne.



CHAPITRE XI.

Du Chardonneret.

Le Chardonneret eſt un petit oiſeau qu'on place parmi ceux de chant ; il a le bec de figure conique, blanchâtre ; il eſt plus petit que le moineau ; le ſommet de ſa tête eſt noir ; ſes mâchoires ſont blanches, de même que le derriere de ſa tête ; une large ligne noire, qui va du ſommet de la tête preſque juſqu'au col, termine la blancheur ; la baſe de ſon bec eſt entourée d'un anneau écarlate ; une marque noire s'étend des deux côtés, depuis les yeux juſqu'au bec ; ſon col & la partie antérieure de ſon dos ſont d'un roux fauve ou cendré ; le croupion, la poitrine & les côtés ſont de la même couleur, mais plus claire ; ſon ventre eſt blanc, ſes aîles & ſa queue ſont noires. Les bouts des principales

plumes font néanmoins blancs aux aîles & à la queue ; fes aîles font ornées d'une très-belle marque jaune tranfverfale ; cet oifeau pefe pour l'ordinaire une demi-once, il eft long de fix doigts & demi ; fon envergure eft de neuf doigts & un quart ; fa queue a deux doigts de longueur & eft formée de douze plumes.

On diftingue le mâle d'avec la femelle en ce qu'il a le tour du bec noir, de même que les épaules, tandis que la femelle a le tour du bec & des épaules brun ; d'ailleurs, on ne remarque point fur la tête de la femelle des taches rouges.

Le chardonneret vit douze à quinze ans, il eft indigene à la France ; il paffe l'hiver dans nos climats ; s'il n'étoit pas fi commun, on en feroit grand cas, car c'eft un joli oifeau ; d'ailleurs, il chante affez bien, quoique d'une voix perçante. Ces oifeaux volent par bande en automne & en hiver, quelquefois même

jufqu'à près de deux mille. On les apprivoife très-facilement, on leur apprend même à tirer de l'eau, ou à fauter fur une roue dans une cage, à y monter & à y defcendre en volant. Du tems de Cardon on prenoit pour cette petite manœuvre un chardonneret, on l'attachoit par un fil à un demi-cercle de bois fiché dans une planche de miroir, mettant au-deffous un autre demi-cercle plus grand, pour qu'il puiffe monter & defcendre : on fufpendoit deux petits feaux au petit cercle d'en haut, & on mettoit dans l'un le manger & le boire dans l'autre, de façon que l'un ne pouvoit baiffer fans tirer l'autre en haut. Rien n'eft plus admirable, que de voir pour lors l'induftrie de cet oifeau, qui jufqu'à cet inftant n'avoit pas eu befoin de faire cette manœuvre pour vivre. Le chardonneret aime beaucoup les chardons, d'où lui vient fon nom; on le trouve prefque toujours perché fur les chardons à bon-

netiers, dont il mange les grains; il vole auſſi ſur le grand trefle & en mange la ſemence; il becquete pour ſe nourrir la tête de pavot, il en tire très-bien la graine; il aime encore celle de laitue, de chou & de chanvre; il fait ſon nid ſur les arbres, les buiſſons & les épines, mais il choiſit par préférence les endroits où il y a beaucoup de chardons & diverſes eſpeces de graines qui tombent ſur terre après l'hiver, ou qui reſtent dans leurs enveloppes ſur de vieilles tiges; le nid eſt petit, rond, & conſtruit dans la derniere perfection, il eſt fait de mouſſe, de laine, & garni en dedans de toute ſorte de poils. La ponte du chardonneret n'eſt que de quatre ou cinq œufs, il couve juſqu'à trois fois par année, en Mai, Juin & Août. La derniere couvée eſt la meilleure. Si on prend au trébuchet le pere & la mere, pour les mettre en cage avec leurs petits, ils deviennent ſur le champ familiers, oublient leur capti-

vité, & ne ſongent qu'à élever leurs petits, comme s'ils jouiſſoient d'une liberté entiere.

Le chardonneret s'accouple facilement avec la femelle du ſerin de Canarie, & ce n'eſt ni par la conformité du chant & encore moins par celle du plumage, que cet accouplement a lieu; car l'un & l'autre en different totalement : auſſi ces différences ne caractériſent-elles pas les genres; mais ces oiſeaux s'accouplent enſemble, parce que les uns & les autres dégorgent leur manger dans le bec de la femelle, la mettent ainſi en amour, & deviennent enſuite plus propres à nourrir leurs petits.

Pour avoir de beaux mulets de chardonnerets & de ſerins, il faut que la femelle ſoit toute blanche ou jonquille, & que le mâle ſoit un chardonneret de la groſſe eſpece. Quand on deſtine les chardonnerets à cet uſage, il eſt eſſentiel de les ſevrer de chenevis, & de les habituer

au millet & à la navette, qui eſt la nourriture ordinaire des ſerins, & qui devroit être celle de toutes ces ſortes d'oiſeaux, ſur-tout ſi on y mêle de la graine d'alpiſte.

Pour élever les jeunes chardonnerets, il faut les prendre dans le nid, lorſque leurs plumes ſont entiérement pouſſées, & on les nourrira enſuite de la maniere ſuivante : on prendra des échaudés, des amandes mondées, & de la graine de melon ; on pilera le tout enſemble & on en fera une pâte ; on pourra encore faire la pâte avec des noix & un peu de maſſepain ; on fait avec ce mêlange des boulettes comme des petits grains de veſce ; on les préſente une à une au bout d'une brochette, aux petits ; on en donne de ſuite trois ou quatre à chaque petit. A l'autre bout du bâton on a un peu de coton, on le trempe dans de l'eau, & on le préſente enſuite à l'oiſeau ; quand les petits commencent à manger ſeuls,

on leur donne du chenevis broyé avec de la graine de melon & le panis ; & quand ils feront forts, on leur donnera pour unique nourriture du chenevis.

Les meilleurs chardonnerets à élever, sont ceux du mois d'Août, principalement ceux qui naissent dans les nids faits sur des pruniers & dans les broussailles, ou sur les orangers. On a observé que plus les chardonnerets sont niais étant jeunes, meilleurs ils sont pour être élevés en cage. Si on met les jeunes chardonnerets auprès d'une linotte, d'un serin & d'une fauvette, leur chant se coupe par sa variété, il forme une espece de petit chœur. Des chardonnerets élevés en cage y ont vécu jusqu'à vingt ans, cela dépend du bon soin qu'on en prend.

Le chardonneret est sujet à plusieurs maladies, sur-tout à l'épilepsie ou mal caduc. M. Salerne prétend que cette maladie lui provient d'un très-petit ver qu'il a dans la cuisse : ce ver, dit-il, est

quelquefois très-long, angulaire, & logé entre la peau & la chair, quelquefois il ſort de lui-même, en faiſant une ouverture; quelquefois l'oiſeau l'en tire avec ſon bec, quand il peut le ſaiſir.

L'Auteur du traité curieux des ſerins de Canarie, parle ainſi de cette maladie du chardonneret : le chardonneret eſt ſujet à une maladie très-violente & dangereuſe, puiſque ſouvent en moins d'un demi-quart-d'heure il en meurt. On appelle cette maladie *mal caduc*; quand elle lui prend, il tombe après avoir fait quelques mouvemens fort précipités, tout étendu dans ſa cage, les deux pattes en l'air & les yeux renverſés; dans ce triſte état, ſi on ne lui apporte un prompt & ſouverain ſecours, il rend les derniers ſoupirs.

De tous les remedes qu'on lui peut faire, il n'y en a point de plus sûr, ni qui réuſſiſſe mieux, que de le prendre promptement & de lui couper avec de

bons ciſeaux l'extrêmité de ſes ergots, ſur-tout ceux qu'il a derriere : il en ſort quelques gouttes de ſang ; on lui lave enſuite les pattes pluſieurs fois dans du bon vin blanc tiede ; ſi c'eſt en hiver, on lui en fait avaler auſſi quelques gouttes, en y mettant un peu de ſucre fondu. Par le moyen de ce remede innocent, ajoûte notre Auteur, l'oiſeau malade qui étoit comme agoniſant, reprend de nouvelles forces, & ſe trouve en peu d'heures en une ſanté auſſi parfaite que celle dont il avoit joui auparavant



CHAPITRE XII.

Du Bouvreuil.

Le Bouvreuil eſt un oiſeau aſſez joli, le mâle a la tête noire, les tempes, la gorge, la poitrine & le ventre rouges; le col & le dos d'un bleu cendré; la peau entiere noire, bleuâtre en-deſſus; le croupion blanc deſſus & deſſous; le bec noir, très-gros, boſſu des deux côtés; les deux mâchoires mobiles, la langue entiere, les narines larges, recouvertes de petites ſoies; les aîles noires avec une ligne tranſverſale blanchâtre; ſeize grandes plumes des aîles noires, blanches vers le bord intérieur; douze plumes à la queue, noires, ſans taches; les plumes de l'aîle qui ſont en recouvrement, noirâtres, mais blanches au bout, depuis la neuvieme juſqu'à la ſeizieme. Quant à ſa femelle, elle a la tête noire juſqu'aux

yeux; sa gorge noire, ses aîles aussi noires, blanches en-dessus comme aussi la queue; le croupion blanc, & la région des cuisses pareillement blanche; le dos cendré; la base de sa queue blanche en-dessus & en-dessous; le bec très-court, très-gros & convexe de tous côtés; la langue ovale, charnue, divisée par filamens à son extrêmité; le dessus du corps depuis les yeux jusqu'aux cuisses cendré; les grandes plumes des aîles & de la queue noires, & celles qui recouvrent les grandes plumes postérieures des aîles & de la queue, blanches par le bout. Le mâle devient quelquefois en cage peu-à-peu d'un noir de charbon, comme les corbeaux; on prétend que c'est le chenevis qu'on lui donne pour nourriture, qui lui occasionne ce changement de couleur; il l'aime cependant beaucoup, & il le préfere même à toutes sortes de graines; mais quand il mue, il reprend sa premiere couleur rouge.

Le bouvreuil fait ſon nid dans les haies, la femelle y dépoſe pour l'ordinaire quatre œufs. L'épine blanche eſt celui de tous les arbriſſeaux qu'elle choiſit par préférence pour y conſtruire ſon nid ; on en a cependant rencontré ſur un frêne dans un bois taillis ; cet oiſeau ſe nourrit à la campagne de vers, de chenevis & de quelques bayes ; au printems il fait un grand tort aux arbres à fruits, ſur-tout aux Pommiers & aux Poiriers. Il mange le bourgeon des rejettons que ces arbres pouſſent. Si l'on en veut élever les petits pris dans le nid, on les nourrira avec du cœur, & on leur donnera auſſi quelquefois des vers & de la pâte comme au roſſignol; lorſqu'ils ſeront un peu grands, ou pour mieux dire, entiérement élevés, on pourra leur donner du chenevis, ou des baies de ſureau aquatique ou d'obire. Quand on le prend grand, ſi on veut l'habituer à manger, il faut lui donner tant de nourriture, qu'il mar-

che deſſus, ſans quoi il ſe laiſſeroit mourir faute de manger; d'ailleurs, c'eſt l'oiſeau le plus facile à apprivoiſer. Il fait des petits & les éleve dans des volieres à la maiſon : on l'appareille quelquefois avec une ſerine; mais pour y parvenir parfaitement, il faut laiſſer écouler une année entiere, avant de le laiſſer approcher de la ſerine. Il ne faut pas même le laiſſer manger avec elle dans le même vaiſſeau; c'eſt-là la vraie façon de les habituer l'un avec l'autre.

Cet oiſeau apprend les airs de flageolet, à contrefaire tout ce qu'on veut, même la voix de pluſieurs oiſeaux; on en a vu qui ont auſſi appris à parler, la femelle ne chante pas moins que le mâle, ce qui eſt ſingulier. La durée de la vie de cet oiſeau eſt d'environ cinq à ſix ans.

FIN.



